

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Contes et**

Eugène Bencze

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

EUGÈNE BENCZE

CONTES ET LÉGENDES DE HONGRIE



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

**CONTES ET LÉGENDES
DE HONGRIE**

**Par
Eugène Bencze**

*Illustrations : Jean Giannini
Éditeur : Nathan
Année de parution : 1970*

La petite vareuse



DANS ce village, dont j'ai oublié le nom, il y avait, au bout de la rue qui était la plus longue, parce qu'il n'y en avait pas d'autres, un riche paysan, dont les caves et les greniers étaient toujours pleins. Ce paysan avait une femme et une fille à marier, réputée pour sa grande beauté. Le père étant riche, la fille étant belle, un prétendant se présenta bientôt, pour demander la jeune fille en mariage.

On le reçut comme il se devait, on ne manquait ni de poulet ni de gâteau. Le paysan fit même descendre sa fille à la cave pour tirer du vin. Il lui enjoignit d'entamer le plus gros tonneau, celui qui se trouvait à côté de la meule à presser la choucroute. Ce n'était guère difficile à trouver, mais, lorsqu'elle vit la lourde meule négligemment adossée au mur, une pensée inquiétante immobilisa la jeune fille : il y avait un prétendant dans la maison, elle allait donc se marier bientôt. Dieu lui donnerait sûrement un petit garçon et elle irait à la foire acheter pour son fils une jolie vareuse brodée. L'enfant grandirait, folâtrerait dans la maison ; échappant à sa mère, il descendrait même à la cave. Là, il gambaderait autour de la meule à presser la choucroute, la meule tomberait et écraserait le petit enfant. À qui donnerait-on, alors, la jolie vareuse ? Cette question remplit la jeune fille de tant d'amertume qu'elle s'assit sur un escabeau et se mit à sangloter à fendre l'âme.

Cependant, là-haut, les convives s'impatientsaient. Le paysan finit par dire à sa femme :

— Va donc, maman, voir ce que fabrique notre fille à la cave. Elle a

peut-être répandu du vin par terre et n'ose venir nous le dire.

La paysanne descendit à la cave et vit sa fille qui sanglotait, assise sur l'escabeau.

— Quel malheur t'est-il arrivé ? demanda-t-elle. Qu'as-tu à pleurer comme cela ?

— Comment ne pleurerais-je point, ma mère, répondit la jeune fille, quand je pense à la triste destinée qui m'attend ?

Et elle raconta à sa mère, par le menu, le terrifiant événement auquel elle venait de penser. C'était si triste, en effet, que la paysanne ne put s'empêcher de s'asseoir à côté de sa fille et de pleurer comme elle.

Inutile de dire que, pendant ce temps, le paysan et ses invités étaient sur des charbons ardents. Le maître de céans ne tenait plus en place.

— Je vois d'ici qu'elles ont gaspillé tout mon vin, les maladroites, fit-il. Il faut tout de même que j'aille voir ce qu'elles font.

Il fit comme il l'avait dit. De loin, il entendait déjà les sanglots des deux femmes et, quand il parvint au seuil de la cave, le spectacle qui l'attendait à l'intérieur le cloua sur place.

— Qu'avez-vous donc à pleurer comme cela ? s'écria-t-il. Quel malheur a pu vous frapper si brusquement ?

— Comment ne pleurerions-nous pas, mon cher mari, répondit la femme, quand nous venons d'entrevoir une si triste perspective ?

Et de raconter l'idée de sa fille avec tant de conviction que le paysan n'eut rien de mieux à faire que de s'asseoir et pleurer lui aussi.

Le prétendant, abandonné de ses hôtes, trouva l'attente de plus en plus longue et insupportable. Il finit par descendre à la cave, lui aussi, et il y trouva toute la famille qui versait des larmes en abondance. Abasourdi par ce concert de sanglots, il demanda à ses hôtes éplorés ce qu'ils avaient à pleurer ainsi et les trois désespérés lui racontèrent le motif de leur chagrin. Les ayant écoutés, le prétendant fit entendre un rire sonore.

— Eh bien, dit-il, après avoir refréné, tant bien que mal, sa gaîté débordante, depuis que le monde est monde, on n'a jamais vu gens aussi singuliers. Maintenant, je vous quitte, car je veux voir si je peux trouver dans le monde entier, trois originaux de votre espèce. Si je les trouve, je reviendrai épouser votre fille, mais pas autrement.

Ceci dit, le jeune homme les quitta, leur laissant ainsi le temps de pleurer tout à leur aise. Quant à lui, il s'en alla au gré du hasard, à la recherche de trois originaux semblables à ses hôtes. Il eut à marcher bien longtemps avant de tomber sur un homme, qui essayait de transporter au grenier un gros tas de noix à l'aide d'une grosse fourche.

— Que faites-vous là, ami ? lui demanda le prétendant.

— Je me suis engagé dans un bien rude travail, dont je ne verrai

peut-être jamais la fin, répondit l'homme. Depuis six mois, je cherche à monter ces noix au grenier, avec ma fourche, mais je n'y arrive jamais. Avant que ma fourche n'arrive à la hauteur du grenier, les noix retombent toutes par terre. Je ne suis pas riche, mais je donnerais bien cent florins à qui me tirerait d'affaire.

— Je m'en charge, répondit le prétendant. Puis, sans plus attendre, il saisit une corbeille, la remplit de noix et la monta au grenier. En moins d'une demi-heure, tout le tas fut transporté en haut. Le prétendant eut les cent florins et il poursuivit son chemin.

— Eh bien, pensa-t-il, j'en ai déjà trouvé un qui n'avait pas tout son bon sens.

Il poursuivit ses pérégrinations, sans compter les heures ni les semaines. Il finit par rencontrer un homme qui semblait se livrer à une occupation bien étrange. Que faisait-il au juste ? Il était impossible de le deviner. Portant un baquet vide, il entra dans une maison, qui n'avait pas de fenêtre et à laquelle un trou étroit servait de porte d'entrée. Il en ressortait bientôt, tenant toujours le baquet vide, et il répétait ce manège sans cesse.

Le prétendant ne put résister à la curiosité et aborda le bonhomme.

— Bien le bonjour, pays ! Quel beau travail faites-vous là ?

— Bonjour, ami, répondit l'interpellé. Ne me parlez pas de mon malheur ! J'ai construit cette maison, il y a bientôt un an, et je me demande comment il se fait qu'elle soit si obscure. En visitant les maisons des autres, je ne peux que constater, à mon étonnement, qu'elles sont toutes plus claires que la mienne, alors que les autres ne s'en occupent jamais, tandis que moi, je ne cesse d'y apporter de la lumière, depuis que sa construction est terminée, avec ce baquet. Je payerais bien cent florins à qui me montrerait comment je pourrais éclairer ma maison.

— Je m'en charge, ami, fit le jeune homme. Et il saisit une hache, fit à la maison deux fenêtres, agrandit sa porte, et, aussitôt, la lumière s'y répandit tout comme dans les autres maisons. Aussi n'eut-il pas à attendre pour toucher ses cent florins.

— Le fait est – se dit-il en partant – que j'en ai trouvé un second.

En cheminant encore, il aperçut une femme qui était occupée à cacher ses poussins sous les ailes de la mère poule. Intrigué, le jeune homme décida de l'interroger.

— Que faites-vous là, ma mère ?

— Hélas, mon garçon, je voudrais bien cacher ces poussins sous les ailes de la mère poule, car ils se promènent partout et j'ai peur que le busard ne me les ravisse. Mais j'ai beau peiner, je les cache et, aussitôt, ils reparaissent de l'autre côté. Aussi serais-je disposée à donner cent florins à qui me donnerait un bon conseil et m'expliquerait comment m'y prendre.

— Eh bien, la mère, écoutez-moi ! Ne vous fatiguez jamais à cacher ces poussins sous les ailes de la mère poule ! Soyez sûre que, si le busard vient, elle les cachera bien d'elle-même.

La brave femme fut bien contente, car elle n'aurait jamais trouvé cela toute seule. Aussi versa-t-elle au jeune homme la récompense promise, sans oublier de le remercier par-dessus le marché.

Le prétendant fut content, lui aussi, puisque son but était atteint.

— Je peux retourner maintenant chez mes hôtes, – se dit-il avec joie – car je peux dire que j'en ai trouvé trois.

Il revint donc dans la maison de l'homme riche, aussi rapidement que possible, et il s'empessa de se fiancer avec la belle jeune fille. Quinze jours plus tard, le mariage eut lieu.

Ils eurent bientôt un beau garçonnet, à qui ils achetèrent une belle vareuse avec les trois cents florins gagnés par le père. Le garçonnet grandit, mais la meule ne tomba jamais et mon histoire s'arrête là.



Au pays du Dragon



Le roi de Sésamie avait un fils et trois filles. Se sentant vieux et infirme, il n'avait qu'un seul souci : voir s'établir ses enfants avant son départ pour le pays des ombres. Il fit annoncer partout que ses filles étaient à marier et qu'il les donnerait aux rois arrivant les premiers dans sa cour, en prétendants.

De nombreux jeunes rois du voisinage se mirent en route, mais tous eurent un voyage de plusieurs journées à accomplir avant d'arriver à la cour de Sésamie. Une fois arrivés, ils durent s'en retourner comme ils étaient venus, car ils avaient été devancés par le roi des faucons, le roi des aigles et le roi des corbeaux, qui, ayant appris qu'il y avait trois princesses à marier en Sésamie, s'y rendirent instantanément en quelques coups d'ailes.

En voyant ces prétendants singuliers, le roi se mit en colère et voulut les chasser, mais son fils intervint en disant que ses sœurs devaient seules décider si elles voulaient, ou non, épouser les trois oiseaux. Les princesses comprirent que ces fiancés ailés leur avaient été envoyés par le destin, et acceptèrent de devenir leurs femmes.

Bon gré, mal gré, le roi dut se résigner et les trois rois des airs quittèrent la cour, emmenant leurs femmes. Mais, avant de partir, ils dirent au jeune prince, qui leur avait concilié les bonnes grâces du roi, qu'il pouvait compter sur leur reconnaissance.

Le prince eut bientôt l'occasion de s'en rendre compte.

En effet, pressé par son père de se marier à son tour, le prince héritier de Sésamie dit qu'il n'en ferait rien tant qu'il n'aurait pas trouvé la demeure de la jeune reine des fées, qui s'appelait

Millefoisbelle. Son père cherchait bien à le décider à épouser une princesse voisine, mais il ne céda point. Pour le punir de s'être opposé à sa volonté, le roi ne lui donna pas d'escorte pour le voyage et le prince dut se contenter du cheval le plus vieux et le plus maigre de toute l'écurie royale, avec lequel il n'osa même pas quitter le palais tant qu'il fit jour.

Mais, qui l'eût cru, aussitôt qu'ils se furent éloignés du palais, la vieille haridelle se transforma en un destrier superbe, qui courait avec une rapidité vertigineuse et savait parler, tout comme un homme. En moins de temps qu'il n'en faut pour fermer les yeux, ils eurent atteint une forêt épaisse, où le prince Jean, arrêtant sa monture, grimpa à un arbre pour épier la région. Il vit, non loin de là, un immense château, dont une seule fenêtre était éclairée d'une bougie. Il remonta alors à cheval et alla frapper à la porte du château.

— Qui est là ? demanda la châtelaine.

— C'est moi, le prince Jean, fils du roi de Sésamie. Je viens rendre visite à mon beau-frère.

— Viens donc, mon frère ! s'écria la châtelaine, qui n'était autre que la sœur aînée du prince. Mets-toi à table ; mon mari, le roi des faucons, est en voyage, mais il ne tardera pas à rentrer.

Et, de fait, le prince terminait à peine le potage qu'on entendit des cris de fureur. C'était le roi des faucons, qui était encore à quatre lieues, mais qui sentait qu'il y avait un étranger à la maison.

— Qui est cet homme ? cria-t-il à sa femme. Qu'il se montre, sinon, il verra à qui il a affaire.

Mais lorsque sa femme lui eut dit qui était le visiteur, il se calma aussitôt. Il vint saluer gentiment le prince et s'excusa de ses menaces. Les deux beaux-frères terminèrent alors le dîner ensemble et firent honneur à tous les plats préparés par la reine. Au cours du repas, le roi des faucons interrogea le prince sur le but de son voyage et Jean lui confia qu'il était à la recherche de la reine Millefoisbelle.

— C'est là une bien rude entreprise, dit le faucon. Elle est difficile à approcher et très fière ; j'en connais qui l'ont tentée pendant trois ans, sans aboutir à aucun résultat. Mais tu es encore jeune, tu peux réussir. Enfin, pense à moi, le jour du mariage, mais pense à moi aussi si tu es en danger.

Après le dîner, hôtes et invité allèrent se reposer. Le prince Jean se leva de bonne heure pour continuer son voyage et son beau-frère l'accompagna jusqu'à l'orée de la forêt.

Le prince dirigea ses pas vers un autre château, où habitait sa sœur plus jeune, femme du roi des aigles. Là aussi, il fut reçu bien honnêtement, de même que, le lendemain, chez sa sœur cadette, femme du roi des corbeaux. Mais partout on essaya de le décourager en lui prédisant qu'il ne réussirait pas à approcher la reine

Millefoisbelle et qu'il s'exposerait à mille dangers. Il ne se laissa pourtant pas départir de son projet et poursuivit son chemin.

Quand il eut galopé de la sorte, pendant plusieurs jours, son cheval miraculeux lui dit :

— Dans quelques instants, nous nous trouverons devant le château de la reine Millefoisbelle. Après m'avoir attaché à l'écurie, pénètre dans le château et dirige-toi vers la pièce où se tient la reine. Qui que tu rencontres, ne dis rien, ne salue personne, n'adresse même pas la parole à la reine. Elle te montrera de belles images, elle chantera, elle ira promener au jardin ; quoi qu'elle fasse, ne lui dis rien, ne lui demande rien, mais fais toujours ce qu'elle fera elle-même.

Le prince retint bien le conseil de son cheval miraculeux. Il vit la belle reine, assise dans son fauteuil, qui se regardait dans un miroir. Jean prit un miroir et s'y regarda à son tour. À partir de cet instant, il imita la reine quoi qu'elle fit. Il passa ainsi trois jours au château, sans desserrer la bouche.

À la fin du troisième jour, la reine se tourna vers lui.

— Je vois déjà que je serai ta femme, lui dit-elle. Beaucoup de jeunes princes sont venus me demander en mariage, mais aucun n'a pu garder le silence en ma présence, tous se sont mis à parler avant moi. Sache, cependant, que tu devras encore te soumettre à une autre épreuve, avant de m'épouser. Cette seconde épreuve durera trois jours, elle aussi. La première journée, tu la passeras à contempler les portraits qui se trouvent dans cette pièce ; la seconde à te promener au jardin et la troisième à parcourir les pièces du château.

Cela dit, la reine quitta le prince, monta dans sa voiture, qui l'attendait dans la cour, et partit.

Resté seul, le prince se mit en devoir d'accomplir la tâche qui lui était dévolue. Deux jours s'écoulèrent rapidement et l'épreuve touchait à sa fin. Jean venait de parcourir trente et une pièces du château et entra dans la trente-deuxième. Là, il découvrit, au fond de la pièce, une porte à moitié cachée par une armoire. Il poussa l'armoire et chercha à ouvrir la porte dérobée ; il essaya ainsi douze clefs, mais la treizième tourna, enfin, dans la serrure. Le prince entra dans la trente-troisième pièce, où il trouva un dragon à douze têtes, attaché au mur avec des chaînes d'or.

— Donne-moi un verre d'eau, lui dit le dragon en l'apercevant, je te donnerai un royaume en échange !

Le prince Jean avait bon cœur ; comment aurait-il refusé de donner à boire, même à un dragon !

— Donne-moi encore un verre d'eau, poursuivit le dragon après avoir vidé le premier verre, et je te donnerai deux royaumes !

Jean fit ce que le dragon lui avait demandé.

— Donne-moi encore un troisième verre, reprit ce dernier, et tu

auras trois royaumes.

Ayant bu le troisième verre d'eau, le dragon se secoua, ses chaînes d'or craquèrent et il s'envola à travers la fenêtre. Il rencontra, en cours de route, la reine Millefoisbelle, qui se dirigeait justement vers le château ; il la prit dans ses bras et s'envola avec elle.

La voiture vide de la reine entra en trombe dans la cour du château ; les chevaux piaffaient, leurs sabots faisaient jaillir des étincelles. Le bruit attira Jean, qui interrogea les chevaux impétueux :

— Qu'avez-vous à vous démener ainsi ? N'avez-vous pas de la bonne nourriture et votre maîtresse n'est-elle pas la plus belle femme du monde ?

— Nous n'avons plus de belle maîtresse, clamèrent les chevaux.

— Où est-elle donc ?

— Le dragon à douze têtes l'a enlevée et il s'est envolé avec elle.

Ayant compris de quel malheur il était la cause involontaire, le prince décida, sur-le-champ, de retrouver la reine coûte que coûte et partit à sa recherche, sans tarder, sur son fidèle cheval.

Après une chevauchée de plusieurs semaines, il arriva, de bon matin, dans une ville. La première personne qu'il vit fut la reine Millefoisbelle, qui allait remplir sa cruche au puits.

— Lance ta cruche à la margelle du puits, lui cria-t-il, et viens avec moi ! Je suis venu te chercher.

La reine lança sa cruche à la margelle de si bon cœur que non seulement la cruche, mais la margelle elle-même se cassèrent en mille morceaux. Puis, elle monta en croupe et les fiancés partirent au galop.

Rentrant chez lui à la tombée de la nuit, le dragon chercha aussitôt la belle reine, mais ne la trouva point. Il alla alors à l'écurie, pour consulter son cheval miraculeux, qui n'avait que trois pieds.

— Où est la reine Millefoisbelle ?

— Le prince Jean l'a enlevée.

— Ai-je encore le temps de manger et de boire ?

— Tu peux manger, boire, dormir. En un bond, je les aurai rattrapés.

De fait, le dragon mangea, but, fit même un petit somme. Puis il enfourcha son cheval. En un instant, Jean fut rattrapé, la belle reine reprise. De plus, le dragon lança sa massue dans la direction de Jean.

— Tiens, voilà un royaume !

Par bonheur, il ne le toucha point.

Mais le prince ne put se résigner à la perte de la belle reine des fées. Aussi revint-il, bientôt, dans la ville du dragon. De bon matin, il revit la reine Millefoisbelle, qui allait remplir sa cruche au puits de la ville.

— Casse ta cruche, lui cria-t-il, et viens avec moi !

Millefoisbelle obéit et partit avec Jean.

Le dragon rentra le soir. Il devait pressentir quelque chose, car il se dirigea immédiatement vers l'écurie.

— Où est la reine ? demanda-t-il à son cheval miraculeux.
— Le prince Jean l'a ravie.
— Ai-je encore le temps de boire et de manger ?
— Tu peux boire, manger, casser des noisettes et même dormir. En un bond, nous les rattraperons.

Le dragon but, mangea, cassa des noisettes, se reposa. En un bond, Jean fut rattrapé, et la belle reine lui fut arrachée. Il fut, lui-même, mis en pièces par le dragon. Ayant tué son rival, le dragon partit avec sa proie, mais le fidèle cheval resta là, à veiller le corps de son maître.

Comme il hennissait tristement, les trois oiseaux-rois, beaux-frères de Jean, vinrent à passer par là, volant très bas.

— C'est le cheval du prince Jean, notre beau-frère, se dirent-ils. Il a dû lui arriver malheur.

Aussitôt, ils mirent pied à terre. Le roi des corbeaux courut chercher de l'herbe à ressouder les membres. À l'aide de cette herbe, les oiseaux recollèrent le corps de Jean, le secouèrent et le prince reprit ses sens. Ignorant ce qui venait de se passer, il dit simplement :

— J'ai bien dormi.

— Bien sûr, répliquèrent les oiseaux, et tu aurais dormi jusqu'à la fin du monde, si nous n'étions venus par ici.

Après avoir pris congé des oiseaux, et sans perdre une minute, Jean retourna à la fontaine où la belle reine était justement en train de puiser de l'eau.

— Ô belle reine, lui dit-il, cette fois-ci, je ne viens pas pour t'enlever. Ton gardien nous poursuivrait encore et nous ne pourrions lui échapper. Mais je te demande de rentrer à la maison et de garrotter, à l'écurie, le cheval miraculeux du dragon. Si ce dernier te surprend et te demande ce que tu fais, dis-lui que tu es venue admirer ce cheval et que tu voudrais savoir où l'on pourrait s'en procurer un autre, aussi rapide.

Millefoisbelle ne songea point à désobéir. Rentrée au palais du dragon, elle se rendit à l'écurie et se mit en devoir de garrotter le cheval qui avait trois pieds. Mais elle eut à peine le temps d'approcher l'alezan que le dragon survint, écumant de rage.

— Que viens-tu faire ici ? demanda-t-il à la reine, d'une voix terrifiante.

— Je viens admirer le cheval rapide qui t'a permis de me reprendre deux fois. Est-il possible d'en trouver un autre, aussi rapide ?

— Je n'aurai garde de te le dire, fit le dragon, soupçonneux.

— Que crains-tu encore ? insista la reine, rusée. Tu sais bien que tu as tué le prince Jean. Tu n'as donc plus de rival.

— Eh bien, sache que je l'ai gagné en travaillant durement.

— Où as-tu travaillé ?

— Au milieu de la Mer Rouge, il y a une île où vit une vieille

sorcière qui a trois chevaux ensorcelés. À ceux qui réussissent à garder ces chevaux pendant trois jours, elle donne un poulain en guise de salaire.

Ainsi renseignée, la reine captive attendit impatiemment le lendemain pour renseigner le prince Jean. L'ayant rencontré à la fontaine, elle lui raconta par le menu tout ce qu'elle venait d'entendre et Jean décida aussitôt d'aller prendre du service chez la sorcière de la Mer Rouge, pour gagner un coursier rapide. Il se mit en route sans tarder et son fidèle cheval le déposa, bientôt, devant la muraille qui défendait l'entrée de l'île habitée par la sorcière. À la porte d'entrée, Jean trouva un gardien, qui lui barra la route.

— Où vas-tu ?

— Je cherche du travail.

— Est-ce que tu consens à me donner, au retour, une partie de ton salaire ?

— Oui ! acquiesça Jean.

Sur cette promesse, le gardien le laissa passer. Mais il ne tarda pas à se trouver devant une seconde muraille, gardée, elle aussi.

— Où vas-tu ? demanda le gardien.

— Je cherche du travail, répliqua Jean.

— Me donneras-tu quelque chose au retour ?

— Certes, oui, fut la réponse.

Le prince put donc passer et il parvint bientôt à la maison de la sorcière de la Mer Rouge. Il salua la sorcière très poliment :

— Bonjour, ma mère.

— Bonjour, mon fils. Tu peux te féliciter de m'avoir appelée ta mère ; sans cela, tu aurais eu à regretter de m'avoir vue. Mais que viens-tu faire dans cette île, où les oiseaux eux-mêmes ne viennent que fort rarement ?

— Je cherche du travail.

— Tu arrives au bon moment. Je cherche justement un gardien pour mes trois chevaux. Chez moi, l'année se compose de trois jours ; si pendant ces trois jours tu réussis à garder mes chevaux, tu pourras me demander comme gages ce que tu voudras.

L'accord se fit instantanément. Dès le lendemain matin, Jean conduisit les trois chevaux au bord de la mer et les laissa brouter en liberté. Lui-même s'allongea sur l'herbe pour contempler le ciel. Les trois chevaux n'attendaient que cela ; ils se mirent à souffler, dans sa direction, de la brise endormante, et, pendant que leur gardien dormait, ils se transformèrent en lièvres et se cachèrent dans le champ de blé voisin.

En se réveillant, vers la fin de la journée, Jean constata que ses chevaux s'étaient évaporés. Il eut beau parcourir du regard toute la contrée, il ne les retrouva point. Que faire ? Il était bien décidé à

prendre la fuite plutôt que de se représenter ainsi devant la vieille sorcière. Mais, au moment où tout espoir semblait perdu, il aperçut ses beaux-frères, qui décrivaient des cercles au-dessus de sa tête. Ces derniers lui expliquèrent où étaient passés ses chevaux et se chargèrent de l'aider à les retrouver. Ils décidèrent de chasser les lièvres hors du champ de blé ; Jean n'aurait qu'à les attendre sur la route et à les frapper à la tête avec la guide qu'il tenait à la main.

Traqués par les oiseaux, les lièvres ne virent bientôt d'autre issue que de courir dans la direction de Jean. Touchés à la tête par la guide, ils redevinrent des chevaux que le gardien n'eut pas de peine à ramener à la maison.

Devant l'écurie, la vieille sorcière les attendait. Lorsqu'elle vit que Jean ramenait les chevaux, elle put difficilement dissimuler sa colère.

— Tiens, tu as donc réussi à les garder ? s'écria-t-elle.

— Mais certainement, et pourquoi pas ? répliqua Jean.

La sorcière ne dit plus rien, mais restée seule à l'écurie avec les trois chevaux, elle les rossa d'importance, pour les punir de s'être laissé prendre.

— Tu es bien maligne, sorcière, gémirent les chevaux, mais sache qu'il est encore plus fort que toi.

Le lendemain, Jean conduisit encore ses chevaux au bord de la mer. Mais il eut beau lutter contre le sommeil, il lui advint la même aventure que la veille. Cette fois-là, ses chevaux se transformèrent en canetons d'or, qui allèrent plonger dans la mer. Mais les rois des oiseaux intervinrent encore une fois et leurs coups de bec obligèrent les canards à regagner la terre, où Jean les atteignit facilement avec sa guide. Les canards se retransformèrent alors en chevaux que le prince ramena aisément à la maison.

À l'écurie, les pauvres bêtes furent rossées sept fois plus fort que la veille. Mais la sorcière eut beau trépigner de colère, Jean avait déjà accompli les deux tiers de son année.

Le troisième jour, à peine arrivé au bord de la mer, Jean fut endormi par le souffle de ses chevaux. Quand il se réveilla, il ne vit rien ; ni lièvres, ni canards et surtout de chevaux point. Il ne vit qu'un nuage gris au-dessus de sa tête. Il désespérait de ramener ses chevaux à la maison, ce jour-là, quand il aperçut ses beaux-frères.

— Ce nuage gris au-dessus de ta tête n'est autre que tes trois chevaux, expliquèrent les oiseaux. Nous essayerons de les faire redescendre à terre en nous transformant en flammes rouges. Nous te laissons l'épée que voici. Si tu vois qu'une flamme bleue envahit le nuage gris, tue-toi avec cette épée, car mieux vaut pour toi mourir ainsi que te laisser supplicier par la sorcière. Par contre, si tu vois tomber d'en haut de l'écume blanche, jette ta guide là-dessus et tu auras tes chevaux. Et si, demain, la sorcière te demande ce que tu

veux comme gages, prends le poulain qui naîtra demain ; n'accepte rien d'autre à sa place.

Transformés en flammes, les trois oiseaux montèrent vers le nuage gris. Un instant, la flamme bleue sembla triompher et Jean s'apprêtait à se transpercer le cœur, lorsqu'il vit de l'écume blanche tomber à ses pieds. Il lança sa guide et, en un clin d'œil, il vit reparaître devant lui les trois chevaux qu'il conduisit vers la maison de la sorcière, en sifflotant de joie.

Quelle ne fut pas la colère de la sorcière ! Elle battit ses chevaux de toutes ses forces, mais ceux-ci ne cessèrent de répéter :

— Tu es bien maligne, sorcière, mais Jean est mille fois plus fort que toi.

Le lendemain matin, la sorcière dit à Jean sur un ton doux :

— Tu as accompli ton année. Même si tu me demandais cette île tout entière, en guise de salaire, je serais bien obligée de te la donner.

— Je ne te demande pas ton île, répliqua Jean. Je me contenterai du poulain et des deux agneaux qui sont nés aujourd'hui.

— Je te donnerai bien volontiers les deux agneaux, mais pas le poulain. Non, vraiment, je ne le peux pas ! Demande-moi n'importe quoi, mais pas ce poulain !

— S'il en est ainsi, dit Jean, je ne veux rien. J'aurai gardé tes chevaux bénévolement, voilà tout !

Le prince faisant mine de partir, la sorcière, bleue de rage, le rappela et lui remit le poulain, ainsi que les deux agneaux. Le poulain était faible et trébuchait à chaque pas, mais il prenait des forces, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la maison de la sorcière, pour devenir, à la fin, un superbe coursier rapide, en tous points semblable au cheval miraculeux du dragon.

Jean se mit alors en selle, et se dirigea ventre à terre vers la sortie de l'île. À la porte de la muraille, il fut arrêté par le gardien.

— As-tu quelque chose à m'offrir ? demanda celui-ci.

— Mais bien sûr ! répondit Jean, en lui remettant un de ses agneaux. Il fit de même pour le gardien de la seconde muraille et il put désormais poursuivre son chemin sans être inquiété davantage.

Aussi parvint-il rapidement dans la ville du dragon. Dans la clarté du matin, il reconnut la reine Millefoisbelle, qui allait à la fontaine, triste et pensive.

— Casse ta cruche et viens avec moi ! lui cria Jean.

La belle reine ne se fit pas prier ; elle cassa sa cruche, monta à côté de Jean et les deux amoureux partirent à la vitesse du vent.



— Casse ta cruche et viens avec moi !

Le soir, le dragon rentra chez lui. Attiré à l'écurie par les hennissements désespérés de son cheval, il alla voir ce qui se passait.

— Qu'as-tu à te démener ainsi ? demanda-t-il à son cheval, n'as-tu pas tout ce qu'il te faut et ta maîtresse n'est-elle pas la plus belle femme du monde ?

— Je n'ai plus de maîtresse à servir, répliqua tristement le cheval.

— Où est-elle donc ?

— Le prince Jean l'a enlevée.

— Ai-je encore le temps de manger et de boire ?

— Tu peux manger, tu peux boire et je peux faire six bonds au lieu d'un seul, nous ne les rattraperons plus.

Suffoquant de rage, le dragon courut chez le forgeron et se fit faire une massue de dix quintaux. Il sauta alors en selle et donna des coups de massue à sa monture pour l'obliger à courir plus vite. Mal lui en prit, car las de supporter ces coups terribles, le cheval fit une ruade et envoya à terre son cavalier. Le dragon ne survécut point à cette chute.

Quant au prince Jean, il ramena la reine Millefoisbelle au pays de son père en passant par l'église, où ils se marièrent.

Ils règnent aujourd'hui encore et soignent bien les deux chevaux qui leur ont rendu tant de services. Mais ils ne quittent plus jamais leur royaume, sans quoi mon conte serait certainement beaucoup plus long.



Je n'en sais rien



A nouvelle étonnante parcourut tout le pays avec la rapidité d'un éclair : « La reine a donné naissance à un garçonnet aux cheveux d'or, qui, à peine âgé d'un jour, s'est mis à parler. »

Le roi était fier de son fils et s'ingéniait à lui donner une éducation digne de sa naissance et de ses qualités exceptionnelles, mais, fuyant les compagnons de jeux princiers, qui venaient lui rendre visite des pays voisins, le petit prince aux cheveux d'or préférait se rendre à l'écurie, pour y jouer avec un petit poulain, qui avait des poils d'or semblables à ses cheveux et qui savait parler, tout comme un homme.

Il advint que le petit prince perdit sa mère et que le roi, son père, dut partir à la guerre. Avant de partir, le roi confia son enfant à une gouvernante, dont le mari était le tailleur de la cour. La gouvernante jura qu'elle veillerait sur l'enfant comme sur la prunelle de ses yeux, mais, dès que le roi eut tourné le dos, elle décida, avec son mari, de s'emparer des trésors royaux et, comme le petit prince, trop éveillé, pouvait les trahir, les infidèles serviteurs résolurent de perdre ce dernier.

La gouvernante acheta donc un poison foudroyant et le mit dans le potage qu'elle préparait pour l'enfant. Or, pendant qu'elle travaillait à la cuisine à préparer sa mixture, le prince aux cheveux d'or remarqua que son compagnon, le poulain, menait grand tapage à l'écurie. Il décida d'aller le voir et c'était justement ce que cherchait le poulain.

— Mon cher petit maître, dit-il au prince, je t'ai attiré ici pour te prévenir d'un grand danger qui te menace. Ta gouvernante et son mari, le tailleur, sont en train de préparer pour toi un potage

empoisonné. N'en avalerais-tu qu'une cuillerée qu'ils seraient sûrs de ne plus être dérangés par toi. Aussi faut-il que tu te conduises très habilement, de façon à ne pas éveiller leurs soupçons. Lorsque ton potage sera servi, ce soir, fais semblant de renverser ton assiette par maladresse ; c'est la seule manière de te sauver.

Depuis longtemps, le petit prince sentait que sa vie était en danger ; l'avertissement du poulain vint confirmer ses pressentiments. Aussi retint-il bien le conseil de son ami et résolut-il d'être sur ses gardes. Quand vint l'heure du dîner, l'enfant fit semblant d'attendre impatiemment son potage. La gouvernante lui en ayant apporté une assiette bien remplie, il la saisit avec brusquerie et, comme s'il avait agi par maladresse, il déversa sur la nappe le contenu de l'assiette. La méchante femme eut beau le gronder, elle était bien obligée de lui offrir une autre assiette de soupe, prise, cette fois, dans la soupière commune.

Mais le prince aux cheveux d'or ne devait pas en être quitte à si bon compte. L'échec ne fit que stimuler le zèle des serviteurs infidèles et la gouvernante résolut d'offrir des galettes empoisonnées à l'enfant de son roi. Fort heureusement le poulain veillait encore ! Ses hennissements désespérés attirèrent à l'écurie le petit prince, qui apprit ainsi ce qui se tramait contre lui.

Il se mit donc à table avec la ferme intention de ne pas toucher aux galettes. Ainsi fit-il. La gouvernante eut beau lui offrir de belles galettes croustillantes, l'enfant répondit qu'il n'avait pas faim et s'en tint là.

Voyant que le petit prince se méfiait, désormais, de leurs plats empoisonnés, ses ennemis décidèrent de le perdre d'une autre manière. Le tailleur connaissait l'art de confectionner un costume qu'il suffisait d'endosser pour tomber raide mort. Il voulut essayer sur le petit prince son art maléfique. Il se mit au travail sur l'heure, mais le poulain aux poils d'or fut encore plus rapide que lui.

— Si le tailleur te propose de mettre son costume, dit ce dernier à son jeune maître, réponds-lui que tu ne sais pas comment t'y prendre, il faut qu'il te le montre d'abord.

Et, de fait, lorsque le tailleur apporta le beau costume, pour le remettre au prince avec des paroles de flatterie, l'enfant lui répondit simplement :

— Mets donc d'abord ce costume toi-même, pour me montrer comment on y entre !

Le tailleur oublia, dans son empressement à faire le mal, la vertu maléfique du costume et l'endossa. Mal lui en prit ! Aussitôt après avoir endossé la veste, il chancela et tomba, inanimé, aux pieds du prince.

En apprenant cela, la gouvernante ne sut où se mettre. Elle pensa

que l'enfant voudrait la châtier à son tour, mais celui-ci, obéissant aux conseils du poulain, fit semblant de tout ignorer de ses méchantes pratiques. Sept ans passèrent ainsi ; le prince restait toujours sur ses gardes, tandis que la gouvernante vivait dans la crainte de ce qui allait lui arriver au retour du roi. Mais, peu à peu, elle se prit à espérer que le roi ne rentrerait plus. Son espoir ne tarda pas à être déçu, car, un beau jour, le roi rentra quand personne ne s'y attendait plus. La gouvernante tremblait de tout son corps, tant elle était persuadée que le prince la dénoncerait. Mais, conseillé toujours par son ami, le cheval, celui-ci n'en fit rien. Il ne voulait pas attrister son père et préférait quitter la maison paternelle pour échapper à la méchanceté de la gouvernante qui, encouragée par le silence du prince, se mit à le dénigrer auprès du roi.

Quelques jours après le retour du roi, son fils lui annonça son intention d'aller chercher fortune par le vaste monde. Le roi essaya de le retenir, mais rien n'y fit ; sans avoir révélé à son père le véritable motif de sa décision, le prince aux cheveux d'or sella bientôt son confident, le cheval aux poils d'or, et quitta, sur le dos de ce dernier, la cour où il avait été élevé.

En moins d'une minute, le cheval et son cavalier disparaissaient dans les nuages, où ils avançaient avec la rapidité d'un éclair. Bientôt, ils mirent pied à terre devant un palais tout en or et en diamant, qui était celui d'un roi.

— Nous voici arrivés, mon cher petit maître, dit le cheval. À partir d'aujourd'hui, nous devons nous séparer. Mais, avant de disparaître, je te dirai ce que tu devras faire pour être riche et heureux. Assieds-toi sur un banc, devant le palais et attends qu'on vienne t'inviter à y entrer. À toutes les questions qu'on te posera réponds : « Je n'en sais rien ! » Quelle que soit la fonction qu'on t'offrira, réponds toujours, invariablement : « Je n'en sais rien ». Et, surtout, ne pénètre pas à l'intérieur du palais avant que la plus jeune fille du roi ne soit venue t'y inviter. Elle te demandera si tu veux être le jardinier du roi. Fais un signe affirmatif de la tête, mais que tes paroles soient toujours les mêmes : « Je n'en sais rien ! » Prends bien garde à mes conseils, car toute maladresse te coûterait cher ! Pendant sept ans, ne prononce devant le roi jamais d'autres paroles que celles-là ! En outre, prends la bride que voici ; si un malheur t'arrive, tu n'auras qu'à l'agiter, je viendrai te tirer d'embarras.

Le prince était bien triste d'avoir à se séparer de son fidèle compagnon, mais il comprenait qu'il devait obéir. Les deux amis se quittèrent donc ; le cheval disparut dans les nuages et le prince alla s'installer sur un banc, devant le palais du roi.

Il y passa des heures à attendre la bonne fortune. Le roi qui, ce jour-là, se mettait justement à la fenêtre plus souvent que d'habitude, finit

par remarquer le jeune homme, qu'il prit pour un artisan ambulant en quête de travail. Intrigué par la fière allure de cet étranger, il décida de lier conversation avec lui et de l'engager. Il descendit donc les escaliers de marbre de son palais et se dirigea vers l'inconnu.

— Bonsoir, ami ! salua le roi.

— Je n'en sais rien, fut la réponse.

— Comment ? Tu n'en sais rien ? Tu vois bien que le soleil est sur le point de se coucher. C'est donc le soir !

— Je n'en sais rien, répéta le prince aux cheveux d'or.

— Mais ne répète donc pas toujours la même chose ! s'écria le roi. Dis-moi plutôt ce qui t'amène ici !

— Je n'en sais rien.

— Veux-tu travailler chez moi ?

— Je n'en sais rien.

— Mais as-tu donc perdu tout ton bon sens ? s'écria le roi, à bout de patience. Réponds enfin à mes questions : d'où viens-tu, cherches-tu du travail et quel travail sais-tu faire ?

La réponse de l'inconnu fut encore la même : « Je n'en sais rien. »

Désespérant d'obtenir du nouveau venu la moindre réponse sensée, le roi regagna le palais, où il raconta à la reine à quel étrange bonhomme il venait d'avoir affaire. Intriguée à son tour, la reine descendit voir l'homme, dans l'espoir qu'elle serait plus habile que son mari. Mais elle ne tarda pas à revenir bredouille, n'ayant pu arracher au prince d'autre réponse que l'éternel « je n'en sais rien ». Et les deux filles aînées du roi n'eurent pas plus de succès que leurs parents. Néanmoins, la plus jeune des trois princesses voulut tenter sa chance, elle aussi.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle au jeune homme.

— Je n'en sais rien.

— Cherches-tu du travail ?

— Je n'en sais rien.

— Veux-tu te faire jardinier chez nous ?

Le prince répondit toujours « je n'en sais rien », mais il fit, en même temps, un signe de tête affirmatif. La princesse l'invita donc à pénétrer dans la cour du palais, et alla dire à son père qu'elle avait engagé l'inconnu comme jardinier. Le roi fit alors appeler le jeune homme, qui suivit le messenger de bonne grâce, tout en répétant sans cesse : « je n'en sais rien ».

— J'espère que tu t'occuperas sérieusement de mon jardin, lui dit le roi.

— Je n'en sais rien, fut la réponse.

— Mais sache-le, garnement ! s'écria le roi, sinon, tu auras affaire à

moi. À partir de ce jour, je t'appellerai « Je n'en sais rien » et je veux que tout le monde t'appelle ainsi, jusqu'au jour où tu consentiras, enfin, à nous dire autre chose.

« Je n'en sais rien » se retira donc au jardin et, sans faire attention aux railleries des autres serviteurs du roi, il se mit à travailler de bon cœur. Comme touché par une baguette magique, le jardin, assez négligé jusqu'alors, se transforma en un véritable jardin de fées. Le roi fut bien content et ne se fit pas faute de le dire aux siens.

Dimanche arriva. Le roi s'apprêtait, avec toute sa famille, à aller à la messe ; seule la plus jeune princesse ne faisait point de préparatifs.

— Tu ne veux donc pas venir à l'église avec nous ? lui demanda le père.

— Hélas, Sire, je le voudrais bien, fut la réponse, mais je ne peux sortir aujourd'hui, car je suis bien malade.

En vérité, elle ne mentait pas tout à fait, car, si elle ne ressentait aucune douleur au corps, son âme était bien troublée. Depuis l'arrivée du nouveau jardinier, la jeune princesse ne parvenait à en détacher ni son regard ni ses pensées. Debout à la fenêtre de sa chambre, elle observait souvent le jeune homme vaquant à son travail, et sa conviction que le nouveau venu était un prince déguisé s'affermissait chaque jour. Elle espérait qu'en l'absence de ses parents, elle réussirait à percer le mystère.

Mais ce qu'elle vit ne fit que stimuler sa curiosité. En effet, après le départ de ses maîtres, le jardinier s'arrêta au milieu du jardin, prit la bride que son cheval lui avait laissée et l'agita vigoureusement. Aussitôt, le cheval aux poils d'or surgit devant lui.

— Que me veux-tu, mon cher petit maître ? demanda-t-il.

— Je veux un costume d'argent pour moi, et, pour toi, un harnais d'argent.

À peine formulé, son souhait était déjà réalisé. Vêtu d'un costume d'argent éblouissant, le prince monta en selle. Après avoir fait le tour du jardin, le cheval dit à son maître :

— De quelle manière veux-tu que je dévaste ce jardin ? Veux-tu que je n'y laisse que le sol nu ?

— Fais-en ce que tu voudras, mon petit cheval ! répondit « Je n'en sais rien ».

Le cheval prit son élan et saccagea si bien le jardin qu'il n'en restait que la terre toute retournée. On eût dit qu'une inondation était passée par là. Cela fait, le cheval disparut. Le prince reprit ses vêtements de jardinier et se mit à fumer tranquillement dans sa hutte, comme si de rien n'était.

Sur ces entrefaites, le cuisinier alla chercher au jardin les légumes dont il avait besoin pour la soupe du soir. À la vue du spectacle qui l'y attendait, il faillit tomber raide mort de stupeur. Il n'y avait point de

légumes ; il n'y avait que ruine et désolation. Le cuisinier, qui n'aimait guère cet étrange jardinier, se réjouit de l'occasion qui se présentait de le faire chasser de la Cour. Il courut donc annoncer au roi, avec force lamentations, qu'il n'y aurait pas de soupe ce soir-là, « Je n'en sais rien » ayant laissé dévaster le jardin qui était confié à ses soins.

Le roi, qui tenait le travail de son jardinier en grande estime, n'était guère disposé à croire le cuisinier sur parole. Il décida d'aller voir les choses sur place, et prévint le dénonciateur qu'il aurait douze coups de bâton s'il n'avait pas dit la vérité.

— Je le veux bien, répondit le cuisinier.

Ils allèrent donc ensemble visiter le jardin et que virent-ils ? Un véritable paradis : des arbres en fleurs, des rosiers, de magnifiques parterres, et, à côté de toutes ces merveilles, un jardin potager richement garni.

Le cuisinier eut beau jurer qu'il avait dit la vérité, avant d'emporter ses légumes, il dut bien encaisser les douze coups.

Le dimanche suivant, la famille royale prit encore sa tenue de fête pour aller à l'église. Pendant que tous se préparaient, la petite princesse affectait une mine langoureuse. Le roi s'en aperçut.

— Es-tu encore malade ? demanda-t-il à sa fille.

— Hélas, oui, mon père, répondit celle-ci. Et je ne pourrai aller à l'église, quoi qu'il arrive.

Le roi trouva bien étonnant que sa fille tombât malade tous les dimanches, mais qu'y pouvait-il ? Il partit donc à la messe avec la reine et les deux princesses aînées, en laissant à la maison sa fille cadette.

« Je n'en sais rien » n'attendait que le départ de ses maîtres. Il agita la bride et son palefroi apparut aussitôt :

— Que me veux-tu, mon cher petit maître ?

— Je veux un costume d'or pour moi et, pour toi, un harnais d'or.

Il eut satisfaction à l'instant même. Le cheval et son cavalier, étincelant d'or tous les deux, entrèrent au jardin et le cheval miraculeux se mit à renverser les arbres, saccager les plantes avec plus de fureur encore que la fois précédente. Bien malin qui eût pu dire, l'instant d'après, qu'il y avait eu un jardin à cet endroit.

Cachée derrière la fenêtre de sa chambre, la petite princesse assista à cette scène et jura qu'elle n'épouserait personne d'autre que ce beau cavalier au costume d'or.

Le soir venu, le cuisinier se rendit au jardin, pour y chercher des légumes. Le spectacle qui s'offrit à son regard le remplit de joie ; cette fois le jardinier n'échapperait pas à la colère du maître !

Le roi eut beau avertir l'intrigant cuisinier qu'il ne s'en tirerait pas à moins de vingt-quatre coups de bâton, s'il mentait, celui-ci n'en voulut point démordre, croyant tenir, enfin, sa vengeance. Il ne tarda pas à le

regretter. En effet, lorsque le roi arriva au jardin, celui-ci était plus beau que jamais. Sur les arbres, les feuilles étaient en or, les fleurs exhalaient des parfums d'une douceur infinie et le potager offrait au regard du maître une agréable variété. Le cuisinier eut beau protester de sa bonne foi, il dut accepter les vingt-quatre coups de bâton bien comptés.

Mais il n'était pas encore au bout de ses peines. Comme il ne put s'empêcher de dénoncer le jardinier une troisième fois, il récolta cinquante coups de bâton, et, pour un peu, on le chassait du palais. Aussi jura-t-il de ne plus jamais se trouver sur le chemin de ce diable de jardinier.

Sur ces entrefaites, le roi décida de marier ses filles. Les deux aînées choisirent, chacune, un beau prince du voisinage et leur mariage eut lieu aussitôt, mais la cadette refusa tous les prétendants, l'un après l'autre. Son père eut beau la chapitrer, elle répétait, sans cesse, qu'elle ne se marierait point. Comme le roi ne se tint pas pour battu et revenait à la charge tous les jours, la jeune princesse finit par lui dire :

— Soit ! Je veux bien me marier, mais je n'épouserai pas n'importe qui. Je me mettrai à la fenêtre, en tenant à la main une pomme d'or, une bague d'or et un fichu de soie. Celui qui, monté à cheval, réussira à m'arracher ces objets de la main sera mon mari.

Bon gré, mal gré, le roi accepta et chargea le tambour de la cour d'aller annoncer, à travers le pays, les conditions que sa troisième fille posait à son prétendant.

Malgré l'étrangeté de ces conditions, les candidats ne manquèrent pas. Il en vint tant que le roi ne sut où caser les chevaux, que chacun d'eux amena avec lui. Mais ils échouèrent l'un après l'autre ; et, pourtant, il y avait parmi eux des princes courageux et de très bonne naissance.

Bien que relégué au fond du jardin, « Je n'en sais rien » eut vent de la compétition. Il appela son cheval, et, bientôt, un noble palefroi tout harnaché de diamants, monté par un cavalier aux vêtements chargés de diamants, vint caracoler sous la fenêtre de la princesse. Un saut du cheval, et la pomme d'or, la bague ainsi que le fichu de soie changèrent de main ; ils appartinrent désormais au cavalier hardi, qui disparut aussitôt avec son cheval, comme s'il s'était évaporé. Quand la princesse vint annoncer à son père que ses gages avaient été ravis par un cavalier aussitôt disparu, on chercha ce dernier de tous côtés, mais personne ne savait quel était ce prétendant audacieux, d'où il venait, où il était allé. Seule la petite princesse savait à quoi s'en tenir.

Pendant ce temps, le prince aux cheveux d'or quitta son splendide accoutrement, reprit les haillons du jardinier « Je n'en sais rien » et alla montrer au roi les trois objets qu'il avait arrachés des mains de la princesse. Le roi se fâcha et crut à une imposture, mais lorsque la

princesse vint affirmer, elle-même, que « Je n'en sais rien » était bien celui qui avait rempli ses conditions, son père ne put que s'incliner.

— C'est bien, dit-il, maîtrisant difficilement sa colère. Puisque tu y tiens, épouse-le ! Mais je ne veux pas que ce jardinier, qui ne sait même pas parler comme il faut, vienne habiter au palais. Je vous ferai faire une place à l'écurie ; c'est là que vous logerez !

La princesse ne pleura point ; bien au contraire ! Elle était bien décidée à suivre son fiancé même dans ce logis humiliant, car elle savait que « Je n'en sais rien » était autre chose qu'un jardinier simple d'esprit.

Le mariage eut lieu le jour même, et les jeunes mariés vécurent heureux dans leur réduit, malgré les railleries des gens de la Cour et de leurs parents.

Un beau jour, les maris des deux princesses aînées décidèrent d'aller à la chasse. Faisant caracoler leurs superbes étalons, ils passèrent à côté du logis de « Je n'en sais rien ». L'idée leur vint de l'emmener avec eux, non point pour lui faire partager leur plaisir, mais dans l'espoir de se gausser de lui.

— Viens avec nous, cher beau-frère, lui lancèrent-ils, tu auras l'occasion de te distinguer !

— Je n'en sais rien, fut la réponse.

— Tiens, voici un bon cheval pour toi ! insistèrent les beaux-frères en offrant au jardinier une misérable rosse, qui s'affaissa aussitôt sous le poids du cavalier.

Le prince aux cheveux d'or laissa rire les railleurs tout à leur aise, rentra seul à l'écurie, secoua sa bride... et un cavalier à l'allure fière ne tarda pas à rejoindre les deux princes orgueilleux. À la chasse, ces deux derniers furent bien punis de leur superbe. Ils ne firent que gaspiller la poudre, alors que leur compagnon inconnu abattit bien une centaine de lièvres.

Or, les deux princes, qui étaient partis si pleins d'assurance, ne voulurent pas rentrer bredouilles. Ils demandèrent donc à leur compagnon de leur vendre son butin.

— Il n'est pas à vendre pour de l'argent, répondit le prince, mais si vous me permettez de vous faire une tonsure, il sera à vous.

Les deux chasseurs maladroits firent bien un peu la grimace, mais leur amour-propre ne tarda pas à prendre le dessus et le marché fut conclu.

Ayant cédé ses lièvres et défiguré la coiffure de ses beaux-frères, le prince aux cheveux d'or donna de l'éperon et disparut. Lorsque les deux autres reparurent à la Cour, ils le trouvèrent déjà devant l'écurie, habillé en jardinier. Les deux vantards lui montrèrent le gibier qu'ils avaient acheté, nous savons à quel prix.

— Vois-tu tous ces lièvres que nous avons abattus ? lui demandèrent-ils. Si tu avais eu le courage de nous accompagner, tu en aurais eu ta part !

Mais le jardinier se contenta de leur répondre « Je n'en sais rien » et accepta leurs moqueries.

Le lendemain, les événements de la veille se répétèrent. Cette fois, « Je n'en sais rien » attrapa, vivant, un cerf aux poils d'or, et le céda à ses beaux-frères, à la condition que ceux-ci lui permettent de tremper leurs mains dans la peinture rouge ineffaçable. Les vaniteux acceptèrent, pour pouvoir raconter à la maison qu'ils avaient capturé un cerf magnifique.

Le roi, qui ne savait rien de ce qui se passait à la chasse, fut très content de voir rentrer ses gendres avec un butin aussi extraordinaire. Dans sa joie, il organisa un festin, auquel « Je n'en sais rien » fut également invité. Le roi ne le faisait pas de gaîté de cœur, mais, enfin, c'était tout de même son gendre.

Le prince aux cheveux d'or se rendit au dîner, habillé en jardinier, comme à l'ordinaire, tandis que ses deux beaux-frères paraissaient en riches costumes princiers. Mais le roi remarqua que ses gendres favoris ne voulaient point quitter ni leurs chapeaux ni leurs gants. Aussi les prit-il sévèrement à partie.

— Quelle sorte de gens êtes-vous, si vous ne savez même pas qu'il faut ôter son chapeau quand on se met à table ?

Les gendres bredouillèrent quelque chose, mais n'osèrent point avouer la vérité.

— Et vos gants, pourquoi ne les retirez-vous pas ? poursuivit le roi.

Les deux princes inventèrent, derechef, une réponse mensongère. Mais juste à ce moment, les sept années, pendant lesquelles le prince aux cheveux d'or ne devait dire que l'éternel « je n'en sais rien » furent révolues. Il put parler enfin et raconter au roi comment ses gendres préférés avaient acheté les lièvres et le cerf, après avoir raillé et vilipendé leur beau-frère qu'ils estimaient plus faible qu'eux. Il révéla aussi qu'il était fils de roi et fit toucher ses cheveux, qui étaient autant de fils d'or.

Les beaux-frères vaniteux eurent beau protester ; on les obligea à se découvrir et à retirer leurs gants. Tout le monde put voir, ainsi, leur tonsure et leurs mains enduites de peinture rouge.

Indigné de leur lâcheté et de leur vantardise, le roi les chassa de la Cour. Quant à « Je n'en sais rien », il troqua ses loques de jardinier contre le costume brodé d'or du prince héritier. Il reçut la moitié du pays du vivant même du roi, et il y vécut fort content avec sa jeune femme. Il n'est pas impossible qu'il vive encore.



Les sept Corbeaux



L y avait une fois une reine qui avait sept fils et une fillette. Elle aimait profondément ses sept fils, mais elle aimait encore bien plus sa fille, qu'elle préférait à tous ses trésors, à tout son empire, à sa vie même.

Un jour qu'elle dut s'absenter pour visiter ses États elle confia sa fillette, qui s'appelait Aurore, à la garde de ses sept frères. Les princes lui promirent bien de veiller sur elle, mais dès que leur mère eut tourné le dos, ils ne purent s'entendre sur la meilleure façon de protéger et de distraire la petite princesse. Se voyant l'objet de disputes quotidiennes, Aurore tomba malade et quand sa mère rentra de voyage, elle la trouva toute pâle et défaillante. Elle s'écria alors, prise d'une colère violente :

— Pourquoi faut-il que je nourrisse ces sept fainéants, qui ne sont même pas capables de soigner leur sœur ? Si seulement ils pouvaient se transformer en corbeaux et s'envoler de ma maison...

Elle regretta ces paroles aussitôt qu'elles furent prononcées. Trop tard ! Les sept princes se transformèrent en corbeaux, sous les yeux de leur mère et de leur sœur. Ils s'envolèrent et disparurent bientôt derrière un gros nuage noir.

Qui pourrait décrire la tristesse de la pauvre reine, qui fut bien punie de ses paroles irréfléchies ! Sa fille essayait de la consoler, mais, en secret, elle pleurait encore plus que sa mère.

Aussi décida-t-elle, dès qu'elle fut un peu plus grande, d'aller à la recherche de ses frères, pour briser le maléfice qui les tenait prisonniers. Elle fit part de sa décision à la reine, qui voulut la retenir.

Mais ni les larmes, ni les lamentations n'y firent rien. Aurore était une fille courageuse et bien décidée à parvenir à son but.

Elle remplit donc son petit panier de galettes croustillantes et partit, le cœur serré, vers la demeure inconnue de ses frères.

Au bout de quelques heures de marche, elle pénétra dans une forêt épaisse et sombre où il n'y avait point de sentiers praticables. Elle n'avait pas fait trois pas qu'elle aperçut un loup énorme, qui courait vers elle. Elle eut peur et voulut s'enfuir, mais le loup l'arrêta :

— N'aie pas peur de moi, dit-il, donne-moi plutôt à manger. Je n'ai rien mangé depuis huit jours.

Aurore avait bon cœur, elle offrit une belle galette au loup, qui lui remit, en guise de remerciements, un sifflet d'argent.

— Prends ce sifflet, dit le loup, pour m'appeler quand tu auras besoin de moi.

La jeune princesse accepta le sifflet et poursuivit son chemin. Dans un fourré, elle vit un renard, couché sur un côté et qui gémissait à fendre l'âme.

— Brave fille, dit le renard, aie pitié de mes souffrances et viens me retourner. Depuis sept ans, je suis toujours couché sur le même côté et je n'ai pas la force de bouger.

Aurore eut pitié du renard et non seulement elle fit ce qu'il lui avait demandé, mais elle lui donna même une de ses galettes.

— Tu verras que tu n'as pas eu affaire à un ingrat, dit le renard. Prends un poil sur ma patte et casse-le en deux, quand tu seras dans le besoin. Je paraîtrai aussitôt pour te porter secours.

Un peu plus loin, Aurore vit un oiseau posé sur une branche, qui lui demanda également à manger. La jeune princesse lui donna une galette, à lui aussi. Pour lui montrer sa reconnaissance, l'oiseau donna alors ce conseil à la jeune fille :

— Quand tu arriveras à la Mer Rouge, une belle grosse pomme tombera juste à tes pieds. Ramasse-la, mange-la, et lance ses pépins dans la mer.

Aurore poursuivit son chemin, accompagnée du petit oiseau qui sautillait de branche en branche.

Des jours et des nuits passèrent. La jeune princesse était déjà fatiguée, transie de froid et de faim. Ses souliers étaient usés et ses pieds blessés par les ronces. Mais rien ne pouvait la détourner de sa volonté de retrouver ses frères et de briser le maléfice qui les éloignait d'elle.

Après avoir marché courageusement plusieurs jours, elle arriva enfin au bord du Danube. Elle désespérait de traverser ce fleuve large et profond, mais elle pensa à son sifflet. Elle eut à peine le temps de le porter à ses lèvres que déjà le loup, qui le lui avait donné, parut devant elle.

— Me voici, dit-il, et j'attends tes ordres.

Ayant compris qu'Aurore voulait gagner l'autre rive, le loup saisit le sifflet, appela et, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire bonjour, la petite princesse vit autour d'elle toute une armée grouillante de loups. Sur un signe de leur maître, les loups se jetèrent à l'eau les uns après les autres. Bientôt, il fut impossible de voir, entre les deux rives, autre chose que les dos de ces animaux, et, en se servant d'eux comme d'une passerelle, Aurore put traverser le Danube, sans mouiller même le bas de sa robe.

Mais elle n'était pas encore au bout de ses peines. Après une nouvelle marche longue et pénible, elle arriva au bord de la Mer Noire. Elle se demanda, avec angoisse, comment elle allait faire pour gagner le bord opposé. Elle perdait tout espoir quand son regard tomba sur le poil que le renard lui avait donné. Elle le cassa, et instantanément, le renard apparut.

— Tu m'as appelé, dit-il, et je suis à tes ordres.

— Aide-moi à traverser la Mer Noire, répondit la princesse. J'ai encore un chemin bien long à parcourir et je ne peux pas m'attarder ici.

Le renard se jeta à l'eau et étendit sa queue sur la surface de la mer. Comme sur un pont. Aurore parvint jusqu'au milieu de la mer. Alors le renard fit demi-tour et sa queue atteignit ainsi le bord opposé. En un clin d'œil, la petite princesse se retrouva sur la terre ferme, toujours accompagnée du fidèle oiseau.

Elle reprit sa marche, traversa sept prairies, sept forêts et ne s'arrêta que devant la Mer Rouge. Elle n'eut pas encore le temps de se demander comment elle parviendrait de l'autre côté que déjà une pomme rouge tombait à ses pieds. Se rappelant l'avertissement du petit oiseau. Aurore ramassa la pomme, la mangea et jeta le trognon avec les pépins dans la mer. Aussitôt le trognon se transforma en un beau navire, les pépins se changèrent en matelots et la princesse gagna sans peine l'autre rive de la Mer Rouge.

Le fidèle petit oiseau la conduisit devant une montagne haute et abrupte et lui dit :

— C'est la montagne aux Corbeaux que jamais être humain n'a pu escalader encore. Au sommet de cette montagne, il y a une petite cabane, c'est dans cette petite cabane que vivent tes frères. Mon pouvoir s'arrête ici, je ne peux plus t'aider. Mais, au pied de la montagne, tu trouveras un cygne ; il te montrera certainement le chemin.

Aurore trouva le cygne sans difficulté et le majestueux oiseau voulut bien la porter sur son dos jusqu'au sommet de la montagne. Ils étaient tout près du but quand la petite princesse aperçut sept corbeaux sortant d'une cabane par la fenêtre. De saisissement, elle lâcha le cou

du cygne, tomba et je ne sais ce qui lui serait arrivé, si un nuage vagabond ne l'avait arrêtée dans sa chute, pour la déposer juste devant la cabane.

Sans hésitation, Aurore y entra. Elle vit sept assiettes disposées sur une table dressée. Elle mit une galette dans chacune d'elles, puis se cacha sous un lit.

Bientôt, les sept corbeaux rentrèrent. Ils furent bien étonnés de découvrir les galettes dans leurs assiettes et devinèrent aussitôt la présence d'un être ami. Ils se mirent à fouiller la cabane, mais ils n'eurent pas à chercher longtemps, car leur sœur sortit de sa cachette et se fit connaître.

Quand elle leur eut raconté qu'elle était venue pour les délivrer du maléfice, les sept corbeaux s'écrièrent, épouvantés :

— Tu cours à ta perte, malheureuse. Sauve-toi, ne perds pas un instant, car si le roi des corbeaux te trouve dans cette cabane, tu n'en sortiras pas vivante.

Aurore ne se laissa pas décourager. Elle était décidée à sauver ses frères et à ne pas repartir sans eux.

— Sache donc, – dirent les corbeaux, – que, pour nous délivrer, tu devrais garder le silence pendant sept ans, sept heures et sept minutes. Réfléchis bien avant de t'y engager, car si tu romps le silence avant sept ans, sept heures et sept minutes, tu es perdue et nous avec toi.

Rien ne put ébranler la décision de la petite princesse. Elle prit congé de ses frères et partit à la recherche d'un abri tranquille, où elle pourrait accomplir son vœu.

Après plusieurs jours de marche, elle s'arrêta, épuisée, dans une forêt, où le roi du pays venait souvent chasser. Elle se cacha dans un fourré et se construisit une hutte avec des branches et des feuillages.

Le lendemain, le roi vint chasser le sanglier dans cette forêt, et vit avec étonnement que son épagneul favori se détachait de la meute pour courir vers un fourré. Intrigué, le roi le suivit et découvrit, dans la hutte, une inconnue, dormant paisiblement.

Le roi réveilla la belle inconnue et lui demanda d'où elle venait. Aurore, se souvenant de son vœu, ne lui répondit point. Mais ce mutisme ne fit qu'intriguer encore plus le roi, qui reconnut aussitôt, à la belle mine de la jeune fille, qu'elle était de haute naissance. Il la pria donc de le suivre et la conduisit immédiatement à l'église, où il fit bénir leur union.

Ils vécurent des jours heureux, car Aurore était une femme douce et obéissante, et le roi, qui l'aimait profondément, finit par se résigner à avoir épousé une femme muette.

Au bout d'un an, Dieu leur donna un fils, et le bonheur du roi ne connut pas de bornes.

Hélas, ce bonheur éveilla la haine d'une camériste laide et

méchante, qui jura de perdre la reine, pour se faire épouser à sa place.

Elle se glissa donc dans la chambre de la reine, pendant que celle-ci dormait, prit le nouveau-né, en mettant à sa place un couteau et un coussin ensanglantés. Ensuite, elle courut réveiller le roi.

— Quel châtiment mérite la femme qui a tué son propre enfant ? — lui demanda-t-elle.

Le roi comprit aussitôt qu'il était question de sa femme. Mais son bon génie lui disait que la reine n'était pas coupable et qu'il y avait là un mystère à éclaircir. Il répondit qu'il attendrait jusqu'au matin pour consulter le plus vieux de ses conseillers.

La camériste partit, écumant de rage, alla chercher l'enfant à l'endroit où elle l'avait caché et courut le jeter à la rivière.

Mais l'enfant ne coula point. Dès que la méchante camériste eut tourné le dos à la rivière, sept corbeaux survinrent. Chacun prit dans son bec un ruban du maillot et ils portèrent ainsi l'enfant jusqu'au moulin le plus proche, dont le propriétaire était sans enfant et accueillit avec joie ce cadeau du ciel.

Le lendemain, le roi tint conseil avec le plus ancien de ses conseillers. Quand le roi lui eut exposé ses doutes, celui-ci réfléchit profondément et déclara :

— Que le roi soit patient. Dieu fera éclater la vérité.

Voyant que le roi ne voulait point chasser la reine, la vile camériste se mit à la haïr encore davantage. Poussée par la haine et par la peur de se voir démasquée, elle décida de perdre sa maîtresse à tout prix.

Aussi renouvela-t-elle son crime, quand le mariage du roi fut encore béni l'année suivante.

Mais cette fois encore, le roi écouta son intime qui lui conseilla la patience, et l'enfant fut sauvé par les sept corbeaux, qui le portèrent chez le brave meunier.

Cinq autres fois, chaque année apporta à la maison du roi la joie d'une naissance. Chaque fois, le bonheur fut détruit par la camériste criminelle, pendant que les soupçons et la colère du roi se tournaient de plus en plus contre la reine malheureuse.

Quand le septième enfant disparut, à son tour, le roi n'y tint plus. Il fit venir la reine et lui enjoignit de rendre compte de la vie de ses sept enfants.

Aurore n'avait pas encore accompli complètement son vœu. Malgré sa douleur, elle écouta donc, sans mot dire, les accusations de son époux.

Celui-ci ordonna à quatre-vingt-dix-neuf bûcherons de couper tous les arbres de ses forêts et d'élever un énorme bûcher au milieu de la cour de son palais, pour que la reine y fût brûlée vive.

Les arbres furent coupés et l'énorme bûcher allumé, au milieu de la cour. Les flammes montaient déjà très haut, et les bourreaux se

préparaient à y jeter la reine, quand les sept ans, sept heures et sept minutes du vœu furent accomplis.

La reine put enfin parler. Elle dit au roi qu'elle était innocente et que la camériste était la meurtrière de ses enfants.

Le roi n'eut pas le temps de répondre. On vit une ligne sombre paraître à l'horizon et sept corbeaux se posèrent brusquement tout près du bûcher.

Aussitôt qu'ils touchèrent le sol, leur peau se fendit et sept superbes princes entourèrent la reine Aurore.

Ils se tournèrent vers le roi et lui dirent :

— Tu étais sur le point de faire mourir une innocente. Sache que notre sœur n'a jamais porté la main sur ses enfants. Tes enfants sont tous vivants et bien portants. Ils sont élevés, tout près d'ici, par un brave meunier, auquel nous les avons confiés, quand la camériste les a jetés à la rivière.

Qui dira le bonheur du roi et de la reine ? Ils envoyèrent un carrosse tout en or, chercher le meunier et leurs sept enfants. Le meunier reçut des trésors de quoi construire un moulin en or. Les enfants reçurent chacun une principauté.

La méchante camériste fut condamnée à mort, et puisque le bûcher flambait, on l'y jeta incontinent.

Les sept frères d'Aurore retournèrent auprès de leur mère et ils épousèrent bientôt des filles de roi.

S'ils vivent encore, qu'ils soient demain vos invités.



Le Roi ermite

(D'après les légendes populaires.)



ES âmes étaient sombres au fond du palais illuminé.

Le jeune Salomon, roi de Hongrie, errait dans les vastes pièces de sa résidence, l'âme chargée de soucis et d'inquiétudes. Il venait de faire un mauvais rêve, un rêve plein de tristes présages. Il avait revu, dans un cauchemar, l'incendie de son palais, qui avait suivi sa réconciliation avec ses trois cousins, les princes Géza, Ladislas et Lambert, et son couronnement, le jour même de cette réconciliation. Dans son cauchemar, comme jadis dans la réalité, les flammes étaient, sans cesse, poussées, ranimées, par un tourbillon impétueux. Mais le tourbillon du rêve ne dispersait pas seulement les cendres du palais ; il s'emparait aussi de la couronne royale de Salomon et l'emportait loin, loin...

Salomon errait dans les salles de son palais, amer et songeur. Il s'arrêtait, de temps en temps, pour s'interroger :

— Que leur ai-je fait ? J'ai pris la couronne que mon père, le roi André, m'avait léguée, mais je leur ai abandonné le tiers de mon territoire. Que n'y règnent-ils pas en paix ?

Une voix, au fond de son cœur, se leva pour répliquer :

— Oui, Salomon, tu leur as donné un tiers de ton pays, comme tu le devais, mais n'as-tu pas intrigué pour le leur reprendre ? N'as-tu point attenté à leur vie ? Ne les as-tu pas obligés, deux fois déjà, à s'enfuir

en pays étranger, pour échapper à tes menaces ?

Le roi ne sut rien répondre. Il se rappela les nombreuses intrigues que Vid, son conseiller rusé, avait tramées contre les princes, sous le couvert de son nom, abusant de sa faiblesse. Il était trop tard maintenant, pour se réconcilier. Il n'y avait partout que des traîtres, des menaces sournoises, des embuscades. L'héritage du grand roi Saint-Étienne s'en allait, déchiré. En cette année 1065, Salomon savait qu'un heurt était inévitable ; qu'il n'y avait plus assez de place, en pays hongrois, pour lui et ses trois cousins.

Cette lutte imminente, dont l'image reparut à ses yeux à cet instant de ses réflexions, le roi la craignait, car il connaissait la vaillance des trois princes. Aussi ne voulut-il pas poursuivre seul ses graves méditations. Comme toutes les fois qu'il était tourmenté par l'inquiétude, il fit appeler Vid, qui avait été le tuteur responsable de sa jeunesse turbulente, et qui était maintenant son unique conseiller, sa mauvaise conscience.

Il lui fit part du cauchemar de la nuit et des mauvaises pensées qui le dévoraient.

Vid n'était pas homme à chercher l'apaisement. Il tenait à garder le roi sous sa tutelle, et, pour cela, il connaissait deux moyens sûrs : la haine des princes et les plaisirs.

Cette fois, il voulut d'abord user du second.

— Ne te tourmente pas, mon roi, dit-il à Salomon. Ces idées noires finiront par te faire perdre la raison. Pense plutôt à la façon dont tu recevras ton parent, Henri, empereur d'Allemagne, qui arrivera bientôt, pour te rendre visite. Préparons des fêtes qui soient dignes de lui, et ne manque pas, surtout, d'y inviter tes deux cousins qui sont tout près d'ici ; Géza et Ladislas. Pendant les fêtes, nous trouverons bien un prétexte pour nous débarrasser d'eux.

Ainsi fut fait. En l'honneur de son parent, l'empereur Salomon rassembla, dans son palais, tout ce que son royaume comptait de fiers chevaliers et de hauts dignitaires. Il y avait aussi de nobles dames ; les chanteurs et les mimes ne manquaient pas non plus. Qui dirait les noms de toutes les richesses accumulées, des plats épicés et des boissons capiteuses ? Les fêtes commencèrent dès l'arrivée de l'empereur et se poursuivirent pendant plusieurs jours.

Les princes Géza et Ladislas étaient parmi les invités. Ce dernier suscitait l'admiration de tous les chevaliers, qu'il dépassait d'une tête. Tout en lui trahissait la force et le courage tranquille ; sa figure rayonnait de noblesse et de bonté. Il évitait les orgies bruyantes, ne recherchant que la compagnie des meilleurs chevaliers et des dignitaires de l'Église les plus réputés pour leur sagesse et leur vie exemplaire. Ayant deviné la méfiance du roi et les sombres machinations de Vid, il se tenait encore plus à l'écart, non sans

enjoindre à son frère Géza de se tenir aussi sur ses gardes.

La fête fut troublée par l'arrivée de deux estafettes qui venaient apporter une bien mauvaise nouvelle ; une partie du pays était envahie par les Comans, qui avançaient comme un éclair, brûlant tout sur leur passage. La garde frontière était défaite, et les provinces menacées demandaient aide et protection au roi.

Le prince Ladislas était prêt aussitôt à se mettre en route, avec ses compagnons, pour affronter l'ennemi. Salomon, dégrisé, voulut prendre la tête de la résistance, mais Vid n'eut pas de mal à l'en dissuader.

— Tu voudrais donc t'éloigner d'ici avec ton armée – lui demanda-t-il – et laisser Géza maître des lieux ? Qui sait si nous n'allons pas avoir besoin de tes hommes bientôt, et pas très loin d'ici !

Le roi n'insista pas et Ladislas partit seul contre les Comans.



Après le départ de son frère, le prince Géza ne tarda pas à se sentir poursuivi par des regards haineux. Le croyant faible, Salomon et Vid ne lui cachaient plus leurs sentiments véritables et s'arrangeaient pour l'humilier devant l'empereur. Le prince voulait éviter l'éclat. Il jugea donc préférable de quitter la cour du roi avec les guerriers de sa suite. Il rassembla ses hommes et se retira à quelques lieues de la résidence royale.

Mais Vid crut que le moment était venu de jeter le masque. Il n'attendit que le départ de l'empereur pour réaliser un projet qu'il avait mûri depuis longtemps et qui lui était cher : faire assassiner Géza.

Les assassins à gages étaient déjà désignés. Ils se trouvaient parmi les lieutenants du prince, parmi ceux qui pouvaient l'approcher nuit et jour, qui avaient toute sa confiance.

Vid reçut l'un d'eux, Petrud, en pleine nuit, dans l'église voisine du palais, pour lui donner ses dernières instructions.

— Demain matin, vous l'accompagnerez à la chasse et vous l'entraînez loin des sentiers battus, là où la forêt est la plus dense. J'y ferai le guet, avec quelques hommes sûrs. Vous veillerez à ce qu'aucun de ses lieutenants fidèles ne reste auprès de lui. Quand il se trouvera seul avec vous, je me jetterai sur lui. Le roi décidera du reste.

Pourquoi fallut-il que Vid choisît l'église pour dévoiler ses horribles projets ? Ses paroles furent entendues par le brave curé Guillaume, qui se tenait caché dans la sacristie. De voir ainsi son église déshonorée

par le vil conseiller le remplît de colère et de courage. Il courut ceindre son épée, harnacha son cheval et partit au galop vers la demeure de Géza, pour l'avertir.



Le récit saccadé du prêtre eut de quoi effrayer le prince. Le roi avait toute son armée, lui n'était entouré que de quelques centaines de chevaliers, parmi lesquels la trahison avait déjà fait son œuvre.

Il fallait agir vite ; le temps n'était pas aux hésitations. Géza rassembla ses lieutenants, pour leur demander conseil. Il feignit d'ignorer qu'il y avait des traîtres dans l'assemblée, pour mieux sonder les âmes.

— Ce que j'ai à vous dire – commença-t-il – surprendra quelques-uns d'entre vous, mais pas tous. Le roi Salomon, oublieux de ses anciennes promesses, a juré ma perte. Nous sommes peu nombreux, Salomon a toute son armée. Que me conseillez-vous ?

Quelques compagnons fidèles conseillèrent la fuite. Mais Petrud et ses complices ne l'entendaient pas de cette oreille.

— Le curé qui te conseille de t'enfuir n'est certainement pas ton ami, ou il n'a pas tout son bon sens, Seigneur Prince, dirent-ils à Géza. Quelle raison as-tu de quitter ce pays ? Viens donc avec nous au-devant du roi ; tu verras qu'il te fera bon accueil, comme il l'a toujours fait.

Géza fit semblant de pencher pour leur proposition, mais, dans le secret, il faisait des préparatifs pour gagner, la nuit suivante, la Bohême voisine, avec quelques guerriers éprouvés.

Hélas, il ne put exécuter son projet. Pendant qu'il rassemblait ses hommes, un cavalier vint lui annoncer que le roi approchait, avec plusieurs milliers de guerriers. La rencontre devint inévitable. Le prince regarda tristement la riante contrée qu'il aimait tant, il fit ses adieux, en silence, aux forêts touffues où il avait tant chassé. L'issue de la bataille n'était pas douteuse.

Il ne savait pas que, pendant ce temps, dans le camp du roi, un guerrier fidèle et courageux luttait avec sa conscience.

Bàtor, un des meilleurs capitaines de Salomon, avait beau aimer son maître, son âme de soldat ne lui permettait pas d'approuver le guet-apens où celui-ci voulait attirer le prince Géza. Il méprisait la trahison et haïssait Petrud, le lieutenant félon, qui allait livrer Géza aux bourreaux du roi.

En silence, Bàtor préparait le châtiment du traître. Quand vint

l'heure de la bataille, Petrud leva son bouclier. C'était le signal convenu ; lui et tous ses complices quittèrent le camp de Géza, pour passer à l'armée du roi.

Bàtor n'attendait que cet instant. Il fit semblant de ne pas comprendre le geste de Petrud et cria à ses cavaliers :

— À moi, vous tous ! L'ennemi nous attaque !

Et il se ma sur la troupe du traître, qui fut massacrée en un clin d'œil. Petrud tomba lui-même dans la mêlée, avant que Salomon pût intervenir.

Géza fut surpris lui-même par la tournure que prit la bataille, mais il n'hésita pas longtemps. Il appela à lui ses meilleurs hommes et se fraya un chemin avec eux à travers les troupes royales prises de panique.

Il était sauvé ! Le chemin était libre devant lui, mais ce chemin était tout de même celui de l'exil. Il n'avait que juste le temps de traverser la frontière, avant que le roi ne se ressaisisse pour partir à sa poursuite.

La petite armée du prince trahi connut les jours déprimants de la fuite, les nuits agitées au fond des forêts, dans l'attente de l'ennemi.

Au sixième jour, les guetteurs signalèrent à Géza l'approche d'un nombre important de cavaliers. Le prince n'eut guère le temps de se demander d'où venait cette armée, qu'il perçut lui-même un bruit confus, où il put discerner bientôt des cris de joie, des chants, des vivats, et un nom qui se répétait sans cesse : celui de Ladislás. Un pressentiment heureux le fit tressaillir d'aise. Si cette armée était celle de son frère ?

De nouveaux guetteurs lui confirmèrent, peu après, qu'il ne s'était point trompé. Les cavaliers qui approchaient étaient bien ceux de Ladislás, et Géza ne tarda pas à revoir son frère, majestueux sur son cheval, précédé du chant joyeux de la victoire.



Le prince poursuivi par la malchance et la trahison put embrasser, bientôt, un frère chargé de gloire.

De la bataille qu'il venait de livrer aux Comans, Ladislás revenait grand au-delà de l'humaine mesure. Toutes les bouches, dans son camp, racontaient le miracle par lequel se manifesta envers lui la protection divine.

C'est Dieu qui vainquit l'ennemi, pour sauver Ladislás, qui était son chevalier et son élu.

Car les Comans étaient nombreux et Ladislás ne put leur opposer que quelques centaines de cavaliers. Mais rien que le bruit de sa venue avait rendu le courage aux gardes frontières ; et, quand il arriva, il réussit à faire reculer l'envahisseur, en se jetant immédiatement dans la bataille.

Hélas, les Comans ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs poursuivants étaient bien faibles en nombre. Ils se retournèrent donc contre les Hongrois et les mirent en fuite à leur tour. Seul Ladislás s'arrêtait de temps en temps, pour couvrir la fuite de ses compagnons, en abattant le plus de Comans possible. Ses cavaliers étaient déjà loin, lui se battait encore. Tout à coup, il s'aperçut qu'il était seul, poursuivi par des centaines d'ennemis. Il allait être rejoint. De loin, ses compagnons virent le danger qui le menaçait, mais il était déjà trop tard pour tenter de le sauver. Ladislás sentait, derrière lui, l'haleine chaude des chevaux de ses poursuivants les plus rapides. Il voyait les lances, qui pointaient vers lui. À cet instant, il fit faire à son cheval, dans un dernier effort, un bond formidable.

Et voilà que, derrière lui, la montagne sur laquelle avait lieu cette poursuite acharnée, se fendit en deux, laissant apparaître un précipice immense. Les Comans, qui avaient déjà pris leur élan pour rejoindre le prince, ne purent s'arrêter à temps, et trouvèrent tous leur tombeau dans cet abîme ouvert par la volonté divine.

Quand il arriva parmi ses compagnons, Ladislás les trouva tous à genoux, rendant grâce au Seigneur pour le miracle qu'il venait d'accomplir en faveur de leur maître. Ils jurèrent de toujours servir celui-ci fidèlement, parce qu'ils comprirent qu'ils ne pourraient jamais être vaincus sous ses ordres.



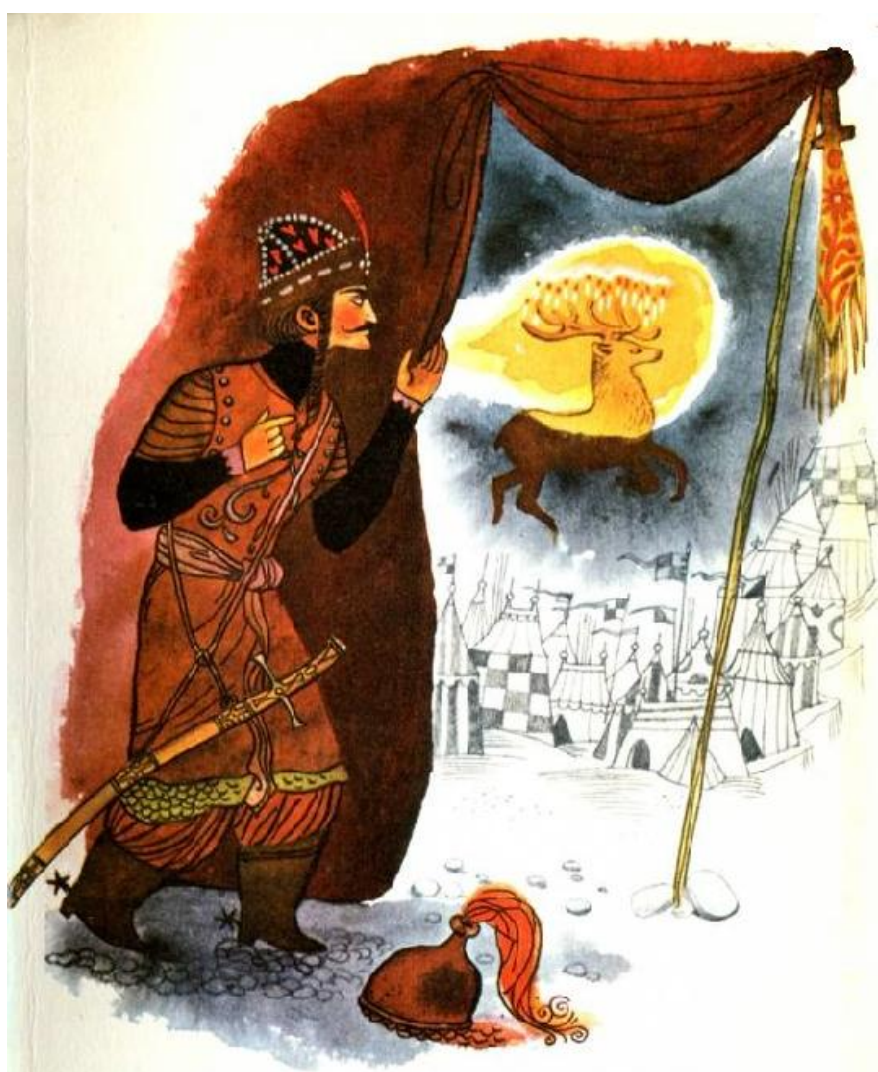
Géza, le prince fugitif, se trouvait donc désormais protégé par une année enthousiaste et dévouée. Salomon pouvait venir, le traître Vid pouvait tramer ses intrigues ! Il avait de quoi leur répondre !

Il fut convenu qu'on attendrait là l'armée du roi. Sombre et taciturne, le prince Ladislás se préparait à la bataille. Certes, après avoir délivré de l'ennemi une partie du pays, il s'attendait à une autre réception de la part de Salomon. Il lui était douloureux de s'imaginer cette bataille, où des frères se battraient contre des frères, des parents contre des parents.

De tristes pensées hantaient son cerveau, pendant qu'il veillait dans sa tente. Avant le couronnement de Salomon, il avait déjà connu l'exil.

Qu'advierait-il de lui maintenant ? Dieu le protégerait-il encore comme il l'avait fait tant de fois ?...

Une lueur étrange vint dissiper les ombres autour de la tente, et une voix mystérieuse appela Ladislav par son nom. Le prince sortit et vit, comme un rêve, un cerf traverser, avec la rapidité d'un éclair, le camp endormi. Sur sa tête, il portait, en guise de bois, une magnifique couronne de cierges brûlants.



Sur sa tête, il portait, en guise de bois, une magnifique couronne de
cierges brûlants,

La même voix qui l'avait appelé tout à l'heure dit à Ladislas :

— Je t'ai sauvé de la main des Comans, Ladislas, et je te sauverai encore. Tu vaincras demain et tu construiras une église à la place où tu as vu apparaître le cerf porteur de cierges brûlants. Je t'ai choisi pour être mon serviteur et je te ferai roi un jour.

Ladislas appela son frère et lui raconta sa vision. Tous deux firent le vœu de construire une église à cet endroit si Dieu leur donnait la victoire.

Ladislas dit alors à Géza :

— Si Salomon nous attaque demain, il cherchera à t'abattre avant tout, puisque tu es l'aîné de nous deux et l'héritier de sa couronne. Laisse-moi revêtir ton armure, pour que notre ennemi me cherche dans la bataille. Veuille le Seigneur que je me trouve face à face avec lui.

Géza accepta. Il changea d'armure avec Ladislas et consentit à se tenir à l'écart pendant l'engagement.



Les premiers rayons du soleil levant éclairèrent l'avant-garde de l'armée royale. Bientôt, les deux armées se trouvèrent face à face.

Salomon se jeta dans la mêlée avec une ardeur impétueuse. Il frappait aveuglément autour de lui, en ne cherchant qu'un seul adversaire, celui qui portait l'armure de Géza. Au bout d'efforts acharnés, il put l'approcher enfin. Alors, celui-ci releva sa visière et le roi reconnut avec effroi le prince Ladislas, dont il connaissait la force et le courage. Il eut un mouvement de recul. Il se domina instantanément, mais déjà le cri se répandait dans son camp :

— C'est Ladislas ! Ladislas est là !

Ses troupes se débandèrent. La bataille fut perdue avant que Salomon pût se mesurer avec Ladislas. Le roi lui-même ne dut son salut qu'au courage du fidèle Bâtor qui lui fraya un chemin en risquant cent fois sa vie.

Le soleil couchant vit fuir Salomon, sans armée, sans couronne.

Et dans le camp des princes, le brave curé Guillaume regardait avec attendrissement la plaine, où ses yeux voyaient déjà s'élevaient les murs d'une église.

Salomon fuyait. Son cheval effarouché, qu'il n'avait point la force de freiner, ni de diriger, l'emportait vers un but inconnu. À côté de lui chevauchait Båtor, le seul serviteur qui lui fut resté fidèle pour lui rappeler sa grandeur passée.

Longtemps, on n'entendit que le bruit des sabots et la sinistre musique du vent. Enfin, Båtor rompit le silence :

— Qu'allons-nous faire, mon maître ? Veux-tu que nous dirigions nos pas vers l'Allemagne, pour demander assistance à l'empereur ?

— Je veux recruter une nouvelle armée, répondit Salomon. Par Dieu, je reviendrai écraser ces rebelles ! Et ce peuple qui oublie ce qu'il doit à son roi saura bientôt ce qu'il en coûte de chanter à tout bout de chemin la gloire de ce maudit Ladislas ! Allons chez mon parent Henri ; il ne nous refusera sûrement pas son appui. Il faut qu'avant peu ma défaite soit vengée et mes cousins chassés du pays !

Et les deux fugitifs poursuivirent leur chemin, pensifs et taciturnes. Au hasard de leur chevauchée, les plaines alternaient avec des régions montagneuses, des forêts giboyeuses se succédaient sans cesse et des rivières rapides chantaient leur chant monotone. Chaque paysage rappelait à Salomon un souvenir ; un souvenir des jours où la discorde n'avait pas encore déchiré son pays et où il avait été heureux. Chaque souvenir le poursuivait, rendait son cœur plus lourd, et plus incertaine la course de son cheval. Sa haine se dissipait, cédant la place à la résignation, à la volonté impénétrable de Dieu.

Plusieurs jours passèrent ainsi. Quand les deux cavaliers furent tout près de la frontière. Salomon arrêta brusquement sa monture et dit à Båtor :

— Ne m'accompagne pas plus loin, Båtor ! Je veux que personne ne me suive sur le chemin que je vais prendre maintenant. Retourne auprès de mes cousins et sers ton nouveau roi, aussi fidèlement que tu m'as servi !

Båtor s'étonna, puis refusa d'obéir. Il jura qu'il ne quitterait jamais Salomon et qu'il mourrait avec lui dans l'exil, s'il le fallait. Mais Salomon se montra irréductible. Le fidèle serviteur eut beau lui demander la raison de sa détermination, le roi ne fit que répéter son ordre ; il fallait le quitter.

Après avoir usé de tous les arguments pour faire revenir Salomon sur sa décision, Båtor se résigna enfin à l'obéissance. Le cœur lourd d'angoisse et les yeux pleins de larmes, il prit congé de celui qu'il accompagnait depuis son enfance.

Du haut d'une colline. Salomon regardait s'éloigner son fidèle

serviteur. Quand celui-ci eut disparu à l'horizon, le roi quitta brusquement son armure et s'enfonça dans la forêt épaisse qui s'étendait là à perte de vue.



Des années passèrent. Ladislav, vénéré par les Hongrois comme un héros et comme un saint, vint à Székesfehérvár pour ceindre à son tour la couronne royale. Parmi les pauvres qui encombraient la sortie de l'église, pour recevoir l'aumône, le nouveau roi remarqua un vieillard au front majestueux, aux traits nobles et sereins. Quand il lui tendit une pièce d'argent, le vieillard se mit à genoux et baisa les pieds du roi.

En se penchant vers ce pauvre qui témoignait de tant d'humilité, Ladislav eut un sursaut. Ces traits nobles et apaisés, il les reconnut soudain :

— Salomon ! s'écria-t-il.

À ce cri, le pauvre se redressa brusquement et disparut dans la foule, avant que Ladislav n'ait pu le saisir.

Profondément ému par cette scène, le roi demanda aux gens de sa suite de ramener Salomon, pour qu'il pût se réconcilier avec lui. Mais toutes les recherches restèrent vaines. Personne ne savait d'où venait ce vieillard et personne ne put dire par où il était parti.

On savait seulement, et le peuple le racontait encore plusieurs années après cette scène, qu'au fond d'une forêt épaisse un ermite vivait dans une hutte de branchages. Il passait ses jours en prières, aidait volontiers de ses conseils les gens qui s'adressaient à lui et ne manquait jamais de recommander à ceux qui l'approchaient d'éviter les discordes et d'être de bons serviteurs de leur roi.



Grand comme un petit pois



E brave et honnête cultivateur vivait heureux avec sa femme, travailleuse comme lui. Bien qu'il fût pauvre, rien ne lui manquait, rien qu'une chose : un enfant.

Souvent, le soir, se reposant des fatigues de la journée, ces braves gens se disaient combien leur existence serait plus gaie s'il y avait, au foyer, un enfant pour les dérider. Et quand elle était seule, la femme ne cessait de prier Dieu de lui donner un enfant.

Un matin, elle s'écria, le regard tourné vers le ciel : Mon Dieu, donne-moi un enfant, dût-il n'être pas plus gros qu'un petit pois.

Miracle ! Un petit bonhomme, pas plus gros qu'un petit pois, surgit devant la brave femme. Et la bonne paysanne n'était pas au bout de ses étonnements, car le petit bout d'homme parlait, tout comme une grande personne.

— Bonjour, ma mère, dit-il. Vous m'appeliez, me voici arrivé. Donnez-moi à manger, d'abord, j'irai porter, ensuite, son déjeuner à mon père, aux champs.

Sa mère lui donna quelques quenelles aux confitures, qu'il fit disparaître en un rien de temps. Mais au lieu d'apaiser sa faim, ce plat sembla plutôt l'avoir mis en appétit.

— Faites-moi d'autres quenelles, ma mère, dit-il, et avec un demi-sac de farine au moins, car j'ai encore grand'faim !

Sa mère fit ce qu'il avait demandé et lui, fit disparaître cette grosse montagne de quenelles, comme s'il s'était agi d'une bouchée de pain.

— Eh bien, mon fils, as-tu maintenant mangé à ta faim ? demanda la paysanne.

— Hélas, non, ma mère, répliqua le petit homme. Donnez-moi encore quelques quenelles ! Un autre demi-sac de farine suffira, je l'espère !

Après avoir mangé quelques centaines de quenelles de plus, le petit bonhomme s'essuya la bouche, comme il sied, et dit à sa mère :

— Eh bien, ma mère, j'ai apaisé ma faim, tant bien que mal. Préparez maintenant le déjeuner de mon père, je le lui porterai.

Ayant empoigné le panier à provisions bien chargé, il se mit en route. Il cheminait, vaillamment ; à travers le sentier fleuri, vers le champ où son père était en train de labourer la terre, en conduisant, d'une main ferme, ses deux bœufs épuisés. Non loin devant lui, le petit homme aperçut un chariot traîné par six bœufs. Comme il était un peu fatigué, il n'hésita point ; après avoir accroché son panier après le chariot, il se cacha lui-même dans l'oreille d'un des bœufs. Là, il se tint coi pendant quelques instants, mais, comme le charretier se mettait à siffler, il ne put résister à l'envie de le taquiner un peu.

— Il est bien aigu votre sifflet – cria-t-il de sa cachette – mais je dirai au forgeron de l'émousser un peu.

Le charretier se tut, étonné, et regarda autour de lui. Ne voyant rien, il crut qu'il avait eu des bourdonnements d'oreille et continua de plus belle.

Mais, derechef, il fut interrompu par une voix railleuse :

— Il est encore bien aigu, mais ne le restera pas longtemps.

Effrayé et stupéfait, le charretier fouilla les alentours du regard, puis il inspecta l'intérieur du chariot, mais il ne vit toujours rien. Il n'osa plus siffler, cependant, et, s'installant sur son siège, il se tint bien tranquille. Mais, les bœufs s'étant mis à tirer le chariot de travers, l'homme risqua tout de même un « Hue ! Bourgeon. »

La réplique vint, immédiate, d'un endroit mystérieux :

— Pas hue ! Bourgeon ; dia ! Bourgeon.

Le charretier, cette fois, tenta d'avoir le dessus.

— Dia ! Clio, cria-t-il à l'autre bœuf.

— Mais non, hue ! Clio, – objecta la voix railleuse.

Le charretier n'osa plus insister. Il se dit qu'il devait y avoir une sorcellerie quelconque dans cette affaire et, sans demander son reste, il détala à toutes jambes.

Le petit bonhomme sortit alors de l'oreille du bœuf, saisit le fouet et, en le faisant claquer majestueusement, il força l'attelage à se diriger vers le champ de son père. Le paysan, qui avait beaucoup de mal à faire marcher ses bœufs étriqués, vit avec étonnement le superbe attelage de six bœufs s'avancer vers lui. Il fut plus surpris encore en constatant que quelqu'un dirigeait l'attelage à haute voix sans qu'il vît personne. Flairant de la sorcellerie, lui aussi, il voulut se sauver, mais la voix mystérieuse l'arrêta :

— Ne courez pas, mon père ! Venez plutôt par ici ! C'est moi, Jeannot Petit-Pois, votre fils. Je vous apporte votre déjeuner.

Le brave homme s'approcha, prit son déjeuner et se mit à manger. Pendant ce temps, Jeannot détela les deux bœufs fatigués et attela à leur place les six bœufs vigoureux. Je n'ai pas besoin de vous dire que le travail marchait, désormais, bien mieux. Jeannot n'eut même pas besoin de marcher devant les bœufs ; installé dans l'oreille de l'un de ceux-ci, il se contentait de faire claquer son fouet de temps en temps et de crier quelques mots aux bêtes, pour les talonner.

Pendant qu'il travaillait ainsi, le seigneur du village voisin vint à passer par là, dans un carrosse doré. Il fut frappé par l'étrange spectacle de cet attelage marchant tout seul et fit appeler le père de Jean pour lui demander l'explication de ce mystère. Lorsque le paysan lui eut expliqué que l'attelage était dirigé par son propre fils caché dans une oreille de bœuf, le seigneur voulut voir, à tout prix, le minuscule petit bonhomme. L'ayant vu, il décida de l'acheter séance tenante. Il se dit que, même en le payant bon prix, il regagnerait tout son argent en montrant Jeannot à la foire.

Le pauvre laboureur, qui, pendant tant d'années, avait vainement prié pour avoir un enfant, n'eut aucune envie de le vendre, une fois qu'il l'eut obtenu. Mais Jeannot insista pour être vendu.

— Ne craignez rien, mon père – dit-il au vieux cultivateur – je reviendrai bientôt !

Son insistance finit par vaincre les hésitations du brave paysan, qui consentit enfin à le vendre, moyennant un sac d'or, que le seigneur lui remit, aussitôt le marché conclu. Du coup, le brave homme cessa d'être pauvre. Il chargea son sac d'or sur le chariot traîné par six bœufs. Il put s'offrir, enfin, tout ce dont il avait rêvé : une belle maison, du beau bétail et des terres fertiles.

Quant au seigneur, il enveloppa Jeannot soigneusement dans du papier de soie blanc, le mit dans sa poche et l'emporta chez lui, très satisfait de la bonne affaire qu'il venait de faire. Pour bien conserver son trésor, il fit faire, chez lui, un coffret d'or, dans lequel il enferma le petit paquet, sans regarder si Jeannot s'y trouvait toujours. Le coffret d'or fut enfermé dans un coffret d'argent plus grand, qui disparut, à son tour, dans un gros coffret de cuivre fermé à six cadenas.

S'étant assuré – pensait-il – que son précieux petit bonhomme ne prendrait pas le large, le seigneur invita tous ses amis et connaissance à un dîner fastueux, en leur annonçant qu'au cours de ce dîner, il leur montrerait quelque chose qu'ils n'avaient jamais vu auparavant. Les riches seigneurs des environs se rendirent tous à cette invitation, car ils se demandaient avec curiosité quelle surprise leur hôte pouvait bien leur réserver. Ils eurent un repas copieux arrosé de cent vins

différents, l'un plus capiteux que l'autre. Quand on en fut au dessert, le maître de céans fit apporter le gros coffret de cuivre. Les invités cessèrent de rire et de chanter et se demandèrent ce que pouvait cacher ce gros coffret, que son propriétaire ouvrait avec une lenteur calculée. Il en retira, ensuite, le coffret d'argent, qu'il ouvrit de même, ainsi que le coffret d'or. Il retira de ce dernier le petit paquet qu'il déplia, secoua, froissa, retourna avec une colère grandissante, attisée encore par les exclamations ironiques des invités ; mais il n'y trouva rien, et pour cause : il n'y avait rien !

C'est qu'en cours de route, Jeannot s'était glissé hors de la poche de son acheteur, laissé tomber sur la route et s'en était allé dans la direction opposée, sans regarder en arrière.

Il n'était pas encore allé bien loin qu'il vit devant lui douze chariots chargés de barres de fer, qui étaient enlisés dans la boue. Autour des chariots, les charretiers criaient, gesticulaient, mais ils frappaient vainement leurs bêtes et celles-ci faisaient vainement des efforts à se rompre les veines, les chariots ne bougeaient pas.

Voyant tout ce monde désespéré, Jeannot se planta courageusement devant un gros charretier, qui devait être le chef de l'équipage, car il criait plus fort que les autres.

— Je vous tirerai d'embarras – lui dit-il – si vous me promettez de me donner tout le fer que je pourrai emporter sur l'épaule.

Le charretier le promit, en riant. Il n'espérait pas beaucoup de l'aide de Jeannot, mais ce dont il était persuadé c'est que le petit bonhomme ne pourrait emporter le quart d'une barre de fer.

Or, quel ne fut pas son étonnement en voyant Jeannot saisir la roue arrière d'un chariot et soulever le chargement tout entier. Les autres suivirent, et, en un clin d'œil, tous les chariots furent remis en mouvement.

Mais les charretiers devaient encore avoir une autre surprise, bien plus grande ! En effet, avant qu'ils aient eu le temps de dire merci, Jeannot vida les douze chariots, chargea toutes les barres sur son épaule et s'en alla aussi prestement que s'il avait porté une simple canne de jonc. Quand les charretiers eurent rassemblé leurs esprits, il était déjà bien loin.

Il se rendit directement chez le forgeron de la ville la plus proche et ordonna à celui-ci de fondre toutes les barres de fer et d'en confectionner une immense massue. Le forgeron obéit ; il fondit le fer, le martela, le façonna et remit finalement à son client une massue de cent quintaux. Jeannot décida de l'essayer sur l'heure et la lança tout droit vers le ciel. Cela fait, il s'installa dans une auberge et vida trois pièces de vin.

Juste au moment où il venait d'avaler la dernière goutte de vin, la massue retomba avec un fracas épouvantable et s'enfonça dans la terre

à la profondeur de trois toises. Jeannot sortit de l'auberge, retira sa massue de la fondrière et l'examina attentivement. Elle était fêlée.

Jeannot alla donc trouver le forgeron et lui enjoignit de refaire le travail, mais mieux que cela. Le forgeron s'installa de nouveau devant son enclume et refit la massue. Jeannot Petit-Pois la saisit derechef, et la lança tout droit vers le ciel. Pendant que son arme voyageait, il s'installa dans un restaurant et se fit servir un déjeuner copieux. Après avoir vidé une assiette grande comme une cuve où étaient entassées des quenelles, il sortit du restaurant, juste au bon moment pour voir retomber sa massue, qui s'enfonça dans la terre à la profondeur de six toises. Le petit bonhomme l'en arracha pour l'examiner et, encore un coup, il dut constater que la massue était fêlée.

Il la rendit donc au forgeron, en menaçant ce dernier de lui faire son affaire si, cette fois encore, son travail laissait à désirer. Le forgeron fit tout ce qu'il put et bientôt la nouvelle massue fut prête. Après l'avoir lancée vers le ciel, Jeannot s'installa dans un hôtel pour dormir. Il dormit d'un trait toute la nuit et ne fut réveillé le matin que par le fracas de sa massue, qui venait de retomber en s'enfonçant dans la terre, à la profondeur de douze toises. Jeannot sortit de sa chambre, retira sa massue, l'examina : elle n'avait pas subi le moindre dommage.

Le petit bout d'homme prit alors son arme et s'en alla chercher fortune à travers le monde. Il ne put aller bien loin car il fut arrêté, à l'orée d'une forêt, par douze bandits, qui lui barrèrent le chemin. Ils menaçaient Jeannot de loin, mais lorsqu'ils virent sa massue épouvantable, ils tombèrent à genoux pour demander grâce, en offrant même au minuscule petit bonhomme d'en faire leur chef.

Jean Petit-Pois fit semblant d'accepter leur proposition et il fut décidé sur-le-champ qu'on irait dévaliser, la nuit même, un riche propriétaire, qui habitait la ville voisine. Suivi de toute la bande, Jeannot se rendit à la maison de ce propriétaire. Cachant ses hommes dans la cour, il s'introduisit lui-même dans le cellier de la maison et se mit en devoir de passer aux autres, par la fenêtre, les objets qui s'y trouvaient. Malheureusement pour les voleurs, il ne cessait de crier, en même temps :

— Voici du lard, voici de la farine, voici les condiments !

Les autres eurent beau le supplier de se taire, il n'en criait que plus fort. Rien d'étonnant à ce que le propriétaire de la maison eût été réveillé par le bruit et ses valets avec lui. Ils accoururent de tous les côtés, et les brigands durent se sauver en abandonnant tout leur butin. Mais Jeannot avait beau avoir la conscience tranquille, il n'osa tout de même pas se montrer. S'il avait dit qu'il avait crié exprès pour empêcher les autres de dévaliser la maison, qui l'eût cru ? Comme les valets décidèrent de fouiller le cellier, pour rechercher le bandit qui

s'y trouvait et qui, à leur avis, était le principal coupable, le pauvre Jeannot se vit obligé de se cacher dans un sac plein de son. Les valets fouillèrent tout, de fond en comble, mais ils étaient à cent lieues de penser que le bandit tant recherché pût être assez minuscule pour se cacher dans un sac de son. Mais l'un d'eux se dit que, puisqu'il s'était levé, il pourrait donner à manger au bétail avant de se recoucher. Il versa donc du son dans un panier et le porta à l'étable, dans la crèche des vaches.

Dois-je le dire ? Je suis sûr que vous le devineriez vous-mêmes ! Jeannot se trouvait dans ce panier et il courait le danger d'être avalé par la vache. Heureusement pour lui, il put s'installer, lorsque le valet fut parti, dans l'oreille d'une vache qui s'était approchée de la crèche. Il se demandait bien un peu comment il se tirerait de là, mais il se disait que, pour l'instant, il était à l'abri et qu'il ferait jour aussi le lendemain, pour penser au reste.

Le lendemain matin, de bonne heure, la servante vint à l'étable pour traire les vaches. Elle s'assit sur un trépied et dit à la vache :

— Tiens-toi tranquille, hé !

Bien caché dans l'oreille de la vache, Jeannot ne put s'empêcher de répondre :

— Tiens-toi tranquille toi-même !

Effarée, la servante chercha, de tous côtés, d'où venait cette réponse insolente. Ne voyant rien, elle se rassura et s'approcha de nouveau.

— Tiens-toi tranquille, ma petite vache, dit-elle.

La réponse vint, derechef :

— Tiens-toi tranquille toi-même !

La servante n'eut pas le courage de rester davantage. Elle courut annoncer à son maître que tous les diables et toutes les sorcières étaient réunis à l'étable. Le maître, incrédule, alla voir ce qui se passait. Il essaya de dire à la vache, lui aussi :

— Tiens-toi tranquille, hé !

Et il obtint la même réponse :

— Tiens-toi tranquille toi-même !

Il reconnut, alors, que l'étable devait être ensorcelée et, mettant le manche à balai en travers de la porte, il se mit en devoir de frapper la pauvre vache pour chasser le diable. Mais il eut beau s'essouffler à faire danser le bâton, plus il frappait et plus Jeannot criait aussi. Puisqu'il n'y avait pas moyen de chasser la sorcière, il ne restait plus d'autre solution que de tuer la vache. C'est à cela que le maître se décida. On vendit la vache au boucher, qui la mena aussitôt à l'abattoir. Sa tête fut achetée par la femme d'un garde-chasse, qui, assise dans sa maison, au milieu de la forêt, s'appliquait à la préparer. Mais, dès que son couteau eut touché l'oreille de la vache, la ménagère entendit une protestation.

— Méfie-toi, dis donc, tu vas me piquer !

La pauvre femme crut que c'était au moins le diable qui lui avait parlé ainsi. Elle jeta la tête, et, prenant ses jambes à son cou, elle se mit à courir à travers la forêt, sans avoir le courage de se retourner. Il se pourrait bien qu'elle coure encore aujourd'hui.

Mais la tête ne resta pas longtemps devant la cabane du garde-chasse. Elle fut ramassée par un loup affamé qui passait par là et, avant d'avoir eu le temps de compter jusqu'à deux, Jeannot se trouva dans la gueule du loup. Il se rendit compte que sa situation n'était point gaie ; il risquait d'être avalé par le loup, ou, pis encore, broyé par ses dents. Il crut prudent de prendre les devants et se mit à crier à pleins poumons :

— Voici le loup, tirez, chasseurs ! Voici le loup, tirez, chasseurs !

Le loup ne s'accorda pas le temps de chercher d'où venaient les cris. Il se mit à courir, ventre à terre, en soufflant, haletant. Vous comprenez tous que, pour se faire, il ouvrit la bouche et laissa tomber Jeannot.

Le petit bonhomme se trouva donc seul, au milieu de la forêt. Nous savons qu'il n'avait pas peur de son ombre, mais il n'était pas très content, non plus, d'avoir à errer tout seul, à travers l'épaisse futaie. Heureusement, il n'eut pas à marcher longtemps ainsi ; il trouva bientôt un sentier, qui le conduisit en vue d'un château splendide, entouré d'un très beau jardin.

Jeannot se dit que ce château abritait sûrement des gens riches, qui voudraient peut-être l'accueillir, au moins le temps de lui dire dans quelle partie du monde il se trouvait. Il pénétra donc courageusement dans le château, monta les escaliers de marbre, ouvrit une porte et vit, assis à une table chargée de plats succulents... ses propres parents ! C'étaient eux, les propriétaires de ce château et du beau jardin.

Grande fut la joie de Jeannot, mais la joie de ses parents fut encore mille fois plus grande. Ils racontèrent à Jeannot qu'avec l'or reçu du riche seigneur ils avaient acheté des terres, fait construire le château, et qu'ils vivaient dans l'abondance. Seul leur enfant chéri manquait à leur bonheur. Maintenant qu'il était là, ils le supplièrent de ne plus les abandonner et de partager leur bien-être.

Jeannot Petit-Pois, qui était fatigué de ses aventures et heureux d'avoir retrouvé ses parents, voulut bien rester avec eux. Son retour fut donc fêté par un dîner auquel rien ne manquait, et ils vécurent désormais ensemble, paisiblement et satisfaits de leur sort.

Je me suis laissé dire qu'ils vivaient encore. Qu'ils soient, demain, vos invités !



Le lézard et le fils du Roi



Un vieux roi, qui avait trois fils, décida d'éprouver l'habileté de ces derniers avant de leur léguer son empire. Il les réunit donc autour de son trône et leur annonça qu'il donnerait immédiatement un tiers de son royaume à celui des trois qui lui apporterait une pièce de lin longue de cent mètres et large d'autant, mais qui fût, cependant, assez mince pour passer tout entière par une bague.

Les trois princes s'en allèrent donc à la recherche de ce lin d'une minceur extraordinaire. Les deux princes aînés prirent, chacun, un carrosse et se munirent de beaucoup d'argent, tandis que le cadet, persuadé d'avance qu'il reviendrait les mains vides, s'en allait tristement, à pied, par le sentier qui conduisait au bout du monde. Arrivé au bout du monde, le jeune prince y trouva un pont de pierre, qui enjambait un ruisseau. Il s'assit sur le parapet de ce pont et se mit à méditer, la tête dans les mains.

Comme il s'abandonnait ainsi à ses tristes pensées, il aperçut un lézard qui gambadait dans l'herbe, non loin de lui. À son grand étonnement, le lézard lui adressa la parole.

— Qu'est-ce qui te rend si triste, beau jeune homme ? demanda-t-il. Raconte-moi la cause de ton chagrin ; je pourrai, peut-être, te rendre service.

Ne sachant s'il devait rire ou se mettre en colère, le prince répondit :

— Comment pourrais-tu me rendre service, pauvre petit lézard ? Tu ferais mieux de t'éloigner rapidement, sinon je pourrais être tenté de t'écraser.

Mais le lézard ne parut point avoir peur.

— Pourquoi m'écraserais-tu ? reprit-il. Ce serait mal et cela ne t'avancerait à rien. Par contre, si tu me laisses la vie, je te serai sûrement utile.

Il revint à la charge plusieurs fois encore, et toujours avec tant d'insistance que le prince, tout en n'espérant rien de lui, finit tout de même par lui dire ce qui le préoccupait.

— Je ne pourrai jamais trouver de lin aussi fin, s'écria-t-il pour conclure. Me voici parvenu au bout du monde et je serai obligé de rebrousser chemin, sans rien apporter à mon père.

— Si c'est cela qui t'inquiète, sois sans crainte, fit le lézard, et attends-moi ici !

Ayant prononcé ces paroles, le lézard disparut. Il courut chez les araignées d'or, qui étaient ses obligées. Quand il leur eut raconté de quelle espèce de lin il avait besoin, une centaine d'araignées s'assemblèrent et tissèrent une pièce de lin longue de cent mètres et large d'autant, laquelle cependant, soigneusement pliée, tenait dans la coque d'une noix.

Le petit prince, toujours absorbé dans ses méditations, ne releva la tête que lorsque le lézard eut déposé la noix à ses pieds, en disant :

— Je t'ai apporté ce dont tu avais besoin.

— Tu te moques de moi, lézard ! répondit le prince, courroucé. Que veux-tu que j'entreprenne avec cette noix ?

— Ouvre-la et tu le sauras !

Le prince obéit. Quel ne fut pas son étonnement quand il vit toute une pièce de lin, qui tenait à merveille dans la coque d'une noix ! Il était sûr désormais qu'il aurait le tiers du royaume paternel et prit, joyeusement, le chemin du retour, après avoir remercié le lézard. À la croisée des chemins, il rencontra ses deux frères, dont chacun conduisait une voiture chargée de lins de toutes sortes. En voyant leur cadet, qui s'avavançait en sifflotant et les mains vides, les princes se mirent à le railler :

— On voit que tu as bien réussi ! Comme tu es chargé ! Tu auras le royaume de notre père, pour sûr.

Le petit prince les laissa dire, persuadé qu'il triompherait bientôt.

De fait, lorsque le roi examina les lins apportés par ses fils aînés, aucun n'eut son agrément, car tous étaient trop gros. Il n'en fut pas de même pour celui apporté par le petit prince. L'ayant déplié, le roi le trouva tout à fait à son goût ; aussi s'empressa-t-il de faire don à son plus jeune fils d'un tiers de son royaume.

Puis il réunit, derechef, ses trois enfants, pour les mettre à l'épreuve.

— Voyons, maintenant, lequel de vous aura le second tiers de mon royaume ! dit-il. Je le donnerai à celui qui m'apportera un chien assez petit pour tenir dans une boîte d'allumettes. Ce chien, cependant, doit

avoir la voix argentée et son aboiement doit être entendu à soixante lieues d'ici.

Les trois fils s'en allèrent, de nouveau, à la recherche de cet animal extraordinaire. Chacun emprunta le chemin qu'il avait déjà parcouru la fois précédente ; c'est ainsi que le plus jeune prince parvint encore au bout du monde où il s'assit sur le parapet du pont. Le lézard apparut bientôt.

— Pourquoi es-tu si triste ? demanda-t-il au prince. Mon lin ne te convenait-il pas ?

— Le lin convenait bien – fit le prince – mais, cette fois, mon père nous demande de lui apporter un chien qui tienne dans une boîte d'allumettes, qui ait la voix argentée et dont l'aboiement s'entende à soixante lieues.

— S'il n'y a que cela, tu n'as pas besoin de t'abandonner à la tristesse. Attends-moi ici, tu auras ce chien !

Et le lézard courut tout droit chez les fées minuscules, dont le roi était son ami.

— J'ai besoin d'un chien, dit-il au roi, qui tienne dans une boîte d'allumettes. Il faut, en outre, qu'il ait la voix argentée et que ses aboiements s'entendent à soixante lieues.

— Tu l'auras immédiatement, répondit le roi, car tu as toujours été notre fidèle ami.

En un clin d'œil, le lézard put repartir avec la boîte où était enfermé le chien miraculeux. Il la remit au jeune prince en enjoignant à ce dernier de ne pas l'ouvrir avant d'être arrivé au palais de son père, car, dit-il, si le chien s'échappait, il ne le reverrait plus de toute sa vie.

Tout heureux de l'aubaine, qui lui assurait la possession du second tiers du royaume paternel, le prince s'en alla.

À la croisée des routes, il rencontra ses deux frères, dont chacun traînait avec lui toute une meute de chiens. Il y en avait de grands, il y en avait de petits, mais il était clair qu'aucun n'était celui que le roi avait réclamé. Cependant, le petit prince n'eut garde de faire la moindre remarque ; il cheminait, silencieux, à côté de ses frères, qui ne cessaient de le railler. Arrivés dans leur ville natale, ils n'eurent pas besoin de se faire annoncer au roi, leur père. Ce fut le roi, au contraire, qui alla voir, du haut de son balcon, d'où venait le vacarme infernal dont retentissaient les abords du palais. En effet, tous les chiens affamés aboyaient ensemble et les valets de la Cour se demandaient comment ils donneraient à manger à tant de visiteurs intempestifs.

Pendant que ses frères étaient occupés à calmer leurs chiens, le cadet prit la boîte d'allumettes dans sa poche, l'ouvrit et alla montrer au roi le chien miraculeux, qui avait la voix argentée et dont l'aboiement s'entendait à soixante lieues. Aussi fut-il embrassé par son

père, qui lui fît don, incontinent, du second tiers de son royaume.

Le vieux roi ne disposait plus que d'un seul tiers de son royaume, aussi décida-t-il de soumettre ses enfants à une épreuve particulièrement sévère, avant d'attribuer celui-ci.

— Je le donnerai à celui d'entre vous – déclara-t-il à ses trois enfants – qui me remplira un broc de l'eau de la jeunesse, un autre de l'eau de la mort, et qui m'apportera, par-dessus le marché, le pinson à la voix d'or.

Les deux aînés se firent forts de venir à bout de cette tâche, tandis que le découragement s'empara, derechef, du cadet. Il eût, certes, préféré rester à la maison ; seules les railleries de ses frères le décidèrent à tenter sa chance. Comme il savait, d'avance, que de nombreuses aventures l'attendaient, il jugea bon de ne pas entreprendre le voyage à pied. Il choisit donc un coursier rapide dans l'écurie de son père, le fit harnacher et quitta le palais sur son dos.

Le cheval trébuchait, s'engageait dans les sentiers perdus, mais le jeune prince n'y faisait aucunement attention. Ce fut encore la voix du lézard qui interrompit le cours de ses réflexions empreintes de découragement.

— Où vas-tu, beau prince, demanda le lézard, et pourquoi es-tu si triste ?

Le prince lui raconta dans quelle entreprise difficile il se trouvait engagé.

— Ne perds pas courage ! reprit le lézard. Écoute plutôt mon conseil ! Derrière la forêt que tu vois non loin d'ici, tu trouveras une cabane. Dans cette cabane vit une femme aussi vieille que le monde. Dis-lui que tu viens de ma part, elle t'indiquera sûrement le bon chemin.

Ayant remercié le lézard, le jeune prince poursuivit son chemin et trouva effectivement, derrière la forêt, la cabane de la vieille femme.

— Bonjour, grand-mère ! dit-il à la vieille habitante de la cabane caduque.

— Bonjour, mon fils ! Tu peux te féliciter de m'avoir appelé « grand-mère », sinon, je t'aurais fait un mauvais parti. Mais raconte-moi ce qui t'amène ici !

Après avoir écouté le récit du jeune homme, elle prononça, pensive :

— L'entreprise est difficile, mais elle peut réussir. En poursuivant ton chemin, tout droit, tu trouveras une autre forêt plus grande que celle-ci. Au milieu de cette forêt, il y a un château tout en or, dont une fenêtre est toujours ouverte. Dès que tu auras aperçu ce château, attache la queue de ton cheval, de façon qu'aucun poil ne puisse échapper. Cela fait, saute dans le château, par la fenêtre ouverte. Tu verras devant toi Hélène, la fée, qui est plus belle que toutes les femmes. Mais, malgré sa beauté, il faut que tu résistes à la tentation

de lui parler. Sans mot dire, arrache-lui un cheveu, et, au moyen de ce cheveu, clos le bec du pinson à la voix d'or, que tu trouveras dans une cage, au-dessus de la tête d'Hélène. À la gauche de la belle fée, il y a la source de l'eau de la jeunesse, à sa droite, la source de l'eau de la mort. Remplis tes brocs et sors de la même façon que tu seras venu, mais veille à ce que la queue de ton cheval reste bien attachée, sans quoi tu es perdu ! Enfin, prends cette brosse, cet œuf et cette serviette ; si tu es en danger, ils te tireront d'embarras.

Ainsi muni de bons conseils, le prince s'en alla tenter sa chance. Il était midi quand, arrivé au milieu de la forêt, il aperçut le château qui, baignant dans la lumière, brillait de tout l'éclat de son or. Bien qu'ébloui, le prince ne pouvait guère s'attarder à admirer le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Ayant attaché rapidement la queue de son cheval, il sauta dans le château et atterrit dans une grande pièce, où se trouvait la fée Hélène, plus belle que toutes les autres femmes du monde. À cet instant, le prince se rappela le conseil de la vieille femme. Sans mot dire, il prit un cheveu dans la chevelure abondante de la fée, en entoura le bec du pinson à la voix d'or, dont la cage se trouvait suspendue au mur, au-dessus de la tête de la belle fée, et, ayant rempli rapidement ses brocs de l'eau de la jeunesse et de l'eau de la mort, il partit avec ses brocs et avec l'oiseau, de la même manière qu'il était venu.

Hélas, le prince oublia de vérifier si la queue de son cheval était toujours bien attachée ; un poil se libéra et toucha le mur du château juste au moment où le prince venait de sauter à travers la fenêtre. Le château tout entier se mit à résonner, éveillant toutes les fées endormies. Celles-ci comprirent aussitôt, que quelqu'un venait de leur enlever l'oiseau à la voix d'or et se lancèrent, toutes, à la poursuite du hardi ravisseur.

Se sentant serré de près, ce dernier lança par-dessus sa tête la brosse que la vieille femme lui avait donnée. La brosse se transforma en une forêt épaisse aux cimes très élevées et les fées furent obligées d'abattre les arbres, pour pouvoir, à nouveau, faire usage de leurs ailes. Elles en vinrent à bout, cependant, et bientôt, le prince les sentit encore à ses trousses. Il lança alors l'œuf par-dessus sa tête et aussitôt, une haute montagne surgit de la terre, qui empêcha les fées d'avancer. Celles-ci finirent, cependant, par l'escalader et allaient rattraper le ravisseur. Mais celui-ci se débarrassa de la serviette, qui se transforma en océan. Il ne restait plus aucun espoir aux fées, et le prince put poursuivre son chemin, sûr, désormais, de conserver son précieux butin.



Il lança l'œuf par dessus sa tête, et, aussitôt, une haute montagne surgit de la terre, qui empêcha les fées d'avancer.

Il comptait sans ses frères, qu'il ne tarda pas à retrouver à la croisée des chemins. Ils rentraient bredouilles, comme les deux fois précédentes, mais, cette fois, il s'agissait pour eux de perdre, avec la dernière part du royaume paternel, toute chance de régner. Ils étaient trop ambitieux pour y renoncer et la réussite de leur cadet les remplissait de haine. Comme ils étaient accompagnés d'une escorte armée, ils eurent facilement raison de la résistance de leur frère, qu'ils obligèrent à leur remettre la cage avec l'oiseau et ses brocs contenant les eaux précieuses. Ils lui enjoignirent ensuite de se déguiser en cocher et de s'engager comme domestique à la Cour du roi ; ils le menacèrent de le tuer s'il osait dire à qui que ce fût qu'il était fils de roi et qu'il avait été dévalisé par ses frères.

Vaincu et menacé, le pauvre prince dut abandonner à ses méchants frères la récompense de son courage. En effet, heureux d'entrer en possession de l'oiseau à la voix d'or, dont il avait toujours rêvé, le roi remit à ses fils aînés la dernière part de son royaume et, comme les mauvais frères étaient sûrs que le maître des deux premières parts n'oserait jamais se présenter, ils se considéraient déjà comme les seuls héritiers de tout l'empire paternel. Quant à leur malheureux cadet, il dut se contenter de surveiller les chevaux de la Cour et de dormir à l'écurie.

Cependant, un beau matin, le roi constata avec étonnement qu'un pont d'or se dressait devant son palais. Au milieu du pont, il reconnut Hélène, reine des fées, plus belle que toutes les autres femmes. Se tournant hardiment vers le roi, Hélène lui cria sur un ton menaçant :

— Roi, un de tes fils est venu m'enlever mon oiseau.

Envoie-le-moi, je veux le revoir !

À ces mots, le plus âgé des trois fils sauta à cheval et vint au milieu du pont.

— C'est donc toi qui es venu à mon château ? lui demanda la reine.

— Certes, oui, c'est moi ! répondit le prince.

— Alors, dis-moi de quel côté se trouvait l'eau de la mort, et de quel côté l'eau de la jeunesse !

Embarrassé à l'extrême, le prince préféra ne rien dire et il tourna bride. Le second fils du roi vint prendre sa place, mais il ne répondit pas davantage à la question de la fée.

Celle-ci s'écria alors, menaçante :

— Roi, si personne, chez toi, ne peut répondre à ma question, j'appelle mes fées et nous dévasterons ton royaume.

Ces paroles firent trembler le roi, car il ne se sentait pas de taille à se mesurer avec la fée. Mais il était à cent lieues de se douter de l'imposture de ses fils aînés.

Sur ces entrefaites, le petit prince, toujours déguisé en cocher, vint trouver le roi et lui dit :

— Sire, mon maître, si Votre Majesté veut bien me permettre d'affronter la fée, je trouverai peut-être réponse à ses questions.

Le roi acquiesça ; volontiers il prêta même au cocher son plus beau cheval.

La fée répéta sa question :

— De quel côté se trouvait l'eau de la jeunesse et de quel côté celle de la mort ?

— L'eau de la jeunesse se trouvait à ta gauche, et celle de la mort à ta droite, répondit le jeune homme sans hésitation.

— Tu as raison, reprit la fée. Mais dis-moi, maintenant, ce qui est advenu du pinson !

— Je lui ai clos le bec au moyen d'un de tes cheveux, et je l'ai enlevé avec sa cage.

— S'il en est ainsi, sais-tu qui je suis ?

— Tu es Hélène, la reine des fées, la plus belle de toutes les femmes.

Hélène s'approcha du jeune cavalier, les bras ouverts, et lui dit :

— Et tu es mon fiancé, dont rien ne me séparera plus. Sache que je suis aussi le petit lézard que tu as rencontré jadis. J'étais ensorcelée et condamnée à courir les champs dans la peau d'un lézard aussi longtemps qu'un prince hardi ne viendrait pas me chercher dans mon château. Tu es venu et je serai à toi à jamais.

Le roi, qui assistait à cette scène du haut de son balcon, comprit comment il avait été berné par ses deux autres fils. Il voulut les châtier selon leur mérite, mais ceux-ci avaient disparu ; je pense qu'ils courent encore. Personne n'eut, d'ailleurs, le temps de les chercher ; tout le monde était occupé à préparer la noce, qui devait durer sept semaines et dont on parle encore dans le pays.



Les Agneaux du Salut



UELQUE part, dans la septième province du septième pays, et même plus loin, peut-être, il y avait une pauvre femme, qui avait trois fils adultes. Comme il n'y avait pas de pain tous les jours, à la maison, il fut décidé que l'aîné des trois fils irait chercher du travail. Il s'en fut donc, sa besace convenablement garnie, et traversa soixante-dix-sept pays à la recherche d'un gagne-pain qui fût à son goût. Il rencontra, enfin, un vieillard, qui lui demanda :

— Où vas-tu, beau jeune homme ?

— En vérité, père, fit le jeune homme, je cherche du travail.

— Et moi, je cherche justement un berger, car j'ai des agneaux à faire garder.

Ils se mirent rapidement d'accord, et, dès ce jour-là, le jeune homme s'installa à la bergerie. Le lendemain, de bonne heure, quand il était sur le point de conduire ses agneaux aux pâturages, le vieillard vint le trouver et lui dit qu'il n'aurait nul besoin de surveiller les agneaux ; qu'il n'aurait qu'à les suivre partout où ils voudront aller, car ces bêtes avaient l'habitude de trouver, elles-mêmes, leur pâturage et de paître en silence.

Le jeune homme s'en alla donc, derrière ses agneaux. Ils arrivèrent d'abord dans un pré merveilleux, d'un vert éclatant, aux herbes soyeuses ; puis ils se trouvèrent devant une rivière au cours rapide. Les agneaux la traversèrent, sans hésiter, mais leur berger, qui les avait fidèlement suivis jusque-là, eut peur d'être entraîné par le courant et resta en deçà, à errer le long de la berge. Vers le déclin du jour, les agneaux revinrent d'eux-mêmes de l'autre côté de la rivière,

et le berger les conduisit paisiblement à la maison.

Le vieillard les attendait devant son logis, et, aussitôt qu'il les eut aperçus, il cria au jeune homme :

— Eh bien, mon fils, raconte-moi où tu as été avec mes agneaux et ce que tu as vu !

— Je les suivais, mon père, comme vous m'aviez dit de le faire, tant que nous traversions une grande plaine aux herbes soyeuses, mais, lorsque nous arrivâmes à une rivière au cours rapide, qu'ils traversèrent aussi, je n'osai plus les suivre, de peur d'être entraîné par le courant. Je les attendis donc en deçà de la rivière, et lorsqu'ils y revinrent, le soir, je les conduisis à la maison.

Ayant écouté le récit du berger, le vieillard lui dit tristement :

— Mon pauvre enfant, je ne puis te garder, car tu n'es pas fait pour servir. Va-t'en chercher du travail ailleurs !

Et il le laissa partir, sans lui payer sa journée.

Le pauvre jeune homme rentra chez lui, la tête basse, mais sa mère et ses deux frères eurent beau lui demander ce qu'il avait fait, quelle occupation il avait trouvée, il se contenta de leur répondre sur un ton courroucé :

— Où ai-je été ? Vous voulez savoir ce que j'ai fait, ce que j'ai gagné ? Eh bien, allez-y vous-mêmes et vous le saurez !

Puisqu'il en était ainsi, le second fils se mit en route à son tour. Mais il ne devait pas être plus heureux que son frère aîné. Il fut engagé comme berger par le même vieillard ; il vit la même prairie et la même rivière, mais tout comme son aîné, il hésita à la traverser. Il revint donc à la maison, les mains vides, lui aussi. Et quand son cadet vint lui demander quel travail il avait trouvé, il se contenta de répondre, de son côté :

— Vas-y toi-même, et tu le sauras.

La besace abondamment garnie de bonnes galettes, le plus jeune fils de la pauvrese se mit donc en route, lui aussi. Il prit le même chemin que ses aînés, aussi rencontra-t-il le même vieillard, comme il ne pouvait en être autrement. Ils se parlèrent et, tope-là, le jeune homme fut engagé comme berger pour un an. Le vieillard l'endoctrina, comme il l'avait fait pour ses deux frères, et le jeune homme promit de ne jamais quitter ses agneaux, de les suivre n'importe où.

Le lendemain matin, ce fut le vieux lui-même qui garnit la besace de son berger de vivres pour la journée. Dès que la porte de la bergerie fut ouverte, les agneaux se précipitèrent dehors, et le jeune homme les suivit sans broncher. Les agneaux l'entraînèrent d'abord vers un pré aux herbes soyeuses, qu'ils traversèrent en broutant paisiblement ; puis, ils parvinrent au bord d'une rivière au cours rapide et s'y jetèrent l'un après l'autre. Le jeune berger les suivit sans hésitation, mais aussitôt qu'il se fut trempé dans l'eau, il sentit que les courants rapides

lui enlevaient non seulement ses effets, mais même sa chair. Et, de fait, lorsqu'il eut gagné l'autre bord, il constata qu'il était maigre comme un squelette. Cependant, ses agneaux s'approchèrent, soufflèrent sur lui et, miracle, son corps devint beaucoup plus beau qu'il n'avait jamais été.

Sur ces entrefaites, les agneaux reprirent leur course et le troupeau se trouva bientôt au milieu d'une autre prairie, bien plus grande que la précédente. Bien que les herbes y fussent abondantes, le bétail qui y paissait semblait défaillir de maigreur.

Mais, continuant leur migration, les agneaux entraînèrent leur berger vers un autre pré, où le sol était presque nu, tant la végétation était rare ; cependant, le bétail qui y paissait, était gras et bien portant.

Cheminant toujours, le troupeau pénétra dans un grand jardin. Deux chiens s'y acharnaient l'un contre l'autre, en écumant de rage, mais, étant séparés par une haie, ils ne pouvaient se faire aucun dommage. Ayant quitté le jardin, notre berger vit un étang, et, au bord de l'étang, une femme qui cherchait à repêcher quelque chose, à l'aide d'une grosse cuiller, sans jamais y parvenir.

Au-delà de l'étang, s'étendait un autre jardin, plein de fleurs merveilleuses et d'un parfum enivrant. Les agneaux s'y arrêtaient et se mirent à brouter. Le berger décida d'en profiter pour se reposer un peu et s'assit sous un arbre chargé de fleurs. Tout à coup il aperçut une colombe blanche, qui voltigeait au-dessus de sa tête. Saisissant le pistolet, qu'il avait toujours à portée de la main, il tira dessus, mais la colombe réussit à s'envoler en laissant tomber une de ses plumes blanches. Le berger ramassa la plume et la mit dans sa besace.

Ayant assez brouté, les agneaux prirent bientôt le chemin du retour. Le berger les suivit toujours fidèlement et les ramena à la maison, sans difficulté.

Le vieillard les attendait. Aussitôt qu'il aperçut le pâtre, il lui cria de loin :

— Viens, mon fils, et raconte-moi ce que tu as vu !

Le jeune homme ne se fit pas prier et raconta, par le menu, toutes les péripéties de sa journée, sans oublier aucun des spectacles qui l'avaient frappé et rempli d'étonnement.

L'ayant écouté attentivement, le vieillard enchaîna :

— Vois-tu, mon fils, la belle plaine riche de verdure que tu as vue représente ta jeunesse, la vie que tu as menée jusqu'à maintenant. La rivière que tu as traversée est l'eau de la purification ; de même qu'elle a emporté ta chair, elle a englouti aussi tous tes anciens péchés. En soufflant sur toi, au-delà de la rivière, les agneaux ont rajeuni ton corps ; cela signifie que l'eau du salut, la foi vivifiante, ayant pénétré ton corps et chassé tes péchés, tu es régénéré dans ton

âme, car ces agneaux sont des anges. Le bétail qui était resté si maigre au milieu des pâturages abondants doit te rappeler que nombreux sont les avares, ici-bas, qui vivent au milieu de l'abondance, mais cherchent à faire des économies même sur leur propre nourriture. Ceux-là vivront de la même façon dans l'autre monde : tout autour d'eux parlera d'abondance, mais ils connaîtront toujours la faim et la soif. Par contre, le bétail qui prospérait sur un sol ingrat t'apprendra que ceux qui vécurent sur la terre sans ladrerie, qui mangèrent à leur faim, tout en donnant sa part au pauvre, auront de bons morceaux aussi dans l'Au-delà, sans jamais connaître de privations.

» Les deux chiens, qui s'acharnaient l'un contre l'autre, des deux côtés d'un jardin, symbolisent les parents qui ne s'entendent jamais sur le partage de leurs biens, se chamaillent, se font des procès, et qui, de ce fait, continuent à être en désaccord même dans l'autre monde. La femme qui trempait, sans cesse, sa cuiller dans l'eau de l'étang te dit que les marchands qui, ici-bas, vendent du lait falsifié avec de l'eau, dans un esprit de lucre, chercheraient bien, dans l'Au-delà, à séparer le lait d'avec l'eau, mais ils n'y parviendront jamais. Le jardin, enfin, dans lequel tu as pénétré à la fin de ta journée, n'est autre que le paradis, qui attend ceux qui vécurent sans péché. »

Lorsqu'il eut ainsi expliqué au berger la signification de tous les spectacles qui s'étaient offerts à sa vue, le vieillard lui demanda, pour terminer :

— As-tu rapporté quelque chose, mon fils, de tes pérégrinations de la journée ? Car, autrement, qui me prouve que tu aies vu effectivement tout ce dont tu m'as parlé ?

Le berger tira alors de sa besace la plume de la colombe blanche et la montra au vieillard, en racontant à ce dernier dans quelles conditions il l'avait ramassée.

— Sache donc, mon fils, reprit le vieux en saisissant la plume blanche, que cette colombe blanche, c'était moi ! Pendant tes pérégrinations, je ne cessais de t'accompagner, pour te surveiller et te protéger, de même qu'invisiblement Dieu accompagne l'homme à travers son chemin terrestre, en observant ses gestes et en le protégeant. La plume de la colombe que ton coup de fusil fit tomber, était mon petit doigt ; regarde, tu vois bien qu'un petit doigt me manque.

Et, de fait, le berger put constater que le vieillard disait vrai ; mais ce dernier mit la plume à la place du petit doigt manquant, souffla dessus et, vois, le petit doigt était de nouveau là, à sa place, solidement soudé à la main ; quant à la plume blanche, on n'en voyait plus aucune trace.

Le vieillard poursuivit alors :

— Ton année est terminée, mon fidèle serviteur, il est temps que je

te laisse partir. Mais dis-moi d'abord ce que tu préfères comme récompense : ton salut éternel, ou autant d'or que tu pourras en emporter ?

Le jeune berger n'hésita point : « Je renonce à l'or, mon père, pourvu que j'aie mon salut éternel ! »

— Tu as bien choisi, mon fils, répondit dignement le vieillard. Et puisque tu as eu la sagesse de donner ta préférence au salut éternel, je vois que tu es digne, aussi, de l'autre récompense. Emporte donc ce sac, qui est rempli d'or !

Et il aida même le berger à charger le sac sur son dos, et lui donna sa bénédiction avant de le laisser partir.

Le jeune homme fit bon usage de son immense trésor. Il acheta des terres, qui en firent le plus gros propriétaire de la région ; il prit, ensuite, une épouse digne et brave, qui était, en même temps, belle comme une fleur. Qu'ils soient, demain, vos invités !



Le prince Mirko



L y avait une fois, dans un pays lointain, un roi si vieux qu'il ignorait lui-même le nombre de ses années. Ce roi avait trois fils, trois beaux enfants, en qui il plaçait tous ses espoirs. Il voulait en faire des princes sages, dignes de lui succéder un jour et de gouverner l'empire immense qu'il allait leur laisser. Aussi soignait-il leur éducation, qui était confiée aux savants les plus réputés et aux maîtres les plus illustres de son royaume.

Mais les trois princes n'aimaient pas les études ; ils raillaient leurs maîtres et le vieux roi s'efforçait en vain de les ramener à de meilleurs sentiments. Un jour, découragé et courroucé, il se retira dans une petite pièce située dans l'aile orientale de son palais, en interdisant à ses fils de paraître à ses yeux. Lui-même passa désormais toute sa vie dans cette petite pièce de son palais. Il était assis, nuit et jour, devant la fenêtre, le regard tourné vers le Levant. Il pleurait éternellement d'un œil et riait de l'autre.

Cependant, les trois princes grandissaient, privés de la sollicitude du roi, leur père. Ils se demandaient, sans cesse, pourquoi leur père restait assis ainsi devant sa fenêtre, le regard tourné vers le Levant, pleurant d'un œil et riant de l'autre. Un jour, qu'ils étaient déjà assez grands, poussés par la curiosité, ils décidèrent d'aller le demander au vieux roi lui-même. Le plus âgé des trois princes prit son courage à deux mains et entra dans la chambre où le roi passait ses jours.

— Sire, mon père, dit-il, mes frères m'envoient vous demander pourquoi votre regard est toujours tourné vers le Levant, et pourquoi vous pleurez toujours d'un œil en riant de l'autre.

Sans répondre, le roi le dévisagea, saisit le lourd glaive qu'il avait devant lui, dans l'embrasure de la fenêtre, et le lança vers son fils avec une telle force que le glaive entra dans la porte jusqu'à la poignée.

Le prince eut tout juste le temps de se sauver d'un bond. Aussi ne demanda-t-il pas son reste et courut-il vers ses deux frères. Ceux-ci eurent beau lui demander quelle était la réponse du roi, l'aîné se contenta de leur dire d'un air mystérieux :

— Allez-y vous-mêmes et vous la connaîtrez !

Le second prince alla donc tenter sa chance, mais il eut le même sort que son frère.

Ce fut le tour du plus jeune des princes, qui s'appelait Mirko. Il entra dans la chambre de son père et dit le but de sa visite. Le roi prit encore son glaive énorme et le lança si vigoureusement contre Mirko qu'il s'enfonça jusqu'à la poignée dans le mur de pierre de la chambre. Mirko ne s'enfuit cependant point. Il se contenta d'esquiver le coup, puis retira le glaive du mur et le déposa respectueusement devant son père.

Alors le vieux roi parla enfin :

— Je vois, mon fils, que tu es plus courageux que tes frères ; aussi, voici ma réponse à la question que tu m'as posée : Je pleure d'un œil, parce que j'ai du chagrin à cause de vous trois, qui êtes si peu dignes de me remplacer sur le trône et de gouverner mon empire. Je ris de l'autre œil parce que je pense à mon bon camarade, le Chevalier du Pré, qui était toujours à mes côtés dans les batailles, quand nous étions jeunes. Il m'a promis de venir me voir quand il aurait tué tous ses ennemis, pour que nous puissions passer notre vieillesse ensemble. Je l'attends toujours, c'est pour cela que je suis toujours à la fenêtre, le regard tourné vers le Levant. Mais le Chevalier du Pré habite la prairie aux herbes soyeuses, ses ennemis poussent tous les jours comme l'herbe, — il est seul à les combattre et il ne pourra venir chez moi tant qu'il ne les aura pas tués tous.

Mirko alla trouver ses frères, leur raconta ce qu'il venait d'entendre et les trois princes décidèrent aussitôt d'aller courir l'aventure pour prouver à leur père qu'ils n'étaient pas indignes de son amour.

Après avoir obtenu la permission du roi, l'aîné des princes choisit à l'écurie royale un magnifique cheval, le fit harnacher et partit à l'aventure, richement pourvu de provisions.

Il revint au bout d'un an et déposa devant le palais royal une planche du Pont de Cuivre. Puis il entra chez le roi, son père, lui raconta ses aventures et lui montra son butin. Mais s'il s'attendait à des éloges, il fut bien déçu. Le roi dit simplement :

— Mon fils, quand j'étais aussi jeune que toi, j'ai fait en deux heures le chemin qui conduit au Pont de Cuivre. Tu ne feras jamais rien de bon. Va-t'en !

Le second prince partit à son tour et revint au bout d'un an, avec une planche du Pont d'Argent. Mais le roi le chassa aussi, en lui disant :

— Quand j'étais jeune comme toi, j'ai fait en trois heures le chemin qui conduit au Pont d'Argent. Va-t'en, tu ne feras jamais rien de bon !

Le prince Mirko se mit alors en quête d'un bon cheval, pour partir à l'aventure. Sa vieille nourrice, qu'il rencontra sur son chemin, lui conseilla de ne prendre aucun des chevaux de l'écurie royale.

— Va trouver ton père, lui dit-elle, et demande-lui le cor avec lequel il rassemblait, dans sa jeunesse, ses chevaux aux poils d'or. Quand tu les verras paraître, à ton appel, ne choisis aucun des chevaux aux poils d'or, mais la jument aux poils hérissés et aux pieds arqués qui suit les autres de loin. Tu la reconnaîtras sûrement, parce qu'en arrivant au portail du palais, elle le frappera de sa queue et tout le palais en tremblera.

Mirko alla donc demander à son père le vieux cor dont sa nourrice lui avait parlé. Le roi fut bien étonné, mais aussi très content de voir son plus jeune fils sur le bon chemin.

— Celui qui t'a conseillé n'était sûrement pas ton ennemi, dit-il à Mirko. Sache donc que ce cor est emmuré dans une cave, sept étages sous la terre ; si tu le retrouves, je te le donne, fais-en bon usage.

Le prince Mirko fit venir un maçon, descendit avec lui à la cave, sept étages sous la terre, et retrouva le cor. Il se posta alors sur le balcon de la résidence royale, souffla dans son cor dans la direction des quatre points cardinaux. Aussitôt, un prodigieux tintement de clochettes fit vibrer l'air autour de lui et il vit tout un troupeau de beaux chevaux aux poils d'or franchir la porte du palais. Il vit aussi, derrière les autres, la jument aux poils hérissés, qui fit trembler le palais tout entier d'un coup de sa queue.

Mirko n'eut qu'à se saisir de la jument, mais quand il voulut la harnacher, elle lui dit :

— Donne-moi à manger d'abord.

Quand elle eut avalé une bonne mesure d'orge, elle réclama encore autant de braises ardentes. Quand elle les eut mangées aussi, elle se transforma tout à coup en un coursier aux poils brillants comme l'aurore.

Dès qu'il fut revenu de son étonnement, Mirko essaya de harnacher son cheval miraculeux, mais celui-ci l'arrêta encore.

— Demande à ton père le harnais qu'il avait l'habitude de me mettre quand nous partions ensemble à l'aventure, dans sa jeunesse.

Le prince Mirko alla donc trouver le roi pour lui demander le harnais.

— Je veux bien te le donner, – fut la réponse, – mais sache que je ne m'en suis pas servi depuis fort longtemps. Il est fourré quelque part

dans un réduit, vois si tu peux l'utiliser.

Mirko ne se laissa pas décourager. Il rechercha le harnais, qui était bien sale, bien usé. Aussi voulut-il le nettoyer avant de le mettre à son cheval miraculeux. Mais le cheval aux poils d'or souffla sur ces vieux objets et ceux-ci devinrent immédiatement aussi brillants que lui-même. Les vieux pistolets, le sabre rouillé, la guide usée, que le prince demanda à son père sur le conseil du cheval miraculeux, eurent le même sort et Mirko n'eut pas à rougir de son équipement quand il quitta la résidence du vieux roi.

Quand le prince et son cheval eurent laissé la ville derrière eux, le coursier dit à son maître :

— Mon maître bien-aimé, comment dois-je t'emporter : avec la rapidité de l'ouragan, ou avec la rapidité de la pensée ?

— Vole aussi vite que tu voudras, répondit Mirko, pourvu que je ne tombe pas.

— Alors, ferme les yeux et tiens-toi bien.

Là-dessus, le cheval miraculeux prit un élan formidable, emporta son maître avec la vitesse de l'ouragan et, au bout d'un instant, il frappa le sol de son pied.

— Ouvre les yeux, maître bien-aimé, et dis-moi ce que tu vois.

— Je vois un grand lac surmonté d'un pont en cuivre.

— C'est le pont dont une planche a été emportée par ton frère. Tu vois, sa place est encore vide. Mais ferme tes yeux, nous continuons notre voyage.

Au bout d'un instant, ils se retrouvèrent encore sur la terre et, cette fois, Mirko vit un fleuve surmonté d'un pont d'argent, dont son frère avait emporté une des planches.

Mirko ferma derechef les yeux et son cheval l'emporta avec la rapidité de l'éclair. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils arrivèrent devant un troisième pont qui était d'or, celui-là. Ce pont reliait les deux rives d'un fleuve immense et il était gardé par quatre lions géants.

— Mon beau cheval, comment ferons-nous pour passer ? demanda Mirko.

— J'en fais mon affaire, répondit le cheval ; ferme les yeux.

Le prince obéit et son cheval l'emporta avec la rapidité d'un faucon. Quand ils s'arrêtèrent, Mirko vit se dresser devant lui un rocher abrupt, tout en verre poli, dont le sommet se perdait dans les nuages.

— Vois-tu ce rocher, mon maître bien-aimé ? dit le cheval, il faut que nous l'escaladions, si nous voulons poursuivre notre chemin.

— Mais c'est impossible, répondit Mirko.

Son cheval l'encouragea :

— N'aie pas peur. Je porte encore les fers que ton père me fit mettre, il y a six cents ans, avec des clous de diamant. Tu n'as qu'à

fermer les yeux et à te tenir solidement en selle.

Et de fait, en un clin d'œil ils atteignirent le sommet de la falaise de verre.

— Ouvre tes yeux, maître bien-aimé, dit le cheval, et dis-moi ce que tu vois.

— Je vois derrière nous, répondit Mirko, un objet noir qui est aussi grand qu'une assiette.

— C'est le globe terrestre, fit le cheval ; mais dis-moi ce que tu vois devant toi.

— Je vois un sentier étroit, tout en verre, qui est bordé, des deux côtés, de précipices sans fond.

— Sache, mon maître bien-aimé, qu'il nous faut passer par ce sentier dangereux et que nous sommes perdus à la moindre glissade. Mais ne crains rien, tiens-toi bien et je me charge du reste.

Après un court instant de vol, le cheval miraculeux demanda de nouveau à son maître ce qu'il voyait.

— Je vois, répondit Mirko, une grande clarté, une montagne très haute et, sur un plateau, un champ aux herbes soyeuses. Au milieu du champ, un objet noir.

— Eh bien, sache, mon maître, que ce champ aux herbes soyeuses est celui du Chevalier du Pré ; cet objet noir, au milieu du champ, est sa tente de soie noire. Encore un instant, et nous y arriverons.

Quand ils touchèrent terre au milieu du champ, Mirko descendit de son cheval et l'attacha à la tente, où il entra lui-même. À l'intérieur, il vit un guerrier endormi, étendu sur l'herbe. Mais il vit aussi un sabre qui tournoyait tout seul au-dessus de la tête du guerrier, si bien que même une mouche n'eût pu l'approcher. Mirko admira ce héros qui continuait à guerroyer même en dormant et décida de l'imiter. Il se retira donc de la tente, s'étendit sur l'herbe soyeuse et ordonna à son épée :

— Sors de ton fourreau !

Alors son épée se mit à tournoyer au-dessus de sa tête et Mirko se laissa gagner par le sommeil.

Bientôt le Chevalier du Pré se réveilla et vit avec étonnement qu'il y avait un cheval étranger à côté du sien.

— Qu'est-ce donc, Seigneur ? s'écria-t-il. Il y a six cents ans que je n'ai pas vu d'autre cheval à côté du mien.

Il sortit de sa tente et aperçut Mirko qui dormait pendant que son épée dansait au-dessus de sa tête. Il le secoua pour le réveiller et lui demanda ce qu'il venait faire dans ce pays. Quand le prince eut raconté par le menu ses origines et ses aventures, le Chevalier du Pré l'embrassa joyeusement.

— Ton père est mon bon compagnon, lui dit-il, et je vois que tu es un héros, toi aussi. Tu arrives juste au bon moment, j'ai grand besoin

de toi. Tu vois cette grande prairie, elle se remplit tous les jours de mes ennemis que je dois abattre en un jour. Mais maintenant que tu es venu, je n'ai pas besoin de me presser. Viens, restaurons-nous d'abord, à deux, nous leur réglerons vite leur compte.

Ils se mirent donc à manger et à boire. Pendant ce temps, le champ se remplissait d'ennemis. Menacés jusque dans leur tente, les deux guerriers montèrent à cheval et abordèrent hardiment l'adversaire. À leur cri : « Épée, sors de ton fourreau ! » leurs épées s'attaquèrent aux ennemis et les décapitèrent les uns après les autres. Il ne restait que douze combattants de l'arrière-garde, qui prirent la fuite.



— Tu arrives juste au bon moment.

En les poursuivant, Mirko et le Chevalier du Pré arrivèrent devant une haute falaise toute en verre poli, où tout à coup, les douze fuyards disparurent dans un trou. Le cheval de Mirko y entra d'un bond avec son cavalier : c'était l'Enfer. Regardant autour de lui, Mirko découvrit un éblouissant palais de diamant, qui était le soleil de ces lieux. Les douze fuyards allaient justement rentrer dans ce palais. Mais Mirko les rattrapa et leur coupa la tête d'un seul coup d'épée. Il entra alors dans le palais où il fut reçu par un bruit assourdissant. Guidé par ce bruit, il finit par découvrir une vieille sorcière assise devant un rouet qui faisait tout ce bruit. Le palais était de nouveau rempli de soldats et Mirko comprit que ces soldats sortaient du rouet de la vieille. Quand elle tournait la quenouille à droite, il en sortait deux hussards, et quand elle tournait la quenouille à gauche, il en sortait deux fantassins. Mirko eut beau tuer les soldats qui étaient déjà sortis de cet instrument, la vieille en fabriqua instantanément d'autres.

Pour en finir, Mirko ordonna à son épée de tuer la vieille sorcière, dont il mit le corps sur un bûcher. Mais, pendant que le bûcher flambait, un os se détacha, tomba dans la poussière, où il tourna autour de lui-même jusqu'à ce qu'il se fût transformé en une nouvelle sorcière. Mirko voulut la tuer derechef, mais la sorcière l'implora de lui laisser la vie.

— Si tu me tues, tu ne pourras jamais sortir d'ici, mais si tu me laisses la vie, je te donne les quatre clous de diamant que voici ; tu verras qu'ils te rendront service.

Mirko accepta, mais à peine eut-il tourné le dos que la sorcière se remit à son rouet. Le jeune héros se dit alors qu'il ne serait jamais délivré de ses ennemis s'il laissait toujours en créer d'autres. Il se précipita donc sur la sorcière, la tua et brûla complètement son corps.

Ayant ainsi fait du bon travail, Mirko donna de l'éperon et s'achemina vers la sortie. Grâce à son cheval miraculeux, il regagna en un clin d'œil le champ aux herbes soyeuses.

Le Chevalier du Pré, qui le croyait perdu, ne se sentit pas de joie en le revoyant. Il voulut lui faire don du champ aux herbes soyeuses et de tout son empire, mais Mirko lui répondit simplement :

— Maintenant que je t'ai débarrassé de tous tes ennemis, tu n'as plus à craindre de perdre ton empire. Viens donc avec moi chez mon père qui t'attend depuis si longtemps.

Le Chevalier du Pré ne se fit pas prier et ils se mirent en route tous les deux. Quand ils arrivèrent au pied de la falaise de verre, le Chevalier s'arrêta.

— Je ne peux pas aller plus loin, mon jeune ami, dit-il, car les clous de diamant dans les fers de mon cheval sont trop usés. Jamais je ne pourrai arriver au sommet de cette falaise.

Mirko se rappela alors que la vieille sorcière lui avait donné des

clous de diamant. Le Chevalier du Pré put donc remplacer les clous usés de son cheval et ils franchirent, sans encombre, la falaise de verre.

Le vieux roi, assis, comme toujours, devant la fenêtre, aperçut deux cavaliers qui s'approchaient de son palais. Il prit sa longue-vue et reconnut son vieux compagnon, le Chevalier du Pré, accompagné de son fils. Il fit préparer un festin magnifique et courut au-devant des deux héros, en riant des deux yeux.

Le Chevalier du Pré vanta au vieux roi l'héroïsme du prince Mirko. Le roi écoutait avec une joie visible l'éloge de son fils, mais Mirko s'aperçut que son père paraissait soucieux et inquiet. Il eut beau lui en demander la raison, le roi resta muet là-dessus. Cependant Mirko ne tarda pas à apprendre, par la conversation des gens de la cour, que l'empire de son père était menacé par le roi Tête de Chien dont le pays était au nord du royaume paternel.

Sans hésiter, le jeune prince enfourcha son cheval miraculeux et prit le chemin de la capitale du roi Tête de Chien. En un clin d'œil, il fut déposé devant le palais de diamant du roi ennemi. Il se posta sous la plus large fenêtre du palais et s'écria sur un ton menaçant :

— Tête de Chien, es-tu à la maison ? Sors vite, j'ai un compte à régler avec toi !

Tête de Chien n'était pas à la maison, mais sa fille, une princesse d'éblouissante beauté, y était bien. En entendant les cris de menace du prince Mirko, elle regarda par la fenêtre et les rayons foudroyants de son regard transformèrent aussitôt Mirko et son cheval en statue de pierre.

Mais la princesse regretta aussitôt d'avoir été aussi cruelle. Elle se rappela qu'un bon génie lui avait prédit, dans son enfance, qu'elle serait la femme d'un prince venu de loin pour se battre avec son père. Elle pensa qu'elle avait eu tort de transformer ce beau jeune homme en statue de pierre. Elle alla donc chercher une baguette d'or, en frappa plusieurs fois la pierre de la statue, qui disparut, laissant paraître Mirko et son cheval plus vivants que jamais.

— Qui es-tu et quel bon vent t'amène ? demanda-t-elle alors au prince.

Mirko lui répondit qu'il était fils de roi et qu'il venait en prétendant à la maison du roi Tête de Chien. La princesse l'introduisit alors dans le palais de diamant. Mirko lui plaisait beaucoup et elle lui offrit un repas splendide.

Au cours du repas, elle le pressa d'avouer le véritable but de son voyage. Mirko finit par lui dire qu'il était venu pour se battre avec Tête de Chien, ennemi de son père.

— N'en fais rien, dit la princesse, mon père est l'homme le plus fort du monde. Personne ne pourrait le vaincre.

Mais Mirko ne se laissa pas convaincre. Alors la princesse n'eut plus qu'une pensée : sauver le beau prince.

— Si tu veux vaincre mon père, lui dit-elle, descends à la septième cave du palais. Tu y trouveras un tonneau non scellé : c'est là-dedans que mon père garde sa force. Prends ce flacon d'argent, trempe-le dans le tonneau, mais ne le bouche pas, quand tu l'auras rempli. Suspends-le, tout ouvert, à ton cou, et chaque fois que tu sentiras tes forces s'épuiser, trempe-y ton petit doigt. Aussitôt, tes forces s'accroîtront de celles de cinq mille hommes. De temps en temps, porte-le à tes lèvres car chaque goutte de son contenu te donnera la force de cinq mille hommes.

Mirko la remercia de ses bons conseils et descendit à la cave chercher le tonneau enchanté. Il le trouva sans difficulté, remplit le flacon et versa le reste de son contenu par terre pour que le roi Tête de Chien ne pût en profiter.

Ainsi préparé, il remonta auprès de la princesse. Celle-ci lui fit promettre qu'il laisserait la vie à son père s'il était vainqueur, et lui annonça que Tête de Chien arriverait bientôt.

— Tu verras, ajouta-t-elle, comment mon père nous avise de son retour. Quand il est à quarante milles du palais, il lance sa massue lourde de quarante quintaux avec tant de force que sa chute fait jaillir une source.

À peine eut-elle prononcé ces paroles que l'horizon s'assombrit. Une massue lourde de quarante quintaux tomba au milieu de la cour du palais. À son point de chute, l'eau jaillit si haut qu'elle atteignit les étages supérieurs du palais. Mirko eut la tentation d'éprouver sa force, il saisit la massue et la renvoya si vigoureusement qu'elle tomba juste aux pieds du roi Tête de Chien, faisant trébucher le cheval de celui-ci.

— Qu'as-tu donc, mon cheval ? s'écria Tête de Chien. Tu me portes depuis six cents ans et jamais tu n'as trébuché jusqu'à ce jour.

— Un malheur t'attend chez toi, répondit le cheval. Quelqu'un a eu la force de renvoyer ta massue que tu as lancée vers ton palais. C'est cette massue qui m'a fait trébucher.

— C'est donc le prince Mirko qui m'attend, conclut le roi. J'ai rêvé, il y a six cents ans, que j'aurais maille à partir avec lui. Mais je ne le crains pas, mon petit doigt a plus de force que lui tout entier.

Là-dessus, Tête de Chien se dirigea précipitamment vers la cour de son palais, où Mirko l'attendait déjà. Sur-le-champ, ils décidèrent de se mesurer à l'épée.

— Épée, sors de ton fourreau ! crièrent-ils tous les deux. Et aussitôt leurs épées s'affrontèrent, se croisèrent et les étincelles jaillirent si abondamment que le sol en fut tout réchauffé.

À la fin, ils comprirent qu'aucun d'eux n'arriverait à battre l'autre à l'épée ; ils décidèrent donc de se mesurer à la lutte. Le roi Tête de

Chien prit Mirko par la taille et le jeta si violemment à terre qu'il s'enfonça dans le sol jusqu'à la ceinture. Mirko eut peur, mais il pensa à son flacon, il y trempa le petit doigt et aussitôt il fut debout, plus robuste que jamais. Il prit le roi par la taille et le laissa tomber si vigoureusement qu'il disparut complètement dans la terre.

Mirko courut prévenir la princesse et lui demanda aussitôt sa main. La belle princesse consentit volontiers à le suivre. Ils firent donc harnacher les chevaux, Mirko le sien et la princesse celui de son père.

Au moment de partir, la princesse s'aperçut que Mirko était triste et elle lui demanda la raison.

— Je suis triste, répondit Mirko, parce qu'il nous faut abandonner ce beau palais. Dans l'empire de mon père, il n'y a rien de semblable.

— Ne te tourmente pas, fit la princesse, il m'est facile de te consoler. Je vais transformer tout ce palais en une pomme d'or et je vais me cacher moi-même à l'intérieur de cette pomme. Ainsi tu pourras nous emporter sans mal, et à la maison tu nous retransformeras en palais et en fiancée, si tel est ton plaisir.

Ainsi fut fait. La princesse prit une baguette d'or, en toucha le palais qui se mit à rétrécir de plus en plus. Quand il eut la forme d'une guérite, la princesse sauta dedans et, aussitôt, la guérite se transforma en une pomme d'or.

Mirko empocha la pomme aussi bien que la baguette d'or de la princesse et se dirigea vers la capitale de son pays.

Il trouva son père en joyeuse conversation avec le Chevalier du Pré. Il leur raconta ses aventures, mais ils ne voulurent point croire qu'il avait pu vaincre le roi Tête de Chien. Mirko les conduisit donc au jardin du palais où il fit choix d'une belle clairière. Là il toucha la pomme d'or de sa baguette et elle redevint le magnifique palais de diamant qu'elle avait été.

Alors Mirko prit son père par le bras et monta avec lui ainsi qu'avec le Chevalier du Pré, l'escalier de diamant. Quand ils arrivèrent à la salle d'honneur, ils y furent reçus par la princesse, plus belle qu'auparavant. Celle-ci accueillit le roi avec toute la déférence due au père de son fiancé, envoya chercher les autres princes et les hauts dignitaires du pays ; elle toucha de sa baguette la grande table qui se trouvait au milieu de la salle et cette table se couvrit immédiatement des mets les plus rares de la terre.

Les noces de Mirko avec la belle princesse furent célébrées le jour même. Le vieux roi céda son trône aux jeunes mariés et il se retira lui-même avec le Chevalier du Pré dans un coin tranquille, où ils passent leur temps à parler de leurs anciennes prouesses.

Quant à Mirko et sa femme, ils eurent beaucoup d'enfants et s'ils ne sont pas morts, ils règnent certainement encore.



La princesse aux cheveux d'or



L y avait une fois, plus loin que la mer aux fées, un jeune prince qui avait une sœur d'une beauté éblouissante. Jamais aucun homme n'a vu semblable beauté. Le soleil brillait au milieu de son front, ses joues étaient deux étoiles, ses cheveux d'or lui descendaient jusqu'aux talons ; lorsqu'elle marchait, des ruisseaux d'or jaillissaient de la terre sous ses pas et lorsqu'elle pleurait, ses larmes étaient autant de gouttes d'or.

La bonté de la princesse n'était pas moindre que sa beauté. Son frère, le prince, ravi de tant de belles qualités, jurait tous les jours qu'il ne se marierait pas avant d'avoir trouvé une autre jeune femme dont la perfection égalât, en tous points, celle de sa sœur. Et comme de telles femmes, il n'y en avait pas à cent lieues, il décida de parcourir le monde à la recherche de cette épouse idéale. Pour avoir son modèle constamment sous les yeux, il fit faire de la princesse un portrait grandeur nature, qu'il suspendit à son cou, et il partit, fermement décidé à ne pas revenir avant d'avoir découvert l'objet de son pèlerinage.

Il parcourut de nombreux pays, il fit halte en d'innombrables villes. Toujours en vain. Un jour, il s'arrêta, épuisé, dans une grande ville et s'assit sur un banc qui se trouvait devant le palais du roi. Or, le roi, qui était justement à la fenêtre, remarqua l'homme avec le beau portrait, pensa qu'il avait affaire à un marchand de tableaux et le fit monter. Lorsqu'il apprit que ce portrait était celui de la sœur du prince, le roi, qui était lui-même célibataire, s'écria qu'il ne se marierait jamais s'il ne pouvait épouser cette princesse

merveilleusement belle. Il pria donc le prince de ne pas poursuivre ce voyage et de le conduire auprès de sa sœur. Il insista tant et si bien que le prince finit par céder et accepta de le présenter à sa sœur.

Arrivés devant le palais du prince, ils virent la belle princesse qui se promenait justement au jardin, suivie des ruisseaux d'or qui marquaient partout son passage. À sa vue, le roi devint encore plus amoureux et ne put se retenir de se jeter à ses pieds. Il lui dit que la seule vue de son portrait l'avait décidé à venir la demander en mariage. Comme le jeune roi était, lui-même, un homme de fort noble prestance, la princesse ne se fit pas prier longtemps et l'échange des alliances eut lieu séance tenante.

Le roi ne resta pas longtemps auprès de sa fiancée, au grand chagrin de celle-ci. Il eut hâte de retourner chez lui, pour annoncer ses fiançailles et pour préparer la cérémonie du mariage qu'il voulut la plus solennelle possible.

Hélas, le jeune roi comptait sans sa mère ! Celle-ci était méchante comme la mère du diable. Les gens du pays l'accusaient d'être présente à tous les sabbats de sorcières ; en tout cas elle était vieille comme le monde.

Lorsque le roi, son fils, qu'elle n'avait jamais aimé comme une véritable mère, lui eut dit qu'il allait se marier bientôt, cette vieille femme entra dans une grande colère. Comment ! N'avait-elle pas promis à une camériste, qui était sa complice lors des sabbats, de la faire épouser par son fils ? Si cette camériste apprenait la décision du roi, elle la trahirait certainement par dépit. Aussi la reine courut-elle d'abord auprès de sa complice pour s'assurer de son silence en lui promettant, à son tour, d'empêcher par tous les moyens le mariage du roi avec la belle princesse.

Elle alla ensuite dire hypocritement à son fils qu'elle l'accompagnerait chez sa fiancée bien-aimée et quelle la ramènerait elle-même, dans sa propre voiture. Le jeune roi, qui ignorait tout des viles pratiques de sa mère, ne put que la remercier de vouloir bien aller si loin avec lui, malgré son grand âge. Ah, s'il avait su quelles pensées la vieille sorcière roulait dans son cerveau, il eût été, certes, plus avare de ses remerciements !

Le mariage eut lieu. Les notabilités de sept pays vinrent danser à la noce. Le roi, dont l'amour ne connaissait pas de bornes, se montrait fort empressé auprès de sa jeune femme, dont il essayait de deviner même les désirs les plus secrets, pour les satisfaire immédiatement.

Après la cérémonie, le couple royal et sa suite prirent le chemin du retour. La jeune reine était assise dans la voiture d'apparat avec la mère du roi et la camériste de celle-ci, pendant que le nouveau marié et les garçons d'honneur faisaient caracoler leurs chevaux autour de la voiture. Ils avaient déjà un trajet de plusieurs lieues derrière eux,

lorsque le roi se retourna et cria à la reine :

— Couvre-toi bien, mon cher trésor, et fais attention de ne pas prendre froid !

La jeune reine se rendit bien compte que son mari lui avait dit quelque chose, mais elle ne savait pas quoi. Elle demanda donc à sa belle-mère :

— Qu'a dit le roi ?

— Il nous a dit de te couper les cheveux aux racines.

La pauvre femme se mit à pleurer et supplia sa belle-mère de ne pas la priver de sa belle chevelure ; rien n'y fit. La méchante vieille reine lui coupa les cheveux sans pitié.

Après avoir couvert une nouvelle partie du trajet, le roi répéta son avertissement :

— Il commence à faire frais. Couvre-toi bien, mon cher trésor, et fais attention de ne pas prendre froid !

La jeune reine interrogea derechef sa belle-mère :

— Et maintenant, qu'a dit mon mari ?

— Il nous a dit de te couper les mains jusqu'aux coudes.

La pauvre jeune femme pleura, supplia, pour ne pas être mutilée. En vain ! On lui coupa les deux mains.

Entre temps, le roi se mit à discuter les affaires publiques avec les gens de sa suite et cette discussion l'absorba si bien qu'il en oublia de revenir auprès de sa femme. Ah, s'il avait su ce qui se passait dans la voiture, il s'y serait précipité, dût-il perdre son royaume ! Mais ignorant qu'il était, il se contenta de crier de loin :

— Couvre-toi bien, mon cher trésor, fais attention de ne pas t'enrhumer !

Une fois de plus, la jeune reine demanda à sa belle-mère :

— Que me veut encore cet homme cruel ?

— Il veut qu'on t'arrache les yeux.

Elle n'avait plus la possibilité de se défendre, puisqu'elle n'avait plus de mains. Mais elle demanda pitié d'une façon si touchante que ses suppliques eussent ému même un mécréant. Seule la vieille reine, dont le cœur était plus dur que celui d'un mécréant, ne connaissait point la pitié. Elle fit arracher les yeux de la pauvre femme.

Tant qu'elle avait ses yeux, la malheureuse pouvait au moins pleurer, et elle n'y manquait pas ; tout le fond du carrosse était couvert de poussière d'or, tant elle avait répandu de larmes. Mais, après la perte de ses yeux, il ne lui restait plus que les lamentations et les cris de douleur, qui réjouissaient la vieille sorcière au lieu de l'émouvoir.

Le carrosse vint enfin à traverser le pont d'une grande rivière. À ce moment, le roi, qui chevauchait à la tête du cortège, cria à sa femme :

— Couvre-toi bien, mon cher trésor, mon bel amour, fais attention

de ne pas prendre froid, nous n'avons plus beaucoup de chemin à faire !

La jeune femme de demander encore à sa belle-mère :

— Que peut bien me vouloir le roi maintenant ?

— Il nous a ordonné de te jeter à l'eau.

La malheureuse ne chercha même plus à résister. Elle fut presque contente de mourir, car comment vivre sans bras et sans yeux ? Elle demanda qu'on lui permît de faire ses adieux à son frère, mais la vieille sorcière n'eut garde de le lui permettre. Les méchantes femmes saisirent la pauvre reine et la jetèrent à la rivière, là où celle-ci était la plus profonde.

Alors, la satanée vieille prit la chevelure d'or et en orna la tête de la camériste ; elle lui fit prendre la robe de la belle princesse, ses perles et ses bracelets, mais elle eut beau faire, tous les bijoux du monde ne feront pas une beauté d'une femme laide.

Lorsque le cortège arriva enfin devant le palais royal, le roi sauta à terre et courut ouvrir la portière du carrosse, pour aider sa femme à descendre. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver face à face avec un laidéron, dont seules les robes étaient celles de la belle mariée !

Bouleversé par cette mauvaise surprise, le roi se retira précipitamment, sans offrir son bras à la jeune femme. Celle-ci se dirigea donc toute seule vers le palais. Mais ses pas ne firent jaillir aucun ruisseau d'or et l'on eût cherché en vain le soleil au milieu de son front, les étoiles sur ses joues ; ce n'était qu'une femme comme les autres, et même un peu moins jolie que les autres.

Le frère de la belle princesse eut beau affirmer que cette disgracieuse créature n'était point sa sœur ; il eut beau interroger la vieille reine, personne ne voulut l'écouter. Il essaya au moins de faire entendre raison au jeune roi, mais mal lui en prit. Son beau-frère le fit saisir, ligoter, frapper et jeter au fond d'un cachot obscur et humide, habité par les grenouilles et les serpents, pour le punir de l'avoir trompé. Ses protestations d'innocence furent d'autant plus inutiles, que la vieille reine ne cessa d'intriguer pour faire disparaître à jamais le seul témoin qui fût capable de révéler son imposture.

Pendant ce temps, les flots torrentueux de la rivière entraînaient la malheureuse princesse. Sans connaissance, morte plus qu'à moitié, celle-ci était le jouet des courants. Déjà, son corps allait couler, lorsqu'il fut lancé par un remous dans le filet d'un vieux pêcheur, qui passait là dans sa barque.

C'était un homme au cœur pitoyable. Lorsqu'il vit le pauvre corps mutilé, il rentra immédiatement au port et, le prenant par le bras, il le porta jusqu'à sa cabane. Là, allumant du feu, il se mit en devoir de ranimer l'inconnue, et le succès ne tarda pas à couronner ses efforts. Mais les premières paroles prononcées par la princesse furent celles du

délire. Agitée par le cauchemar des heures passées, elle continuait à pousser des cris plaintifs : « Ne me mutiliez pas, ne me tuez pas ! »

Le vieux pêcheur n'était, certes, pas habile à soigner les malades, mais il fit ce que lui dictait son bon cœur et les angoisses de la jeune femme ne résistèrent pas longtemps à cette présence amie. Elle reprit ses sens et lorsqu'elle apprit que le pêcheur l'avait sauvée, elle se mit à lui raconter sa triste aventure. Son vieil hôte en pleura à chaudes larmes et lui promit de la soigner jusqu'à sa complète guérison et de la ramener ensuite dans son pays.

Le vieux tint parole, et ses soins dévoués eurent tôt fait de redonner des forces à la jeune femme miraculeusement sauvée. La belle chevelure d'or ne tarda pas à repousser et, bien que privée d'yeux et de mains, la princesse recommença de s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle.

Elle apprit ainsi que le roi, son époux, tenait sa cour dans la grande ville voisine. Tenaillée par la curiosité, elle y envoya immédiatement le vieux pêcheur, qu'elle chargea de se renseigner si le roi était marié et si son frère à elle était toujours en vie. Car elle était persuadée que le roi était bien l'auteur de toutes ses souffrances, et quelque chose lui disait qu'il était devenu également le bourreau de son frère. Hélas, à son retour, le fidèle pêcheur ne put que confirmer la justesse des pressentiments de la princesse. Le roi partageait son trône avec sa femme et le frère de la princesse passait sa vie misérablement au fond d'un noir cachot.

Jour et nuit, la princesse réfléchissait désormais au moyen de délivrer son frère. Mais, pauvre mutilée qu'elle était, que pouvait-elle faire ?

À cette question désespérée de la jeune femme, le pêcheur répondait toujours en l'encourageant à avoir confiance en la Providence divine. Et sa confiance ne devait pas être déçue.

Un jour, en secouant ses lourdes boucles d'or, la princesse sentit que quelque chose y remuait. Elle appela le pêcheur, qui découvrit sur la tête de la jeune femme quatre étranges insectes d'or, comme il n'en avait jamais vu auparavant.

Que faire de cette trouvaille extraordinaire ? La princesse eut une idée ingénieuse. Elle chargea son hôte d'aller porter ces insectes d'or à la ville, pour les présenter à la reine. Mais elle lui interdit de les lui donner autrement qu'en échange de deux mains.

Le vieux pêcheur s'en fut donc à la ville. Il se fit conduire devant la vieille reine qui lui proposa d'acheter ses bêtes d'or.

— Combien en demandes-tu, mon brave ? fit la reine.

— Ils ne sont pas à vendre pour de l'argent, Majesté ! Mais si vous pouvez me procurer deux mains de femme, mes insectes sont à vous.

La vieille sorcière de reine se fâcha d'abord et voulut chasser le

pêcheur. Mais aussi quelle insolente proposition ! Où pouvait-elle prendre deux mains de femme ? Au plus fort de sa colère, elle vit entrer la jeune reine, sa complice, à laquelle elle raconta l'offre du pêcheur. Celle-ci se souvint que les deux mains coupées de la princesse se trouvaient encore quelque part dans un débarras ; elle alla les chercher et les remit au pêcheur.

Celui-ci courut les porter à la princesse. Et comment décrire la joie de celle-ci ? On remit les mains à leur place, on les toucha avec une plante qui avait la vertu de cicatriser les plaies, et, voyez donc, les deux mains s'attachèrent aux moignons comme si elles n'avaient jamais été coupées !

La princesse avait donc l'usage de ses mains, et elle avait aussi sa belle chevelure d'or. Les yeux lui manquaient encore, c'est vrai, mais, déjà, elle pouvait faire sa toilette, défaire et refaire sa coiffure ; en un mot, le temps passait plus vite. Un jour qu'elle était en train de démêler ses cheveux, elle y découvrit de nouveau six insectes d'or, tout semblables aux premiers. Derechef, elle chargea le vieux pêcheur de les porter à la ville, pour les présenter à la reine. Mais elle lui enjoignit surtout de ne les lui donner qu'en échange de deux yeux, pas autrement.

Le pêcheur alla donc trouver la vieille reine et lui montra les six insectes.

— Quel est leur prix ? demanda la reine.

— Je n'en veux pas d'argent. Leur prix, c'est deux yeux, si vous pouvez me les donner.

Cette fois-ci, la vieille reine se fâcha pour de bon et chassa le pêcheur. Celui-ci allait quitter le palais, lorsque le hasard le mit en présence de la jeune reine, qui l'interrogea aussitôt :

— Que viens-tu faire chez nous, vieux ? As-tu encore des insectes à vendre ?

— J'en ai bien quelques-uns, mais Sa Majesté me refuse le prix que j'en demande. Je ne peux les donner qu'en échange de deux yeux, pas autrement.

La reine se rappela que les yeux arrachés à sa malheureuse rivale traînaient encore quelque part, dans un débarras. Elle alla les chercher incontinent, et ne tarda pas à les trouver dans un tiroir. Elle les porta au pêcheur, prit les insectes en échange et se montra fort contente d'avoir pu se procurer ces précieux animaux sans bourse délier.

Mais le brave vieux fut encore plus enchanté qu'elle. Il courut à toutes jambes vers son village, et, dès qu'il fut rentré chez lui, il remit les yeux en place, après les avoir frottés avec une plante cicatrisante.

Et la princesse d'y voir comme si elle n'avait jamais été privée de la vue ! À partir de cet instant, elle parut même plus belle qu'elle ne l'avait jamais été ; des ruisseaux d'or jaillissaient sous ses pas, ses

larmes étaient autant de gouttes d'or, elle portait le soleil au milieu du front et une étoile de chaque côté du visage.

Pourtant, la joie de se savoir belle et bien portante ne lui fit point oublier que son frère était enfermé, innocent, dans un cachot sombre et humide, avec les assassins, les incendiaires et toutes sortes de mauvais garçons. Cette pensée la tourmentait sans cesse. Un jour, elle se dit que son chagrin serait peut-être moins insupportable si elle pouvait voir la prison de son frère, et si elle pouvait s'assurer, au moins, que ce dernier était toujours en vie.

Tous les jours, elle demandait au pêcheur de la conduire jusqu'à la prison. Le vieux accepta enfin, et ils se rendirent tous les deux à la résidence du roi, où ils s'arrêtèrent tristement devant les fenêtres aux lourds barreaux de fer de la prison.

Juste à ce moment, le roi vint s'accouder à la fenêtre de son palais. Vous pensez bien qu'il ne fut pas long à remarquer cette jeune femme d'une beauté éblouissante, qui ressemblait, en tous points, à celle qu'il croyait avoir épousée : ses pas faisaient jaillir de la terre des ruisseaux d'or, le soleil brillait au milieu de son front et l'éclat de chacune de ses joues était rehaussé d'une étoile.

Le roi n'hésita pas un instant ; il descendit l'escalier quatre à quatre et courut vers la belle jeune femme. Mais, dès que celle-ci aperçut le roi, elle eut peur et se mit à courir. Le roi la supplia de s'arrêter :

— Attends-moi, mon amour, accorde-moi un instant. Si tu ne m'aimes pas, tu pourras repartir ensuite, mais permets-moi, au moins, de te regarder encore une fois.

Il y avait tant de douceur dans les paroles du roi, que la princesse ne put s'empêcher de s'arrêter.

Aussitôt, le roi de l'embrasser tendrement et de lui dire :

— Avoue, mon amour, que c'est bien toi, ma fiancée. N'essaye pas de nier ; Dieu a pu t'arracher à moi, mais je te reconnaitrai toujours.

Ces paroles d'amour furent bien douces aux oreilles de la princesse, mais elles la blessèrent aussi un peu, car tout en aimant encore le roi, elle n'avait pu oublier les souffrances qu'elle avait endurées. Elle commença donc par reprocher au roi sa cruauté.

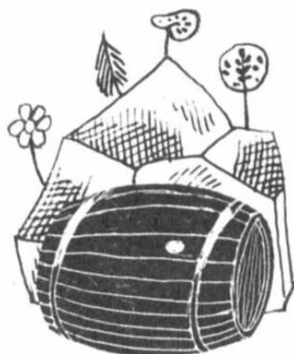
En entendant ces reproches, le roi sembla tomber du ciel. Il jura qu'il avait tout ignoré des pratiques de sa mère. La jeune princesse ne voulut pas l'en croire d'abord, mais il y avait tant de sincérité dans les affirmations d'innocence du roi, qu'elle se laissa fléchir et lui raconta tout ce qu'elle avait dû souffrir. Après avoir écouté son récit, le roi se mit à genoux devant elle pour implorer son pardon. Il jura aussi de la venger immédiatement.

La jeune princesse tendit alors les bras à son époux, pour le relever et les deux amants s'embrassèrent mille fois. Mais ils n'oublièrent pas le frère de la princesse, qui fut extrait de son cachot sur l'heure.

C'est à trois qu'ils franchirent le seuil du palais, où le roi fit arrêter, sans tarder, la vieille reine et sa complice, la camériste. Il les fit enfermer dans un gros tonneau qui fut dégringolé du haut d'une montagne. Je ne suis pas allé y voir, mais je pense qu'il n'a pas dû rester grand'chose des deux méchantes créatures.

Puis ce fut la noce et la fête du couronnement de la jeune reine. Le vieux pêcheur y assista aussi et il n'eut pas à regretter, jusqu'à la fin de son existence, d'avoir été bon et secourable.

Après la cérémonie, le frère de la jeune reine repartit à la recherche d'une épouse idéale, tandis que le roi connut avec la reine le bonheur et la prospérité.



Déguisements du Roi



L était une fois... Non ! Pas très loin de nous, ni dans le temps ni dans l'espace, il y avait un roi en chair et en os dont la vie fut pareille à une légende.

Il s'appelait Mathias et il régna sur la Hongrie pendant toute la seconde partie du XV^e siècle. Le bon peuple qui l'avait chanté de son vivant, et qui le chante encore, a tout oublié des splendeurs de sa cour, digne des plus grands princes de la Renaissance, aussi bien que de ses succès politiques et militaires ; il n'a retenu qu'une chose : ce roi, issu de la petite noblesse, aimait le peuple et s'y mêlait volontiers sous quelque déguisement, pour connaître ses malheurs et lui rendre justice.



Ce méchant juge de Kolozsvàr en aura su quelque chose.

Un jour que, déguisé en paysan, le roi errait dans les rues de sa bonne ville de Kolozsvàr, son attention fut attirée par un attroupement d'où lui parvenaient des bruits confus. Il s'y dirigea sans tarder et se faufila dans les premiers rangs de la foule de badauds.

Mal lui en prit. Un sergent de ville le saisit par le bras et le secoua sans aménité.

— Hé, l'homme au long nez – car le roi avait le nez plutôt pointu – qu'as-tu à bayer aux corneilles ? Ouste, retrousse tes manches et va aider les autres à décharger le bois de sa Seigneurie le Juge !

Mathias comprit vite de quoi il s'agissait. Il se trouvait devant la vaste maison du Juge, principal échevin et maire de Kolozsvár, dont la cour spacieuse grouillait d'hommes courbés sous la peine. Les uns déchargeaient des chariots pleins de grosses bûches, les autres les mettaient en tas ; d'autres encore les sciaient ou les découpaient à la hache, et transportaient le bois enfin, à pleins paniers, sous des hangars couverts.

Il ne fallait pas que l'un d'eux s'arrêtât pour souffler un peu. Des sergents de ville se tenaient là, le fouet à la main, et les coups qu'ils distribuaient généreusement arrachaient des cris de douleur aux malheureux. Et comme le travail ne marchait pas encore assez vite au gré de ces sbires, ils remuaient toujours de nouveaux renforts parmi les badauds, en faisant claquer leurs fouets sur le dos de ces derniers, en guise d'invitation.

Mathias fit mine de résister à cet enrôlement forcé, ce qui lui valut, incontinent, une bordée de coups de fouet.

Bon gré, mal gré, il suivit donc le sergent de ville et entra avec lui dans la cour du Juge.

Ce dernier, confortablement installé sur un balcon, surveillait toute cette foule courbée sous le fouet, qui peinait pour lui.

L'ayant aperçu, Mathias se tourna vers lui :

— Dites-donc, là-haut, c'est bien vous, le Juge de Kolozsvár ?

— C'est bien moi, mais de quel droit m'interroges-tu, vil paysan ?

— Parce que, si c'est bien vous le Juge, je voudrais vous demander qui me paiera mon travail, et combien ?

Pour toute réponse, le Juge fit entendre un rire ironique et il fit signe à ses valets :

— Payez-lui son salaire d'avance !

Et, derechef, Mathias fut roué de coups. Aussi ne demanda-t-il pas son reste. Il s'attaqua aux lourdes bûches et les transporta, l'une après l'autre, sous un hangar. Mais, ce faisant, il eut soin de marquer d'une croix plusieurs d'entre elles, pour les reconnaître en cas de besoin.

Sa journée de travail terminée, Mathias s'en fut, ni mieux ni plus mal récompensé que les autres pauvres bougres qui durent subir la tyrannie du Juge.

Le lendemain matin, un héraut d'armes vint annoncer solennellement que le roi ferait son entrée, avant midi, dans sa bonne ville de Kolozsvår.

Le Juge eut à peine le temps de revêtir son costume d'apparat et de réunir les échevins, que, déjà, à la tête d'un cortège imposant et somptueux, le roi Mathias franchissait la porte de la Ville.

Le Juge le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, et prononça un discours fort éloquent.

Mathias l'écouta en fronçant les sourcils, et, pour toute réponse, lui demanda :

— Eh bien, Monsieur le Juge, quoi de nouveau dans la belle ville de Kolozsvår ? Les gens sont-ils contents de leur sort ?

— Ils en sont tous très contents, Sire.

— Personne n'a donc à se plaindre ?

— Personne, Sire, vraiment, personne.

Le roi exprima alors le désir de visiter la maison du juge. Ce dernier fut plutôt gêné par cette marque de la faveur royale, mais comment pouvait-il faire autrement que de l'accueillir avec gratitude ?

Il conduisit donc son hôte royal dans sa maison, dont il lui fit les honneurs.

Mathias s'arrêta devant les hangars.

— Vous avez là une bien belle provision de bois. Monsieur le Juge, s'étonna-t-il.

— Le Très-Haut, dans sa grâce infinie, a daigné bénir ma maison, fit modestement le Juge.

— Vous avez dû engager de nombreux serviteurs, sans doute, pour aller chercher tout ce bois à la forêt et pour le mettre en tas ?

— Oh, non, Sire – se trahit le Juge – mes braves concitoyens de Kolozsvår sont venus me donner un coup de main.

— Et vous n'avez pas manqué de les récompenser comme il sied, n'est-ce pas ?

— Ils ne m'ont pas demandé de récompense. Ils sont venus m'offrir leurs services spontanément.

— On m'a pourtant raconté le contraire, répliqua le roi. Puis, se tournant brusquement vers les soldats de sa suite, il leur donna cet ordre inattendu :

— Allons, les gars, défaites-moi ces tas, j'ai quelque chose à montrer à Monsieur le Juge !

Et, devant le Juge qui protestait, bégayait, se démenait, changeait de couleur, les soldats de Mathias défirent, en un clin d'œil, le travail de la veille.

Le roi ne tarda pas à revoir, l'une après l'autre, les bûches qu'il avait marquées lui-même. Il les fit mettre de côté et, lorsqu'elles formèrent, elles-mêmes, un tas, il montra sa marque au juge, en lui rappelant sa

réponse de la veille au paysan au nez pointu.

Comprenant qu'il était perdu, le juge se mit à genoux devant le roi et implora son pardon.

Mais le roi se montra inexorable. Il se souvint moins des coups qu'il avait reçus que de ceux qu'il avait vus distribuer, à tour de rôle, aux pauvres gens de la ville. Aussi confisqua-t-il toute la fortune du juge et lui infligea-t-il un châtement sévère par-dessus le marché.

II.

Le plus beau trésor des grands de la terre est celui qu'ils se constituent dans l'âme des pauvres.

Des actes comme ceux de Kolozsvár remplirent de gratitude, d'amour et d'admiration les cœurs de tous les Magyars pauvres vivant sur leurs terres.

Cette gratitude s'exprimait souvent d'une façon simple et naïve, mais qui n'en était que plus touchante.

Le roi Mathias, qui savait distinguer les sentiments sincères d'avec la flagornerie, ne manquait jamais de récompenser l'attachement véritable des humbles.

On raconte là-dessus mille histoires, dont celle du pauvre cultivateur est, certes, la plus amusante.

Ce pauvre cultivateur avait le cœur si plein d'amour pour le roi noble et généreux, qu'il décida de lui offrir le plus bel objet qu'il possédât. Il fit donc le tour de sa modeste propriété et remarqua, dans son jardin, une citrouille, qui était bien plus belle et bien plus grande que les autres.

Comme il ne connaissait d'autre beauté au monde que les fruits de son jardin, il pensa dans sa simplicité qu'aucun cadeau ne pouvait valoir cette citrouille, faite plus grande que les autres par la clémence du Seigneur. Il la coupa donc, s'habilla le mieux qu'il put et prit le chemin de Buda, la résidence royale, son cadeau sous le bras.

Lorsqu'il eut expliqué le but de sa visite aux gens de la cour, ceux-ci se moquèrent bien un peu de lui, mais ils savaient qu'il ne fallait pas interdire la porte du palais à un serviteur humble.

Ainsi, notre brave homme put, le jour même, se jeter aux pieds du roi et lui remettre son présent, en balbutiant maladroitement quelques mots sur les sentiments qui remplissaient son cœur à déborder : l'admiration, l'amour et le dévouement.

Mathias le comprit tout de même. Il fit signe au pauvre homme de se lever et, après l'avoir richement traité à sa table, il le laissa partir, pliant sous le poids de bourses remplies d'or.

Vous pensez bien que, rentré chez lui, le cultivateur n'eut de cesse qu'il n'ait vanté à tout le village la générosité du roi. Ses voisins n'en

crurent pas leurs yeux quand ils virent tout son trésor, mais ils furent bien obligés de convenir qu'ils n'avaient jamais entendu parler d'un roi aussi bon et aussi généreux.

Un des voisins de notre bonhomme, le plus riche propriétaire du village, décida même sur-le-champ de profiter de ces généreuses dispositions du roi.

— S'il a donné toute cette fortune à mon voisin rien que pour une misérable citrouille – se dit-il – eh bien, moi, je lui offrirai les six bœufs les plus beaux de mon cheptel. Je suis sûr qu'il me donnera au moins un palais en échange.

Et il fit comme il l'avait imaginé.

Tout allait bien. Notre richard parvint sans encombre jusqu'au palais du roi. Il fût reçu en audience par ce dernier et obtint la permission de lui présenter son cadeau magnifique. Ensuite, il se mit à attendre sa récompense.

Il ne devait pas attendre longtemps.

Le roi le fit appeler devant lui et, en présence de quelques dignitaires de la cour, il lui remit une citrouille, celle-là même qu'il venait de recevoir du cultivateur pauvre.

En voyant la mine déconfite du riche, le roi lui dit d'un ton ferme, où perçait tout de même quelque ironie :

— J'espère, mon brave, que tu es content de cette récompense. Si elle ne paraît pas bien riche, à première vue, tu n'ignores pas combien elle m'a coûté cher. Tu connais son ancien propriétaire, à ce qu'on me dit, tu sais donc que cette citrouille m'a coûté bien plus cher que le prix de tes bœufs ; cela augmentera sa valeur à tes yeux, j'en suis sûr.

Le riche n'osa point répliquer. Il s'en fut donc chez lui, honteux et bredouille, mais il préféra vanter, lui aussi, la générosité du roi, pour échapper à la risée de ses voisins.

III.

De tous ses déguisements, Mathias est sorti grandi aux yeux de son peuple. Il sut montrer, en toutes occasions, autant de courage que de générosité.

Un jour, la ville de Buda, provoquée et humiliée, attendait un héros qui pût sauver son honneur.

Un chevalier errant tchèque, qui s'appelait Holubar, campait aux portes de la ville et proposait aux plus vaillants chevaliers du roi de se battre en duel avec lui. Il les désarçonnait, l'un après l'autre, avec une rapidité foudroyante. Il fit tant et si bien que finalement aucun soldat du roi n'osa plus se mesurer avec lui.

— Eh, petits Magyars ! – lançait tous les matins le Tchèque outreuidant – êtes-vous donc tous des lâches ? Venez que je vous

montre un peu ce que c'est que le vrai courage et la bonne chevalerie !

Que de vieux soldats fringants de Mathias se regardaient honteux et interdits ! Certes, ce n'étaient pas des lâches. S'il se fût agi de sacrifier leur vie pour le roi, ils l'eussent fait de grand cœur. Mais aucun d'eux ne se sentait assez fort pour vaincre le géant tchèque, et ils se disaient qu'en lui permettant d'ajouter une nouvelle victoire à celles qu'il avait déjà remportées, ils ne feraient qu'augmenter sa présomption.

Dans la ville aussi, l'inquiétude et la colère nées de l'humiliation grandissaient chaque jour. Les remparts de Buda étaient garnis de spectateurs qui attendaient impatiemment que quelqu'un vînt relever le défi lancé par Holubar et qui, à chaque rodомontade de celui-ci, s'interrogeaient anxieusement :

— N'y aura-t-il donc jamais personne pour nous sauver du déshonneur ?

Et les vieux soldats, courbés sous le poids de l'âge, d'enchaîner :

— Ah, de notre temps, cela ne se serait pas passé comme cela !

Quand tout espoir semblait perdu, après plusieurs jours d'humiliation et de honte, un héraut d'armes vint annoncer brusquement, devant la porte de la ville, qu'un jeune chevalier, qui cachait son nom, voulait relever le défi du Tchèque.

Un mouvement de curiosité accueillit le téméraire. Contrairement à l'espoir secret de quelques belles, celui-ci s'approcha de son adversaire sans relever la visière de son heaume. Personne ne le reconnut. On eut beau interroger les hérauts et les arbitres du tournoi, le mystère resta entier.

En voyant la sveltesse de son adversaire, qui trahissait sa jeunesse, Holubar se mit à railler :

— Viens donc, marmot, j'ai justement envie de m'amuser un peu ! Je t'apprendrai à combattre et tu en feras ton profit plus tard, si tant est que tu restes en vie.

Le jeune chevalier ne répondit point. Il donna de l'éperon et les deux cavaliers se trouvèrent maintenant face à face, à portée d'estoc.

Le duel commença. Holubar, dédaigneux, fit mine de jouer avec son adversaire, mais les coups de ce dernier se multiplièrent, habiles, dangereux, et le Tchèque dut user bientôt de toute son adresse pour les parer. L'autre se fit de plus en plus pressant et Holubar dut céder du terrain.

Sur les murs de la ville, les spectateurs suivaient le combat, la respiration suspendue. Pour la première fois, depuis de longs jours, une lueur d'espoir brillait dans les yeux.

Le jeune chevalier serrait son adversaire de plus en plus près. Le Tchèque ne se dominait plus, il donnait libre cours à sa colère.

Un dernier coup de lance et, perdant l'équilibre, Holubar tombe de cheval. Où est son orgueil maintenant, où sont ses paroles provocantes et ironiques ?

On ne les entend plus. On entend à leur place une immense clameur poussée par la foule des spectateurs qui trépigne de joie. Les vieux soldats eux-mêmes en oublient leur sévère dignité et lancent leurs casquettes en l'air.

La foule n'a plus qu'un seul cri ; tous réclament le nom du vainqueur. Celui-ci cède enfin à cet enthousiasme débordant. Debout à côté du Tchèque vaincu, qui se vautre toujours par terre, il relève sa visière :

— C'est le roi ! Vive le roi ! Vive notre roi Mathias ! clament tous les spectateurs, qui ne savent comment exprimer leur joie et leur admiration.

Ce sont les manifestations de reconnaissance d'un peuple dont l'honneur fut sauvé par son roi, qui accompagnent la retraite honteuse et pénible de Holubar, quittant, la tête basse, le lieu de sa défaite.

La vache rousse



E ne sais où, je ne sais quand, il y avait une fois, quelque part, une reine et un roi. Ils avaient un fils d'une grande beauté qui s'appelait François. Ce petit François aimait tant sa mère qu'il la suivait partout, si bien que la reine elle-même trouvait parfois cet attachement un peu excessif et rabrouait son fils : « Qu'as-tu à me suivre tout le temps ? »

Mais rien n'y faisait ; François s'agrippait à la jupe de sa mère et il ne la lâchait pas, l'eût-on menacé de mort.

Cependant, un jour, la reine tomba malade. François veillait à son chevet ; ni bonnes paroles, ni menaces ne parvenaient à l'en éloigner, et, quand la reine mourut, on eut peine à le retenir à la maison, car il voulait passer son temps sur la tombe de sa mère.

Dans cette même ville, il y avait une veuve, qui avait trois filles. Mère et filles rivalisèrent de gentillesse pour attirer chez elles le jeune orphelin ; elles lui prodiguaient les gâteries jusqu'à ce que l'enfant ne pût se passer d'elles. Celui-ci demanda alors à son père d'épouser la veuve et revint plusieurs fois à la charge avec tant d'insistance que le roi finit par se laisser fléchir et le mariage eut lieu.

Hélas, le pauvre François pouvait-il se douter des malheurs qui l'attendaient ? Dès que la nouvelle reine eut franchi le seuil du palais, c'en fut fini des gâteries et des plats choisis ! Non seulement la marâtre n'était plus aux petits soins pour l'enfant, mais elle ne lui tendait même plus qu'avec parcimonie des tranches de pain de son. Elle ne refusait jamais rien à ses propres filles, elle les comblait et les choyait, pendant que le malheureux François, relégué parmi les

domestiques, passait ses jours dans l'abandon. Le roi était occupé avec les affaires du pays ; il n'avait guère le temps de se demander si son fils était bien nourri et bien soigné. Pourtant, s'il avait su que sa femme ne cherchait qu'à perdre François, pour faire de ses filles les héritières du trône, il n'eût pas manqué de s'intéresser un peu plus à ces agissements.

Mais voilà que les événements prirent une tournure que vous ne prévoyez certainement pas.

Un beau matin une superbe vache rousse entra dans la cour du roi, alla droit vers l'étable, comme quelqu'un qui connaît le chemin, et s'arrêta devant la crèche, tout juste si elle ne s'attacha pas elle-même. Le valet n'en crut pas ses yeux et courut raconter au roi la chose étrange qui venait de se produire. Le roi fut bien content, car, depuis plusieurs jours, sa femme ne cessait de lui répéter qu'il fallait acheter des vaches à lait ; il ordonna d'attacher la vache rousse avec les autres et de la garder si personne ne venait la réclamer. Il fut fait comme il l'avait dit ; et pourtant la vache rousse n'était autre que la reine défunte, mère de François, qui s'était rendue à la cour du roi sous cette forme pour nourrir son fils, sachant que celui-ci y était très mal traité.

Plusieurs jours passèrent sans qu'elle pût faire quoi que ce soit pour son fils, parce que ce dernier n'allait jamais du côté des étables. Il y entra pourtant, quelque huit jours plus tard, pour manger son déjeuner, la tranche de pain de son. Comme il se rendait compte qu'il était seul et que personne ne le voyait, le petit François se mit à pleurer si désespérément que ses ennemis eux-mêmes n'eussent pas manqué de s'attendrir s'ils l'avaient vu. La vache rousse l'appela aussitôt ;

— Mon cher fils, dit-elle, je suis ta mère. Je suis venue dans la peau d'une vache pour te nourrir, parce que j'ai vu la façon dont on te traitait. Ne mange donc plus, désormais, ce mauvais pain de son, jette-le aux chiens, et si tu as faim, tu n'as qu'à venir ici, je te donnerai de quoi manger à ton appétit.

Ceci dit, elle dévissa sa corne droite, et notre François vit se dresser devant lui une table si richement chargée que le roi, dans son palais, ne pouvait, certes, en voir de plus engageante. Après avoir mangé tout son content, François quitta l'étable, mais, auparavant, sa mère lui fit promettre de ne rien dire à personne, sans quoi on trouverait sûrement le moyen de les perdre tous les deux. Aussi l'enfant garda-t-il son secret pour lui, mais à partir de ce jour, sa bonne mine rayonnante de santé fit envie à tout le monde.

La méchante reine se demandait en vain d'où François tenait sa belle mine, alors qu'il ne mangeait que du pain de son, pendant que ses filles à elle, bien que mangeant toujours des rôtis et des brioches,

paraissaient tout de même moins bien portantes.

Elle demanda à ses filles comment s'expliquer ce miracle. Mais elles n'en savaient pas plus long qu'elle. Pendant que la reine et ses filles s'interrogeaient ainsi mutuellement, survint François, qui réclama une tranche de pain, en prétendant qu'il avait faim. Dès qu'il l'eut obtenue, il courut tout droit vers les étables. Ce que voyant, la reine dit à sa plus jeune fille :

— Va donc voir, ma fille, où ce garnement peut bien fourrer tout le pain que nous lui donnons.

La jeune fille qui reçut cet ordre n'avait qu'un œil, au milieu du front. Car, j'allais oublier de vous le dire, les trois filles de la reine étaient des créatures si extraordinaires que la plus petite d'entre elles n'avait qu'un œil, la seconde deux, et l'aînée trois.

La cadette à l'œil unique s'en fut donc surprendre le secret de François. Elle parvint jusqu'à la porte de l'étable, mais là la vache rousse l'aperçut, et elle lui cria :

— Viens donc, fille de chienne, que je te remplisse l'estomac. Mais ferme ton œil d'abord et, si ta mère te demande qui nourrit François, ne le lui dis pas ; sinon, tu mourras aussitôt d'une mort terrible. D'ailleurs, tu serais bien incapable de lui raconter quoi que ce soit ; du moment que ton œil sera fermé, tu ne verras rien.

La jeune fille mangea tant et si bien qu'elle eut du mal à se remuer ; après quoi, elle courut retrouver sa mère. On lui demanda, aussitôt, ce qu'elle avait vu. Mais elle n'osa dire la vérité et se contenta de répondre que c'était bien François qui mangeait, tout seul, tout le pain qu'on lui donnait.

— Il s'assied à côté de la crèche – mentit-elle – et dévore son pain en un clin d'œil.

Cette réponse n'était guère faite pour satisfaire la reine.

— Va donc, ma fille, – dit-elle à la seconde – regarde-moi un peu ce que fait François ! Tu as plus d'yeux que ta cadette, tu dois y voir mieux !

La seconde fille fit comme la plus jeune, et s'arrêta de même à la porte de l'étable.

— Viens donc, fille de chienne, – lui cria la vache rousse – que je te fasse manger comme ta sœur ! Mais ferme les yeux d'abord, et je te préviens que si tu oses me trahir, tu mourras d'une mort terrible. Mais je suis bien tranquille, tu ne verras rien.

Et, de fait, la seconde fille, plus engourdie encore que sa cadette par la bonne chère, répéta que c'était bien François qui mangeait tout le pain qu'on lui donnait.

En entendant son récit, la fille aînée bondit, impatiente :

— J'y vais de ce pas, ma mère ! J'ai plus d'yeux que les autres, rien ne m'échappera.

Elle partit et, comme ses deux sœurs, elle fut invitée par la vache rousse, à son tour.

Elle promit, comme les deux autres, de fermer les yeux, et elle en ferma bien deux, mais le troisième, qui se trouvait au milieu de la nuque, resta ouvert. Elle vit donc comment, la vache rousse ayant dévissé sa corne droite, une table richement garnie se dressa devant elle, qui n'avait, certes, pas sa pareille dans le monde entier. Aussi, ne se fit-elle pas prier et se régala-t-elle pour deux personnes ; mais aussitôt son estomac rempli, elle courut, sans se soucier des menaces de la vache rousse, raconter à sa mère ce qu'elle avait vu.

— O, ma mère, je ne m'étonne plus que François déborde de santé. Il mange des plats dont nous n'avons jamais seulement entendu le nom. Il suffit que la vache rousse, qui n'est autre que la mère de notre beau-frère, dévisse sa corne droite, pour que se dresse, à côté de la crèche, une table croulant sous une abondance de bonnes choses que vous n'avez certainement jamais vues vous-même. François n'a que l'embarras du choix. Mais, assez parlé ! Cherchons maintenant le moyen de perdre la vache rousse, car, si nous la laissons faire, elle élèvera François, malgré toutes nos pratiques.

Le récit de sa fille ne put manquer d'effrayer la reine. Ses rêves les plus chers menaçaient de s'évanouir. Il n'était pas possible d'hésiter ; il fallait trouver le moyen de supprimer la vache rousse et François avec elle.

La décision de la reine fut bientôt prise :

— On ne peut la tuer ouvertement, parce que le roi tient beaucoup à elle. Cependant, je crois avoir trouvé le moyen d'arriver à nos fins, malgré tout. Le roi est à la guerre, mais il m'a fait savoir qu'il ne tarderait pas à revenir. En attendant, je me mets au lit et je dirai à tout le monde que je suis gravement malade. Le roi fera venir des médecins, mais, malgré tous leurs conseils et toutes leurs ordonnances, je ne cesserai de répéter que je ne guérirai pas avant d'avoir goûté au cœur de la vache rousse.

Pendant qu'elle parlait ainsi, François écoutait à la porte. Comprenant le danger que les menaçait, il courut, en pleurant, prévenir la vache rousse.

Mais celle-ci le consola :

— Ne désespère jamais du bon Dieu, mon fils, il pensera à toi. Quant à moi, on ne m'abattra pas si facilement. Écoute ce que je te dis : lorsque l'heure de me tuer sera venue, demande à ton père qu'il ne me fasse pas abattre par un boucher, mais par toi. Insiste, s'il le faut, il finira par t'écouter. D'ailleurs, je ne me laisserai pas prendre tant qu'il ne t'aura pas cédé. Quand cela sera chose faite, soulève le merlin, mais au lieu de l'abattre, jette-le loin de toi et monte rapidement sur mon dos. Je t'emporterai si loin que tes méchants persécuteurs ne te

reverront plus jamais.

Les choses se passèrent comme la reine les avait arrangées. Le roi revint de la guerre et trouva sa femme gravement malade. Il eut peur de la perdre aussi, comme il avait déjà perdu la première. Il fit venir incontinent tous les docteurs, guérisseurs, magiciens, voyants, chirurgiens, rebouteux, rebouteuses et barbiers que comptait son royaume, et ceux-ci se mirent tous à donner des conseils, à prescrire des médicaments, à administrer des purges, des potions, des lotions, des pommades et des cachets, sans compter sangsues et ventouses. Mais tout cela ne produisait aucun résultat.

Un beau matin, la reine fit mander son mari.

— Mon maître et roi, lui dit-elle, j'ai vu en songe, cette nuit, ce que je devrais faire pour guérir. Mais je n'ose te le dire, tu ne me l'accorderais pas. Pourtant, je sens que je mourrai d'ici trois jours, si je ne peux le faire.

— Comment te refuserais-je cette chose, ma chère femme ? s'écria le roi. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te guérir. Dis-moi ce qu'il te faut pour recouvrer la santé !

— Ce qu'il me faudrait, c'est le cœur de la vache rousse. Si je pouvais en manger, rien qu'une bouchée, je serais guérie instantanément.

— Oh ! s'il n'y a que cela, je la ferai abattre immédiatement. Tu n'avais vraiment pas besoin d'hésiter si longtemps.

Et, sans plus attendre, le roi fit venir les bouchers. La vache rousse fut traînée au milieu de la cour, mais là, elle s'arracha des mains des valets et ne se laissa plus reprendre. Elle courut dans tous les sens, fonça sur ses poursuivants et ne s'arrêta pas un instant. Voyant cela, le petit François s'approcha de son père et le pria de lui faire remettre le merlin – on verrait qu'il viendrait à bout de la vache rousse. D'abord, son père ne l'écouta point, mais lorsque tous les efforts des garçons bouchers se furent révélés vains, il s'écria, impatient :

— Passe donc le merlin à cet enfant, nous verrons ce qu'il en fera !

François saisit donc le merlin et s'approcha de la vache rousse, qui s'arrêta et l'attendit sans bouger. Tout le monde se demandait ce que cela signifiait. Lorsqu'il fut tout près de la vache, François souleva le merlin et les spectateurs s'attendaient à ce qu'il l'abattît d'un coup, mais, au lieu de cela, l'enfant jeta l'instrument loin de lui, sauta, avec la rapidité d'un éclair sur le dos de la vache et s'en fut si vite que les soldats du roi, qui partirent à sa poursuite, ne purent même pas découvrir sa trace.

À partir de cet instant, toutes sortes de malheurs s'abattirent sur la maison du roi. Son armée fut battue et décimée, son cheptel anéanti par les épidémies ; sa femme et les trois filles de celle-ci achevèrent de dilapider ce qui lui restait de fortune ; en un mot, la bénédiction du

Ciel quitta la maison du roi en même temps que François. Le roi dut bientôt partir en exil, sans pain et sans gîte, tandis que sa femme et les trois méchantes filles partirent dans le sens opposé, pauvres elles aussi.

Cependant, la vache rousse galopait, galopait, avec sur son dos, le petit François. Elle ne s'arrêta qu'après avoir franchi la frontière du pays du roi. Là, elle cessa sa course et posa l'enfant par terre.

— Eh bien, mon fils, lui dit-elle, reste ici, je m'en vais me restaurer un peu, car j'ai faim. Si l'on venait te demander quelque chose, pendant que je suis absente, réponds que je suis partie au pré vert, brouter de l'herbe verte, et si tu as besoin de moi, prends le sifflet que voici et appelle-moi !

La vache rousse partit. Mais elle se fut à peine éloignée qu'un gros loup se posta devant François :

— Eh, garnement, où est ta mère ?

— Elle est allée au pré vert, manger de l'herbe verte.

— Eh bien, si elle rentre, dis-lui qu'elle vienne se battre avec moi, demain, sur le pont de cuivre !

Dès que le loup fut parti, François appela sa mère, qui revint instantanément.

— Qu'as-tu, mon fils ?

— Un gros loup est venu me demander où vous étiez. Il m'a chargé de vous dire d'aller vous battre avec lui, demain, sur le pont de cuivre.

— Qu'il dise ce qu'il veut, je ne l'écoute même pas ! Et je retourne manger encore un peu, car j'ai encore faim.

Elle n'était pas encore bien loin qu'un ours immense surgit devant François.

— Eh, gamin, où est ta mère ?

— Elle est allée au pré vert se régaler d'herbe verte.

— Si elle rentre, dis-lui qu'elle vienne se mesurer avec moi, demain, sur le pont d'argent.

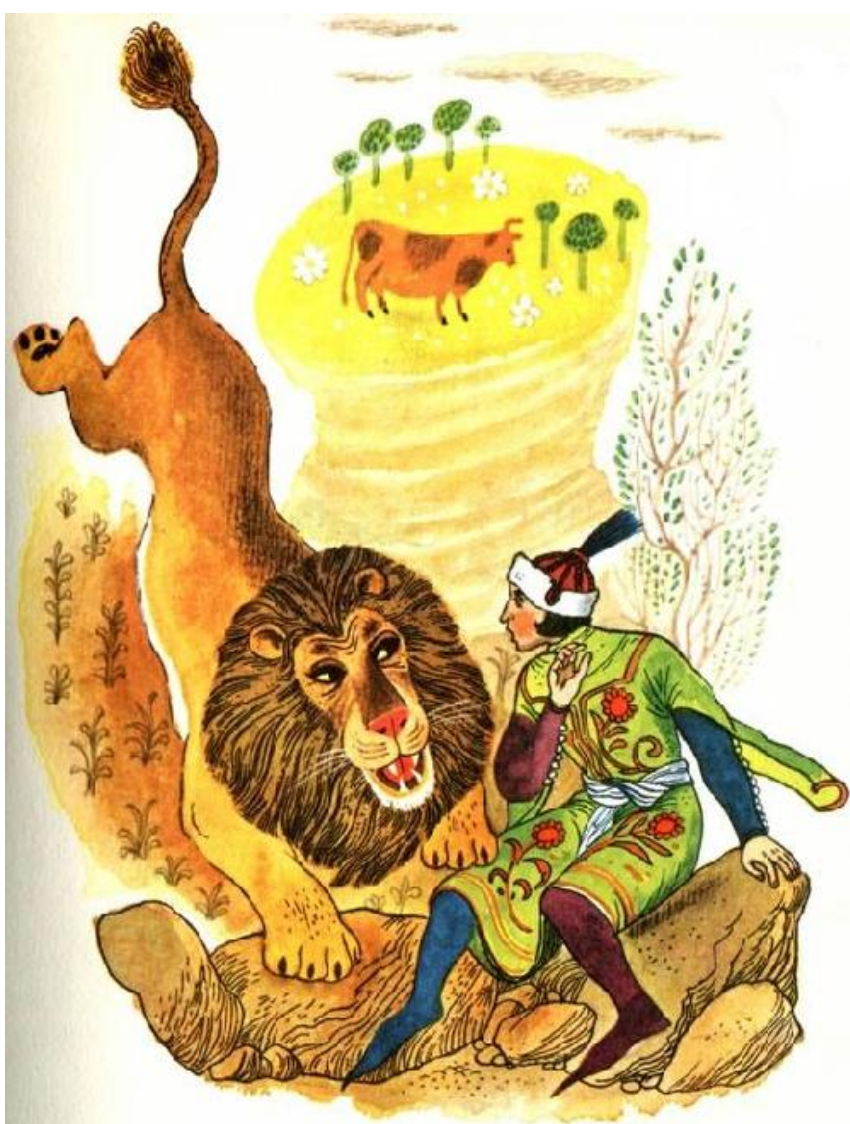
François appela, derechef, sa mère, qui revint, incontinent.

— Eh bien, mon fils, qu'y a-t-il encore ?

— Un gros ours est venu me voir tout à l'heure et m'a chargé de vous dire d'aller vous mesurer avec lui, demain, sur le pont d'argent.

— Si c'est tout, ce n'est pas bien grave. Mais je m'en vais encore un peu, car j'ai encore faim.

Elle eut à peine le temps de s'éloigner qu'un lion furieux bondit devant François.



Un lion furieux bondit devant François.

— Hé, bâtard, où se promène ta mère ?

— Elle est allée au pré vert se restaurer avec de l'herbe verte.

— Eh bien, lorsqu'elle sera de retour, dis-lui qu'elle devra mourir, même si elle a mille âmes. Qu'elle vienne se battre avec moi, demain, sur le pont d'or !

François siffla de nouveau, et la vache rousse revint, fatiguée, couverte de boue.

— Eh bien, mon fils, est-ce que tu m'annonceras encore un malheur ?

François lui dit ce qu'il venait d'entendre.

— Hélas, si celui-là aussi veut ma mort, je suis perdue, car je ne suis pas de force à vaincre cet animal féroce. Écoute-moi bien ! Demain, quand nous serons devant le pont d'or, ne me quitte pas, reste devant le pont. Lorsque je verrai que le lion commence à avoir le dessus, je te lancerai ma corne droite, ramasse-la et sauve-toi avec, mais ne cherche pas à savoir ce qu'il y a dedans avant d'arriver dans une grande ville. Une fois dans une grande ville, tu pourras regarder ce qu'il y a à l'intérieur de la corne, tu verras ce que tu y trouveras.

Le lendemain, ils se firent mutuellement leurs adieux et se rendirent tristement au pont d'or. Le lion les attendait ; le combat commença aussitôt. Il fut long et dur, mais, finalement, le lion eut le dessus. Alors, la vache rousse lança sa corne droite à son fils, qui la saisit et se mit à courir à toutes jambes jusqu'à la ville la plus proche. Là, il s'arrêta et regarda à l'intérieur de la corne.

Eh bien, vous ne me croirez pas, pour sûr. Il en sortit tant de moutons qu'on ne voyait pas la fin du troupeau. C'est pour le coup que François fut bien embarrassé.

Que faire de tous ces moutons, alors qu'il était seul à les garder et qu'il était, lui-même, un errant dans le monde ?

Pendant qu'il s'abandonnait ainsi à ses lourdes pensées, un loup survint brusquement, qui s'approcha de lui.

— Pourquoi es-tu si triste, mon brave berger ?

— Comment ne le serais-je point ? répondit François, ne suis-je pas seul au monde, sans même avoir quelqu'un pour garder mes moutons ? Je serai triste tant que je vivrai.

— Eh bien ! puisque tu me dis que tu seras toujours triste, je me charge de garder tes moutons. Je ne te demande même pas de gages, mais il faut que tu me promettes de me donner ta tête à la première minute où tu te sentiras de bonne humeur.

Le marché fut conclu. François était persuadé qu'il ne serait plus jamais de bonne humeur ; quant au loup, il se disait que son maître finirait bien par être gai un jour. Alors, il le mangerait et ses moutons avec.

François commença par vendre une partie de ses moutons et se fit

construire, avec l'argent qu'il en obtint, un palais magnifique où il vécut comme un grand seigneur.

Dans la même ville, il y avait un roi qui avait une fille d'une beauté sans égale. Un jour, le roi invita François au bal de la cour. Le jeune homme ne se fit pas prier ; il se fit faire un éblouissant costume brodé d'or et se rendit au bal. Il était si beau que toutes les princesses le regardèrent avec admiration, mais lui alla tout droit vers la fille du roi, qu'il invita à danser. Après la danse, les deux jeunes gens se mirent à causer ; François confia à la belle princesse qu'il était lui-même fils de roi et il lui raconta toute sa vie.

Pourquoi le cacher ? Les deux jeunes gens s'aimèrent tout de suite. François demanda donc au roi la main de sa fille qu'il obtint sans difficulté.

Le roi leur offrit une noce comme on n'en a jamais vu de pareille. Mais, au moment où le jeune couple tournoyait, au comble de la félicité, un valet vint dire à François qu'un loup voulait lui parler.

Le jeune prince se souvint alors de sa promesse inconsidérée et il eut bien peur. Il alla trouver le roi et lui dit son angoisse.

Mais le roi ne fit qu'en rire. Il ordonna à ses valets de lui amener immédiatement les sept chiens les plus méchants de sa ville et de les conduire dans la salle où attendait le loup.

Celui-ci, en voyant les sept chiens, oublia de réclamer ses gages et s'enfuit éperdument.

Quant à François, il vit encore avec sa jeune femme et je crois qu'il fait un roi bon et généreux.



La fée Annita



L y avait une fois un roi qu'on appelait le Batailleur et qui passait toute sa vie à guerroyer. Pendant neuf ans, il n'avait cessé de se battre, loin de son pays ; il pensa donc qu'il était temps de s'arrêter un peu pour voir où en était sa fortune : avait-elle grandi ou, au contraire, diminué ? Aussi prit-il le chemin du retour, après avoir accordé à l'ennemi un armistice de trois mois.

Arrivé dans son royaume, il rassembla autour de son trône les ducs, les comtes, et leur annonça qu'il était rentré uniquement dans le but de faire le recensement de ses richesses. Il leur ordonna donc de lui présenter, avant trois mois, chacun pour son domaine, le nombre exact des hommes, des bêtes, des arbres, des objets, sans oublier la moindre épingle.

Les nobles seigneurs se dispersèrent aussitôt pour exécuter l'ordre du roi, et, pendant qu'au palais royal une succession ininterrompue de fêtes signalait la présence du maître, les zélés grands du royaume dénombrèrent, chacun de leur côté, les objets animés et inanimés qui étaient soumis à leur autorité.

Au bout de trois mois, le roi fut donc en possession du compte exact de tout ce que contenait son empire ; il inscrivit tous ces chiffres dans son calepin aux feuilles d'or, prit congé de sa femme, rassembla ses soldats et partit.

Le Batailleur et son armée parvinrent bientôt à la frontière, où ils devaient rencontrer l'ennemi. En traversant, de nuit, une forêt épaisse, ils furent arrêtés par un vieillard à la longue barbe blanche, qui les attendait et qui s'écria à leur vue :

— Halte-là ! Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

— Je suis le roi du pays à la frontière duquel se trouve cette forêt, répondit le Batailleur. Je poursuis l'ennemi qui doit se cacher non loin d'ici. Mais, auparavant, j'ai fait faire chez moi l'inventaire de tout ce qu'il y a dans mon royaume, de sorte que rien ne m'échappe, maintenant, pas un homme, pas un clou.

— Eh bien, puisque tu as fait le compte de toutes tes richesses, promets-moi de me donner ce qui ne figure pas à cet inventaire ! Sans cela, tu ne passeras pas !

— Je veux bien te le promettre sur parole, mais je sais d'avance que tu n'auras rien, car rien n'a été oublié.

L'étranger fut tellement content de cette réponse qu'il se mit presque à danser, tout vieillard qu'il était.

— Sache donc, dit-il ensuite, que je suis le célèbre et puissant roi des fées. Je sais tout ce qui se passe dans ce vaste monde. Je connais aussi ta plus grande richesse, que tu ignores encore : ta femme va bientôt donner vie à un garçon. Ce trésor n'est certainement pas inscrit dans ton calepin. Par conséquent, l'enfant est à moi, comme tu me l'as promis. J'irai le chercher d'ici douze ans ; j'en aurai grand besoin, car je n'ai que trois filles et point d'héritier.

Grande fut la tristesse du pauvre roi Batailleur. Lui aussi avait vainement attendu, pendant de longues années, la naissance d'un héritier, et maintenant que ses vœux allaient être exaucés, enfin, il devait se séparer de ce fils qu'il chérissait déjà de tout son cœur, tout en ne le connaissant pas encore. Mais il avait donné sa parole de roi, il n'y pouvait revenir !

Il ne put qu'envoyer un messager auprès de sa femme, pour faire part à celle-ci de la triste aventure qui venait de lui arriver, et pour demander à la reine d'appeler le nouveau-né *Donperdu*, car le roi considérait son fils comme un don de Dieu qu'il avait sottement perdu.

Grande fut aussi la tristesse de la reine. Comment ne pas la comprendre ? Obtenir enfin du Ciel la faveur tant souhaitée, l'enfant, et savoir que cet enfant sera, à l'âge de douze ans, confié à un étranger et qu'il n'aura plus désormais ni père ni mère !



L'enfant avait plus de six ans lorsque le roi, son père, put enfin conclure un traité de paix avec ses ennemis et revenir à son foyer. À partir de ce jour, le Batailleur prit en mains l'éducation de son enfant ; il lui apprit à monter à cheval, à se servir de son arc et de son épée,

tous arts, enfin, qui étaient indispensables à un jeune homme de si haute naissance.

— Puisqu'il faut que nous le donnions au roi des fées, répétait son père, qu'il ne soit pas dit, au moins, qu'il n'a pas reçu une éducation digne de lui !

Donperdu grandissait donc, entouré de l'affection jalouse et mélancolique des siens. Il atteignit sa douzième année, et même la quatorzième, sans qu'on fût venu le chercher. Le roi et la reine se dirent que le maître du pays des fées ne viendrait certainement plus réclamer son dû et décidèrent d'organiser une fête à nulle autre pareille, pour permettre à chacun de leurs sujets de partager leur joie.

Sauteries, représentations, illuminations se succédèrent donc et le pays tout entier y fut convié. Un jour que le palais retentissait ainsi des cris de couples joyeux, un messager survint à cheval et remit au roi une lettre portant le sceau du royaume des fées. C'était la lettre du vieux roi qui demandait qu'on lui envoyât immédiatement le jeune prince.

Les violons se turent, les rires joyeux aussi. On interrompit la fête et ses parents se mirent à préparer le prince au grand voyage. Suivant l'ordre du roi des fées, il ne devait avoir qu'un seul valet pour toute escorte. Son père et sa mère, ainsi que tous les courtisans, l'accompagnèrent jusqu'à la frontière et s'en retournèrent tristement, après lui avoir souhaité bon voyage.

Donperdu s'engagea donc, avec son valet, dans les sentiers presque impraticables qui menaient vers le royaume des fées. La marche épuisante l'affaiblissait de plus en plus, et il tenait à peine debout, lorsque les contours du pays des fées parurent à l'horizon. Après avoir franchi la frontière, les deux pèlerins se trouvèrent devant les portes d'une grande ville. Ils y entrèrent et s'assirent, pour se reposer, sur un banc de marbre qui se trouvait devant un palais. Là, Donperdu se prit la tête dans les deux mains et se mit à méditer sur son triste sort qui l'obligeait à errer par des chemins inconnus. Si grand était son accablement que, pour un peu, il se fût mis à pleurer. Mais, juste à ce moment, il lui sembla entendre crier son nom. Il leva la tête, regarda autour de lui, mais ne vit personne. Il s'abandonna donc, de nouveau, à ses tristes pensées, mais il ne tarda pas à entendre, derechef : « Donperdu, Donperdu ! » Il leva encore la tête et vit, à une fenêtre du palais, une fée d'une beauté éblouissante qui l'appelait.

Donperdu ne se fit point prier, il entra, monta mille marches et parvint ainsi à l'étage suprême, sans avoir rencontré personne. Il poussa une porte au hasard et se trouva dans une salle si richement installée, si rutilante de choses précieuses que, tout prince qu'il était, il n'avait jamais vu la pareille. Saisi de peur devant tant d'objets scintillants, il voulut s'enfuir, mais, à cet instant, une autre porte

s'ouvrit, laissant passer la belle fée qui l'avait appelé. Elle prit Donperdu par la main, traversa avec lui onze pièces, plus somptueuses les unes que les autres, et, finalement, dans la douzième, elle le fit asseoir dans un fauteuil tout en or.

— Ô, mon cher Donperdu, lui dit-elle, que tu t'es donc fait attendre ! Tu dois être bien fatigué, et, pourtant, tu n'es même pas à moitié chemin. Pour parvenir à la résidence de notre roi, tu en as encore bien pour une année de marche, à moins que tu n'écoutes mon conseil. Et mon conseil, le voici : vois-tu cet étang, là, devant nous ?

— Je le vois, fit Donperdu.

— Eh bien, les trois belles filles du roi viendront s'y poser ce soir, sous forme de cygnes. Tu n'auras qu'à te cacher derrière un buisson, au bord du lac. Le soir, tu verras arriver d'abord un premier cygne. Il se secoue, quitte sa peau de cygne et se transforme en une superbe jeune fille, qui entre aussitôt dans l'eau pour prendre un bain. Vient ensuite le second cygne, qui quitte de même son déguisement et se transforme en une jeune fille bien plus belle encore que la première. La troisième jeune fille, qui arrivera la dernière, est la plus belle de toutes, c'est l'éblouissante Annita, dont jamais les yeux d'un homme n'ont vu de pareille. Elle quitte sa peau de cygne et entre dans l'eau, comme ses sœurs. Toutes les trois passent quelques instants à s'ébattre dans les îlots, puis elles sortent, reprennent leurs masques de cygne et s'envolent, l'une après l'autre, comme elles sont venues. Lorsque les deux aînées seront parties, prends le déguisement d'Annita et ne le lui rends pas, tant qu'elle ne t'aura pas promis de te porter sur son dos jusqu'au palais de son père. Le reste est ton affaire. Et maintenant, va te reposer, je te réveillerai quand le moment sera venu de commencer le guet.

Donperdu ne se le fit pas dire deux fois ; il alla se reposer dans un lit moelleux. Il fut réveillé, au coucher du soleil, par la fée, qui lui enjoignit d'ouvrir l'œil et prit congé de lui.

Le jeune prince commença par renvoyer son valet, sachant qu'il devait faire le guet tout seul ; ensuite, il se rendit au bord de l'étang, se cacha derrière un buisson et attendit.

Il ne devait pas attendre longtemps. Bientôt vint le premier cygne, qui fit comme la fée l'avait prédit et le second de même. Vint ensuite un mignon petit cygne, qui se secoua et se transforma en une jeune fille dont la beauté défiait l'imagination. Donperdu en tomba si éperdument amoureux qu'il en oublia ses aventures et ses fatigues. Annita alla rejoindre ses sœurs au milieu de l'étang et les trois jeunes filles se divertirent un bon moment ensemble. Enfin, la plus âgée d'entre elles sortit de l'eau, reprit son déguisement de cygne et s'envola, suivie bientôt de la seconde. Quand cette dernière fut partie, Donperdu s'empara en silence de la peau de cygne d'Annita et se

recacha aussitôt. Quelques instants après, Annita sortit de l'eau à son tour, chercha son déguisement, et, ne le trouvant pas, se mit à pousser des cris désespérés.

Là-dessus, Donperdu sortit de sa cachette et dit franchement à la jeune fille :

— Ne pleure pas, ma chère Annita, c'est moi qui ai caché ta robe de cygne !

— Bonjour, Donperdu, mon amour, fit Annita, incontinent. Je suis heureuse que tu sois enfin arrivé, mais, maintenant, rends-moi vite ma robe de cygne, sinon, je serai en retard !

— Je n'en ferai rien, tant que tu ne m'auras pas juré que tu m'aimes, que tu seras à moi et que tu me resteras fidèle jusqu'à la mort, car tels sont également les sentiments que j'ai pour toi. En outre, il faut que tu me portes jusqu'à la résidence de ton père, pour que j'y arrive plus vite.

Bon gré, mal gré, Annita dut accepter toutes ces conditions, et rapidement encore. Elle ne pouvait rentrer au Palais que pendant la relève de la garde, et elle savait qu'elle était perdue si elle restait dehors pour la nuit. Sa décision fut prise d'autant plus facilement qu'elle était tombée amoureuse de Donperdu aussitôt qu'elle l'avait vu. Les deux jeunes amoureux échangèrent donc immédiatement leurs serments de fidélité éternelle. Annita reprit son déguisement de cygne et, ainsi transformée en oiseau, elle prit Donperdu sur son dos. Mais elle lui enjoignit de ne jamais laisser deviner, une fois arrivé à la cour du roi, qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre, sinon, ils seraient irrémédiablement perdus.

Lorsqu'ils aperçurent les contours du palais royal, le cygne déposa Donperdu à terre, en lui conseillant de se montrer très fatigué, pour que les gardes, qui veillent à la porte du palais, croient qu'il a fait tout le chemin à pied. Cela dit, Annita se glissa dans sa chambre et Donperdu alla trouver les gardes, en traînant la jambe comme un éclopé. Et pourtant, par Dieu, je suis sûr que sur un signe d'Annita, il eût été disposé à danser deux jours et deux nuits, sans arrêt. Mais il put donner le change aux gardes, auxquels il demanda si le roi des fées était chez lui. Les gardes le reconnurent aussitôt :

— Que nous sommes heureux de vous voir parmi nous, notre petit maître ! s'écrièrent-ils. Nous vous attendions impatiemment. Sa Majesté le roi est venu nous demander tous les matins si vous étiez déjà arrivé. Mais voici une chaise-longue, reposez-vous ! Vous paraissez bien fatigué, et ce n'est pas étonnant, vous venez de si loin !

Donperdu s'étendit donc sur la chaise-longue et s'assoupit aussitôt. Le lendemain, on le réveilla de bon matin. Le roi avait été informé de son arrivée et désirait le voir immédiatement. Il pénétra donc dans la salle de réception du maître des fées, qui l'embrassa sans façons et lui

souhaita la bienvenue.

Ensuite, le roi réunit les magnats et autres dignitaires de son empire et leur présenta Donperdu comme leur futur roi à qui ils devaient, dès cet instant, respect et obéissance.

Cet ordre du roi ne plut pas à tout le monde. Il eut le don, en particulier, d'indigner la reine, qui assistait également à l'audience solennelle.

— Il a compté sans moi, gronda-t-elle, et je le lui ferai comprendre dès que les nobles seigneurs seront partis. Comment donc ? Il a des filles et il se soucie si peu de leur avenir qu'il promet son royaume au premier venu, à cet enfant d'étrangers ! Mais je m'y opposerai de toutes mes forces.

Elle fit part de ce qu'elle avait entendu à ses deux filles aînées, qui étaient ses préférées, et qui partagèrent pleinement son indignation. Elles reprochaient à Donperdu de les traiter avec hauteur, car, en vérité, il n'avait d'yeux que pour Annita.

Dès que les invités eurent quitté le Palais, la reine prit son air le plus méchant et reprocha vivement à son mari d'avoir promis son royaume à un prince étranger, en oubliant si injustement ses propres filles. Cependant, la colère de la reine se déchaîna encore plus violemment lorsqu'elle finit par se rendre compte que sa plus jeune fille, Annita, aimait Donperdu. De ce jour, la vieille reine considéra Annita comme une ennemie, complice de Donperdu. Désormais, elle chercha ouvertement à perdre le nouveau venu, et ne cessa d'intriguer contre lui auprès du roi.

— Il est parmi nous autre, fées, depuis belle lurette, disait-elle ; il mange notre pain, mais sais-tu au moins s'il a appris quelque chose de notre métier ? As-tu jamais songé à l'éprouver ?

Elle insistait tant et si bien que le roi finit par appeler son fils adoptif et, le conduisant devant la fenêtre, il lui demanda :

— Vois-tu cette forêt ?

— Oui, mon roi, je la vois bien, fut la réponse.

— Eh bien, je t'ordonne de la raser cette nuit, en arrachant tous les arbres avec leurs racines. Ces arbres, tu les découperas en bûches, que tu transporterai sous les hangars, où tu les mettras en tas. Ensuite, tu laboureras l'emplacement de la forêt et tu l'ensemenceras. Il faut qu'avant que je me lève, le blé ait mûri, que tu l'aies fauché, battu et engrangé. En me levant, demain matin, je veux trouver sur ma table une brioche tendre que tu auras faite avec la farine du froment semé la veille. Il y a maintenant assez longtemps que tu habites le royaume des fées, tu as dû apprendre l'alphabet de notre métier !

Le pauvre Donperdu quitta le roi, tout épouvanté. Il savait qu'il n'avait aucune chance de lui donner satisfaction ; le courage même lui manquait pour entreprendre un travail dépassant si nettement ses

forces. Il s'en vint conter son chagrin à Annita, qui l'écouta avec le sourire.

— Il n'y a vraiment pas de quoi être triste, mon cher Donperdu, dit-elle enfin. Ne t'inquiète pas, je me charge de ce travail ! Viens me trouver ce soir, lorsque tout le palais sera plongé dans le sommeil !

Ne me demandez pas si Donperdu attendit impatiemment la venue du soir ! Quand le silence de la nuit fut descendu sur la ville, il courut retrouver la jeune princesse des fées qui l'attendait, un sifflet miraculeux à la main. Le son de ce sifflet avait le don de réveiller tout l'empire des fées, sauf le roi, la reine et leurs enfants.

Dès qu'Annita eut porté le sifflet à ses lèvres, les fées accoururent de toutes les directions. Elles étaient si nombreuses que la cour du palais ne les contenait que fort difficilement. Lorsqu'elles furent toutes rassemblées, elles demandèrent en chœur :

— Que nous veux-tu, notre chère petite princesse ? Que pouvons-nous faire, pour te montrer notre affection ?

La princesse leur répéta, mot à mot l'ordre donné par son père à Donperdu. Les fées se mirent au travail immédiatement. Au bout de quelques instants, on put entendre le bruit que faisaient les arbres en tombant, et les cris qui fusaient de toutes parts : « J'ai fini d'abattre mes arbres, emportez-les ! Mes bûches sont là, vite, un chariot ! Ma parcelle de terre est labourée, il n'y a plus qu'à l'ensemencer ! » Puis, on perçut le crissement des faux et le bruit monotone des batteuses.

Vers la fin de la nuit, Annita dit à Donperdu :

— Bientôt, il fera jour. Va, mon amour, mets-toi au travail ! Il sera terminé plus vite, et, te voyant mettre la dernière main à l'ouvrage, mon père croira que ses ordres furent exécutés par toi seul.

Et, en effet, s'étant levé avec le soleil, le roi put voir Donperdu qui chargeait sur un chariot des sacs pleins de blé. Son cœur se remplit d'une fierté toute paternelle. Il appela sa femme, dans l'espoir que celle-ci partagerait ses sentiments.

— Viens voir, comme notre fils travaille bien ! lui dit-il.

— Eh bien, oui ! répondit la méchante reine. Si tu étais un peu plus clairvoyant, tu comprendrais qu'il a fait faire tout le travail par Annita. Ces jeunes gens sont amoureux, on les voit toujours ensemble.

Mais le roi ne prêta aucune attention aux insinuations malveillantes de sa femme. Il était content et n'hésita pas à le dire à Donperdu, lorsque celui-ci vint lui apporter, pour son petit déjeuner, la tendre brioche faite avec la farine du froment semé la veille. Il le loua de si bon cœur que le jeune prince ne put s'empêcher d'en rougir.

Hélas, la reine ne se contenta pas de cette épreuve unique. Elle ne cessa de revenir à la charge auprès de son mari :

— Faudra-t-il que ce garçon mange éternellement notre pain pour rien ? Qu'attends-tu pour lui donner une nouvelle besogne ?

Le roi résista tant qu'il put, mais il dut céder à la fin à l'insistance de la reine. Il appela donc Donperdu et lui montra une autre forêt plantée à flanc de coteau.

— Vois-tu cette forêt ? lui demanda-t-il. Je veux que d'ici demain matin tous les arbres de cette forêt soient arrachés, leurs branches découpées en bois de chauffage, mis en tas sous mes hangars, et leurs troncs transformés en gros tonneaux. À la place des arbres, tu planteras des vignes, et j'entends qu'avant demain matin le raisin ait mûri, que tu l'aies pressuré, que tu en aies fait du moût, que ce dernier ait fermenté et que tu aies mis sur ma table du bon vin nouveau, pour mon petit déjeuner.

Une fois de plus, Donperdu revint auprès d'Annita complètement découragé. Mais, cette fois encore, Annita répondit par un éclat de rire aux plaintes du jeune prince.

— Retire-toi tranquillement, lui dit-elle, le travail sera fait !

La princesse des fées appela donc, à l'aide de son sifflet magique, ses serviteurs dévoués. Il y eut un grand remue-ménage ; chaque fée amena ses parents et ses enfants. La cour, et même la place entourant le palais se révélèrent trop étroites pour les contenir. Annita leur répéta, mot à mot, l'ordre du roi et leur enjoignit de faire vite.

Les ordres furent à peine donnés qu'on entendit la chute des arbres et le bruit des instruments qui servaient à la confection des tonneaux. D'autres fées étaient occupées à découper les branches en bois de chauffage. Vers minuit, on entendit le chant des vendangeurs, le fracas des pressoirs, l'entrechoquement des tonneaux.

Donperdu se réveilla lorsque tous les fûts se trouvaient déjà assemblés dans la cour, sous la fenêtre du roi. Il se mit à soutirer du vin des tonneaux pour remplir des bouteilles, et le roi fut réveillé de bon matin par les cris de Donperdu, qui donnait des ordres d'une voix assurée aux valets chargés de descendre les fûts à la cave.

Quelle ne fut pas la joie du roi ! Il voulut la faire partager et appela sa femme, mais celle-ci découvrit encore une fois la main d'Annita dans la réussite de Donperdu.

Cependant, le vieux roi n'eut cure de ses protestations. Il considérait le jeune prince comme son digne successeur, et lorsque celui-ci lui fit déguster le vin nouveau tiré du sol de la forêt rasée la veille, il ne lui ménagea point ses éloges.

Mais la méchante reine n'y tint plus. Elle courut retrouver ses filles aînées et eut avec elles, bientôt, un long conciliabule, à la fin duquel elle revint auprès du roi et lui dit :

— Eh bien, si Donperdu est vraiment si fort que cela, qu'il fasse donc le travail que je lui donnerai à faire, moi ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Annita ne pourra lui être d'aucune utilité. Voici de quoi il s'agit : demain, je lui ferai présenter, dans la cour, trois juments ; qu'il

les selle et qu'il fasse le tour du palais sur le dos de chacune d'elles. S'il n'y arrive pas, qu'il s'en aille, il n'est pas digne de vivre parmi les fées !

Bon gré, mal gré, le roi fit donc appeler Donperdu encore une fois.

— Je suis bien obligé de te mettre à l'épreuve, cette fois encore, lui dit-il. Mais que faire, puisque ma femme y tient absolument ! Voici ce que tu auras à faire : ma femme te fera amener, demain matin, dans la cour du palais, trois juments fougueuses. Tu auras à les seller toutes les trois, de tes propres mains, sauter sur chacune d'elles, sans aide, et faire avec chacune le tour, du palais.

En entendant cela, Donperdu éclata de rire :

— Si ce n'est pas plus difficile que cela, je n'ai vraiment pas peur ! J'ai déjà sellé, dans mon pays, des chevaux indomptés qu'on venait de retirer du haras.

Ceci dit, il s'en retourna chez lui, sifflotant joyeusement. C'est ainsi qu'il rencontra Annita, qui l'attendait anxieusement.

— Je suis heureuse de te voir si content, dit-elle. Mon père ne t'a donc donné aucun nouveau travail à accomplir ?

— Oh, vraiment, c'est si peu de chose que je ne voulais même pas t'en parler, répondit Donperdu. J'aurai à dresser trois juments, ce n'est sûrement pas au-dessus de mes forces.

— Mon pauvre Donperdu, s'écria Annita, tu prends cette tâche à la légère, et, pourtant, cette épreuve est la plus dure de toutes. Sache que les trois juments fougueuses que tu auras à dresser, ce sont mes deux sœurs et moi. Si tu étais mille fois plus fort que tu n'es, tu serais encore incapable de les seller, ni même de les approcher, puisqu'elles lanceront vers toi des flammes par leurs bouches et par leurs naseaux. Il n'y aurait qu'un seul moyen de les dominer : il faudrait que tu puisses attacher à tes bottes les éperons de mon père. En traçant un cercle autour des trois juments avec ces éperons, tu leur ôterais tout pouvoir maléfique ; elles s'arrêteraient comme des agneaux. Malheureusement, je ne sais pas du tout comment te procurer ces éperons, mon père les porte attachés à son cou, jour et nuit.

Les révélations de la princesse des fées coupèrent net la bonne humeur du jeune homme. Annita voulut le consoler.

— J'essayerai tout de même de m'emparer des éperons pendant la nuit. Si j'y réusis, le reste ne sera qu'un jeu d'enfant.

Donperdu se retira dans sa chambre, mais il ne songea guère à s'endormir. Il s'assit sur une chaise, se prit la tête entre les deux mains et s'abandonna à ses tristes pensées. Mais le cours de ses méditations amères fut interrompu par l'arrivée d'Annita, qui gambadait de joie.

— Je les ai ! cria-t-elle de loin. Il ne me reste plus qu'à t'expliquer comment tu devras t'en servir demain, et nous serons sûrs de triompher. Écoute-moi bien ! Lorsque les trois juments paraîtront dans

la cour, l'une d'elles t'enverra des brandons ardents dans chacun de ses souffles, l'autre t'enverra des foudres par la bouche et par les naseaux, la troisième aura le corps tout entier en flammes, mais ne te laisse pas intimider, approche-toi d'elles et trace un cercle avec les éperons autour de celle des trois que tu voudras dresser la première. Elle s'arrêtera instantanément, comme si elle était pétrifiée. Tu n'auras qu'à la seller et à faire le tour du palais, une fois en selle. Tu agiras de la même façon avec les deux autres.

Le lendemain, comme le roi avait fait annoncer dans tout le pays à quel spectacle extraordinaire on allait pouvoir assister chez lui, la cour du palais était bondée de monde. Il y restait juste assez de place pour que Donperdu pût s'y introduire avec les trois juments. À l'heure dite, les montures fougueuses furent amenées dans la cour. La première – qui n'était autre que l'aînée des princesses – envoyait vers Donperdu des tisons ardents à travers ses naseaux et sa bouche, se cabrait, ruait, mordait, mais le jeune prince n'y prêta pas la moindre attention ; il l'enferma dans le cercle magique tracé avec les éperons, et – je peux en parler, car j'y étais – la jument s'arrêta net. Donperdu lui mit, sans difficulté, la selle sur le dos, sauta dessus, l'enfourcha et allez ! Pour se venger des intrigues de la reine et de ses deux filles aînées, il ne cessa de piquer sa monture des éperons, de sorte que celle-ci saignait des deux flancs lorsque la course fut terminée. Il la ramena alors au point de départ et, d'un coup de fouet cinglant, l'obligea à regagner l'écurie. La seconde jument n'eut pas un meilleur sort, bien qu'elle eût essayé de se protéger en crachant des foudres.

Vint enfin le tour de la troisième jument ; Donperdu savait que c'était Annita charmée par sa mère. Elle en lançait, des flammes ! Mais ce n'était point sa faute ; elle était au pouvoir de sa mère, qui l'obligeait à se rendre inabordable pour Donperdu. Cependant, le jeune homme réussit à vaincre sa résistance, grâce au cercle magique. Mais, cette fois-ci, il n'eut garde de blesser sa monture, bien au contraire, après la course, il l'essuya gentiment avec un mouchoir de soie et la débarrassa du harnais, avant de la quitter.

Chacun peut s'imaginer la colère de la vieille reine. Elle jura de se venger d'Annita et de Donperdu, car non seulement elle n'avait pas réussi à perdre ce dernier, mais encore ses filles aînées durent garder le lit pendant plusieurs jours à la suite de cette épreuve manquée. Si le vieux roi ne l'avait retenue, elle eût supprimé les deux jeunes gens de n'importe quelle manière ; mais le roi, dont l'affection pour Donperdu grandissait chaque jour, veillait.

Cependant, le roi fut avisé, un jour, qu'une de ses provinces lointaines était saccagée par l'ennemi, et que les habitants de cette

province réclamaient son aide. Il fut fort triste d'avoir à quitter ses enfants chéris et à les exposer à la vengeance de sa femme, mais il ne pouvait faire autrement. Tout ce qu'il put faire, c'était de faire jurer à sa femme qu'elle ne persécuterait pas les deux enfants pendant son absence. La vieille reine promettait tout, mais, dans son for intérieur, elle était fermement décidée à se venger, dès que le roi aurait tourné le dos.

Le maître des fées prit donc congé des siens et partit au-devant de l'ennemi, à la tête d'une immense armée. Dès qu'il fut loin, la reine se demanda quel supplice serait assez infernal pour punir Annita et Donperdu de s'être opposés à sa volonté. Elle conçut une idée diabolique : elle ferait bouillir de l'huile dans deux grandes cuves, elle ferait verser l'huile bouillante dans une baignoire et y ferait jeter les deux enfants. Son âme noire se réjouissait à l'avance des tortures auxquelles les jeunes gens allaient être soumis.

Tous les préparatifs étaient déjà terminés ; il ne restait plus qu'à faire bouillir l'huile. Mais Dieu ne pouvait permettre que les deux amoureux périssent aussi misérablement. Une des domestiques, qui devait allumer le feu sous la cuve remplie d'huile, révéla à Annita les projets de la méchante reine. La petite princesse fit appeler immédiatement Donperdu et lui raconta ce qui se tramait contre eux.

— Ainsi, mon cher Donperdu, conclut-elle, nous ne pouvons hésiter davantage, il nous faut fuir, car notre vie est en danger. Mais de quel côté pouvons-nous nous tourner ?

— Ce serait le moindre de nos soucis, répliqua Donperdu. Nous irons dans le pays de mon père. Il n'a pas d'autres enfants ; son empire sera à nous, je serai roi et toi reine. Mais ce qui m'inquiète, c'est de savoir comment nous pourrons sortir d'ici. Ta mère nous surveille, nuit et jour ; même si nous échappons du palais, comment ferons-nous pour quitter le pays ?

— Je me le demande moi-même, fit Annita, songeuse. Tous mes instruments de magie se trouvent dans un placard fermé, où nous n'aurons plus le temps de pénétrer. Mais nous pourrons sortir du palais par une voie souterraine, et, pour que notre fuite ne soit pas découverte immédiatement, je laisserai sur la table trois de mes cheveux, qui ont le don de répondre, une seule fois chacun, lorsque ma mère viendra nous appeler.

Et ils réussirent, en effet, à quitter clandestinement le palais. Quand ils se furent retrouvés dehors, Annita se transforma en cygne, prit Donperdu sur son dos et le transporta aussi loin qu'elle put. Mais ils ne purent aller bien loin, la princesse des fées n'ayant sur elle aucun de ses instruments de charme.

Peu d'instants après leur départ, le bain d'huile bouillante fut prêt. La reine alla donc frapper à la porte de la chambre d'Annita et, ne

recevant pas de réponse, elle dit à haute voix :

— Annita, ma chère fille, sors un peu, j'ai à te parler !

Un des cheveux répondit à la place de la princesse :

— Je me lève dans un instant, ma mère, et je sors tout de suite.

La reine attendit donc quelques instants. Ne voyant pas venir sa fille, elle insista :

— Viens donc, ma chère fille, ne me fais pas attendre !

Le second cheveu répondit :

— J'y vais, j'y vais, mais il faut, tout de même, que je m'habille !

Au bout de quelques instants, la reine s'écria, impatiente :

— Viens vite, ma fille, j'ai un beau cadeau pour toi !

— Encore un instant, je n'ai plus qu'à arranger ma coiffure, répondit le troisième cheveu.

La reine et ses domestiques patientèrent encore quelques secondes, mais comme leurs cris répétés restaient sans réponse et que l'huile commençait à se refroidir, on enfonça la porte. Quelle ne fut pas la colère de la mère dénaturée quand elle découvrit, dans la chambre vide, les trois cheveux. Elle s'écria, furieuse :

— Ils sont partis, les garnements, mais je sais de quel côté ils sont allés, je saurai les retrouver !

Ceci dit, elle enfourcha une pelle et se lança, au galop, à la poursuite des fugitifs, en donnant à sa monture de forts coups d'étrier, pour l'obliger à avancer plus vite.

Annita, qui, pendant ce temps, fendait l'air de toutes ses forces, dit soudain à Donperdu :

— Ma joue gauche est en feu ; regarde un peu en arrière, mon cher Donperdu, et dis-moi ce que tu vois.

— Je ne vois qu'un nuage gris, fut la réponse.

— Eh bien, c'est ma mère, qui s'est aperçue de notre fuite. Descendons vite à terre. Je me transformerai en chapelle et toi en ermite. Quand ma mère viendra te demander si tu n'as pas vu passer un garçon et une jeune fille, réponds-lui que tu les as bien vus, il y a trois siècles.

Cette transformation fut à peine terminée que survint la vieille reine.

— Dites donc, ami ! demanda-t-elle à l'ermite, n'auriez-vous pas vu passer par ici un jeune garçon et une jeune fille ?

— Je les ai bien vus, il y a trois cents ans, fut la réponse, mais je ne m'occupe guère des enfants des autres.

La méchante vieille regarda encore une fois autour d'elle et, n'ayant pu découvrir ceux qu'elle cherchait, elle s'en retourna au palais dans l'espoir qu'en fouillant celui-ci de fond en comble elle finirait par mettre la main sur les fugitifs.

Elle croyait qu'elle les avait mal cherchés, tout à l'heure, mais elle

dut déchanter bientôt. Elle comprit alors que la chapelle et l'ermite n'étaient autres qu'Annita et Donperdu. Furieuse, elle enfourcha un plumeau et se lança, derechef, à leur poursuite.

Entre temps, les deux amis avaient laissé un bon bout de chemin derrière eux. Ils commençaient à espérer qu'ils échapperaient à leur persécutrice. Mais, brusquement, Annita s'écria :

— J'ai la joue droite en feu ! Dis-moi, mon cher Donperdu, vois-tu quelque chose derrière nous ?

— Je ne vois qu'un nuage noir, répliqua Donperdu.

— C'est encore une fois ma mère, qui est encore plus furieuse qu'auparavant. Mais descendons vite ! Je me transforme en champ de mil et toi en pâtre. Tu te mettras au milieu du champ et n'en sortiras pour rien au monde, quelles que soient les menaces de ma mère. Si elle veut t'approcher, chasse-la avec ta houlette !

Ainsi fut fait. Leur transformation à peine terminée, la vieille reine arriva chevauchant son plumeau. Elle reconnut Donperdu aussitôt, mais elle voulut, d'abord, le prendre par la douceur.

— Approche-toi, mon cher Donperdu, dit-elle, j'ai quelque chose de beau à te montrer.

Elle aurait pu, tout aussi bien, parler à un mur. Le jeune prince ne lui répondit même pas. La vieille sorcière se transforma alors successivement en lionne, en louve et en vipère, pour intimider le jeune berger, mais celui-ci tenait bon, au milieu du champ de mil, et exécutait avec sa houlette des moulinets si menaçants que la furie n'osa point s'approcher, malgré sa férocité.

Ne pouvant plus dominer sa fureur, elle se mit alors à arracher les tiges de mil, avec leurs racines.

— Quoi que vous fassiez, garnements, criait-elle rageusement, vous ne m'échapperez pas. Je sais qu'Annita est cachée dans le mil, je brûlerai donc celui-ci et elle sera brûlée avec. Quant à Donperdu, il n'ira pas loin sans la ruse d'Annita.

Mais elle comptait, une fois de plus, sans la science de sa plus jeune fille ! Celle-ci se cachait, en effet, dans la partie du champ qui était protégée par Donperdu. Le reste n'était que mauvaises herbes ; la sorcière eut beau l'arracher, elle ne fit que se donner du mal inutilement.

Et, de fait, lorsque la vieille reine eut repris le chemin du palais, des bottes de mil sous les bras, et qu'elle eut jeté ces bottes au feu, elle eut beau rester tout près des flammes, dans l'espoir d'entendre les gémissements d'Annita, les tiges de mil se consumèrent, le feu s'éteignit, sans qu'elle eût entendu le moindre cri de douleur. Elle se rendit compte qu'une fois de plus, elle s'était laissé tromper.

Tremblant de rage, elle enfourcha une herse et reprit la poursuite des deux enfants.

Pendant ce temps, les fugitifs avaient encore parcouru un bon bout de chemin, mais ils eurent beau faire, leur ennemie était encore à leurs trousses.

— Hélas, mon cher Donperdu, dit Annita, j'ai mes deux joues en feu. Regarde un peu en arrière et dis-moi ce que tu vois derrière nous ?

— Je ne vois qu'une espèce de moulin à vent, qui se rapproche avec une rapidité extraordinaire.

— Eh bien, c'est encore ma mère ; elle est plus enragée que jamais. Descendons donc vite ! Moi, je me transformerai en étang, toi en canard. Mais reste bien au milieu de l'étang, n'en sors pour rien au monde.

Juste au moment où le canard venait de prendre place au milieu de l'étang, la méchante reine survint.

— Vous m'avez trompée deux fois, chenapans, dit-elle, mais vous ne me tromperez plus. Vous ne m'échapperez pas, cette fois-ci, j'en suis sûre.

Elle se transforma aussitôt en aigle et s'abattit, à plusieurs reprises, sur le petit canard, mais ne réussit point à l'attraper, le canard plongeant chaque fois, pour lui échapper. Elle se transforma, ensuite, en chasseur et tira sur le canard, sans l'atteindre, car celui-ci plongea encore.

Voyant que tous ses efforts restaient vains, la reine se transforma, alors, en pélican et but toute l'eau de l'étang, dans l'intention de déverser l'eau par terre, une fois rentrée chez elle, et de tuer ainsi Annita. Mais la Providence n'a pas permis que l'innocente meure de cette façon. Le pélican ne put happer quelques gouttes d'eau que le canard abritait de ses ailes. Or, Annita se trouvait justement dans ces quelques gouttes-là !

La mégère dut reconnaître, cette fois encore, qu'elle avait été dupée, mais elle n'abandonna pas la partie pour autant. Elle repartit à la poursuite des enfants, en chevauchant, cette fois, un dragon.

Mais les jeunes gens avaient pris, entre temps, une avance considérable, de sorte que, juste au moment où la reine allait les rattraper, ils purent franchir la frontière de l'empire des fées, et la vieille sorcière fut désormais sans pouvoir sur eux.

Ils redescendirent donc à terre, où ils firent la culbute et redevinrent ce qu'ils avaient été auparavant, une jeune fille superbe et un jeune prince amoureux.

De l'autre côté de la frontière, la reine au cœur dur les regardait ; elle enrageait de les savoir hors de son atteinte, mais les jeunes gens ne firent aucun cas de ses imprécations, ni de ses vaines menaces. Ils poursuivirent leur chemin, en rendant grâce à Dieu qui les a sauvés et qui a permis à leur amour de surmonter tous les obstacles.

Au bout de quelques heures de marche, ils parvinrent à la frontière

du royaume dont le père de Donperdu était le maître. Les soldats, qui y montaient la garde, reconnurent le prince et le conduisirent en triomphe auprès du vieux roi. Donperdu entra d'abord seul chez son père, qui le serra sur son cœur, longuement, sans pouvoir prononcer une parole. Des minutes passèrent, dans l'émotion et la joie du revivre ! Pressé de questions, Donperdu raconta ensuite au prix de combien de dangers et de vicissitudes il avait pu échapper à la colère de la reine des fées, et avec quel dévouement Annita l'avait aidé à braver les menaces.

Après avoir entendu ce récit, le roi dit à son fils d'aller chercher la bonne fée sans retard, et lorsque la jeune princesse revint, au bras de son fiancé, le roi la présenta à sa femme, ainsi qu'aux grands de son royaume comme sa fille et leur future reine.

La noce fut célébrée le jour même. Je ne me chargerai pas de vous dire combien on y tua de veaux, combien on y vida de pièces de vin. Ce qui est sûr, c'est que, lorsque la gaîté était à son comble, un hôte imprévu se présenta : le roi du pays des fées.

Il raconta que, revenu de la guerre, il avait appris de quelle cruelle façon ses enfants chéris avaient été persécutés ; qu'il avait sévèrement châtié les coupables, en bannissant la reine et en envoyant ses deux filles aînées dans un couvent d'où elles ne sortiraient plus jamais.

Il dit aussi qu'il remettait, dès ce jour-là, tous ses pays à Annita et à Donperdu, voulant finir ses jours en paix auprès de ses enfants.

À l'annonce de cet heureux événement, la fête redoubla d'entrain. On mangea, on but et on dansa si longtemps que les tziganes usèrent toutes leurs cordes et peu s'en fallut que les pieds des danseurs ne fussent usés de même.



Les deux orphelins

(D'après *Jean le Brave*, de Petöfi)



DANS un petit village hongrois, comme il y en a tant entre le Danube et la Theiss, il y avait une fois deux orphelins : une jeune fille douce et obéissante, qui s'appelait Ilouchka, et un garçon courageux et brave qu'on appelait Jean. Ils n'avaient ni père ni mère, ni l'un ni l'autre. Ilouchka vivait à la maison de sa marâtre, qui la traitait comme elle n'eut pas traité une servante ; Jean, enfant trouvé, était berger chez un riche propriétaire qui l'avait recueilli et élevé.

La vie des deux orphelins n'était qu'amertume et privations. Leur destin ne leur accordait qu'une seule récompense : ils pouvaient se voir de temps à autre, se raconter mutuellement leurs peines, se consoler avec tendresse et fortifier leur confiance dans un avenir meilleur. Cependant, une de ces rencontres devait provoquer l'événement qui détruisit leur précaire bonheur.

Jean faisait paître ses moutons dans la prairie bordant le ruisseau au cours rapide, dans les îlots duquel la petite Ilouchka lavait le linge de sa marâtre. Jean savait que la jeune fille était surveillée par la méchante femme, mais il ne put résister à l'envie de lui dire, une fois de plus, combien il l'aimait. Hélas, leur entretien fut interrompu, brusquement, par l'apparition de la terrible mégère, qui voulut frapper l'orpheline. Jean lui tint bravement tête et la marâtre dut se retirer, en proférant des menaces. Mais lorsque le jeune homme retourna à son troupeau, celui-ci s'était dispersé de tous les côtés et la moitié des

moutons manquait. Il passa des heures à les rechercher, mais l'obscurité vint avant que le malheureux berger ait pu retrouver ne fût-ce qu'un seul des moutons manquants.

Il hésitait à rentrer chez lui. Que dirait-il à son maître ? Comment expliquerait-il la perte de tant de moutons, qui représentaient une fortune ? Un instant, il pencha pour une fuite immédiate, mais son amour-propre s'y opposait. Son maître pourrait croire que les moutons avaient été volés et que le voleur, c'était lui !

— Advienne que pourra ! pensa Jean, je ne veux pas qu'il puisse me suspecter. Il faut que je lui explique ce qui s'est passé !

Il prit donc le chemin qui menait à la maison du maître, et derrière lui, son troupeau diminué.

Fou de rage à l'annonce de la mauvaise nouvelle, le propriétaire des moutons chassa Jean, le menaçant de le tuer s'il revenait au village. Il ne resta donc au pauvre berger qu'à s'en aller errer par le monde. Les deux amoureux se revirent encore une fois, en cachette, se jurèrent mutuellement fidélité éternelle, et, tandis que la pauvre Ilouchka pleurait amèrement, la silhouette de Jean disparut dans les ombres de la nuit.

Le jeune berger, sans foyer, errait par monts et par vaux. Il se nourrissait de fruits et il couchait à la belle étoile. Il ne savait de quel côté se tourner, où s'arrêter. Comme il marchait ainsi, absorbé dans ses tristes pensées, il fut rejoint un jour par un régiment de hussards, qui allait combattre les Turcs en pays étrangers. Les yeux du colonel s'arrêtèrent sur la belle taille du chemineau, et le brave officier ne put s'empêcher de penser que ce solide gaillard ferait un bien beau soldat. Il l'arrêta donc et lui posa quelques questions. Les réponses claires et hardies du jeune homme lui plurent grandement et le confirmèrent dans son idée. Aussi ne tarda-t-il pas à lui demander :

— Eh bien, jeune ami, veux-tu être des nôtres ?

Jean ne dit pas non ; qui l'aurait fait à sa place ? Aussi, eut-il, séance tenante, un bel uniforme, un sabre, bien tranchant, qu'il contempla avec fierté, et un cheval piaffant, qu'il sut dompter en un rien de temps.

La nouvelle recrue ne devait pas tarder à connaître, avec son régiment, des aventures héroïques. Après avoir chevauché plus d'un mois, ils arrivèrent dans un pays où le soleil ne se couchait jamais. Quant aux étoiles, elles étaient tout près de la terre, et, en galopant, les chevaux s'y butèrent plus d'une fois.

Après avoir quitté ce pays merveilleux, les hussards firent leur entrée dans le pays voisin, dont la fertilité et la beauté firent leur admiration. Mais la richesse de cette contrée avait suscité aussi l'envie du Turc, qui était en train de la dévaster, en poursuivant et tuant ses habitants. Le roi lui-même errait, sous un déguisement, à travers son

pays en détresse. Il était épuisé de fatigue et de privations, lorsqu'il rencontra les hussards, qui brûlaient d'envie de montrer leur courage et de conquérir la renommée. Le roi leur raconta ses malheurs, en particulier le plus grand de tous : les Turcs avaient réussi à prendre par surprise le château où la fille du roi s'était réfugiée, et la jeune princesse était en leur pouvoir.

Au récit de tant de souffrances, les cœurs des soldats furent soulevés par un élan généreux. Ils promirent au roi de chasser l'envahisseur et de lui rendre son trésor le plus précieux, sa fille.

La bataille décisive eut lieu dès le lendemain. La mêlée fut formidable, son bruit s'entendit à cent lieues. Bientôt, le sang de l'ennemi teintait de rouge le champ de bataille et, après avoir vainement tenté de résister au choc, le Turc finit par prendre la fuite. Les hussards se lancèrent à sa poursuite et Jean, qui était aux premiers rangs du régiment victorieux, aperçut, dans les bras d'un fuyard – qui n'était autre que le pacha en personne – une blanche jeune fille évanouie. Il comprit que c'était là la princesse, et, ayant donné à son cheval quelques coups d'éperons, il fut bientôt aux trousses du ravisseur. Celui-ci cherchait à échapper, mais Jean l'obligea à s'arrêter et à livrer bataille. En un clin d'œil, un puissant coup d'épée du hussard l'envoya mordre la poussière.

Quelle langue pourrait exprimer la joie du vieux roi en revoyant sa fille saine et sauve ? Dans son palais reconquis, il offrit aux héros une fête qui en dit long sur sa reconnaissance. Les verres se vidèrent, l'un après l'autre, et quand la gaîté fut à son comble, le roi se tourna vers Jean, pour lui demander son nom.

— On m'appelle Jean Le Maïs, répondit le soldat. Car je ne suis qu'un pauvre orphelin et on m'a trouvé dans un champ de maïs.

— Eh bien, mon ami Jean, reprit le roi, je t'appellerais désormais Jean le Brave ! Tu m'as rendu le plus beau joyau de mon royaume, la lumière de mes yeux, ma fille. Je t'ai donc invité, avec tes courageux camarades, pour te dire en leur présence que je t'offre mon trône, avec la main de ma fille. Tu as du cœur ; ma fille ne saurait trouver de mari plus digne d'elle. Je suis vieux, usé par les soucis du règne, il est temps que je me repose et mon royaume n'a jamais eu de meilleur défenseur que toi. Dis-moi si tu acceptes ma proposition et le mariage pourra avoir lieu aujourd'hui même.

Certes, la jeune princesse était belle et bien tentantes étaient les paroles du roi. Mais aucune tentation ne pouvait avoir de prise sur le cœur fidèle de Jean, qu'habitait toujours l'image d'Ilouchka. Aussi le brave hussard répondit-il sans hésitation :

— Je remercie Votre Majesté de l'offre qu'elle veut bien me faire dans sa bonté, mais je ne puis en faire usage. Mon Ilouchka m'attend fidèlement dans mon village et je veux retourner auprès d'elle.

Le roi vit que toute insistance serait vaine. Bien qu'il regrettât de n'avoir pas ce noble héros pour gendre, il fut ému par la fière réponse du soldat.

— Puisque tu veux rester fidèle à celle qui t'attend, lui dit-il, il ne me reste qu'à abandonner mon projet. Mais tu ne quitteras pas ce palais avant d'avoir obtenu une récompense digne de tes mérites.

Ceci dit, il appela son trésorier et fit remettre à Jean un sac rempli de bijoux en or et de diamants. Lourd était le sac, mais il paraissait léger à Jean, dont le bonheur décuplait les forces. Sans perdre un instant, il prit congé du roi, ainsi que de ses compagnons et se dirigea vers un port de mer, où il monta à bord d'un bateau en partance vers son pays natal.

Son visage rayonnait de joie ; il était tout à son bonheur et à ses beaux projets. Il voyait déjà, en imagination, son arrivée dans le petit village avec, sur le dos, son sac rempli de trésors ; il voyait aussi le château qu'il allait faire construire, pour y vivre avec Ilouchka. Dans son attendrissement, il eut même une bonne pensée pour le maître qui l'avait chassé. Il était décidé à lui faire un riche présent ; n'était-il pas l'artisan involontaire de sa gloire ?

Absorbé dans ses rêves ensoleillés, il ne pouvait remarquer que le ciel se rembrunissait autour de lui. De gros nuages menaçants descendaient vers la mer. Jean fut arraché à ses rêveries par le cri du capitaine :

— L'orage va éclater ! Tout le monde à son poste ! Amenez les voiles !

La voix du capitaine fut couverte par le grondement du tonnerre, et des éclairs fendirent le ciel gris. Le bateau fut rudement secoué par l'orage, dont la vigueur ne cessait de croître, et il ne tarda pas à s'en aller à la dérive. Enfin, le déchaînement de tous les éléments eut raison de la résistance du navire, qui fut déchiré en morceaux. Jean vit autour de lui ses compagnons de voyage, qui s'agrippaient désespérément à une planche fragile et furent emportés par une vague. Jean, lui-même, allait couler, lorsqu'il fut soulevé par une vague de fond, dont la crête touchait le ciel. Profitant de cette chance inattendue, le soldat attrapa la queue d'un nuage et se fit remorquer par celui-ci. Le nuage le déposa au sommet d'une montagne, qui s'élevait au bord de la mer.

Bien qu'il se fût retrouvé aussi pauvre qu'avant ses combats glorieux, Jean rendit grâce au Ciel de lui avoir permis de sortir indemne de la fureur des vagues. Il n'avait plus qu'un seul désir : rejoindre bientôt sa terre natale. Et, miracle, sa prière fut exaucée sur l'heure ! En effet, regardant autour de lui, il découvrit, derrière un rocher, un nid de griffons ; le vieux griffon était chez lui ; il était en train, justement, de donner à manger à ses enfants. Jean n'hésita pas

un instant, il sauta sur le dos du griffon surpris et l'obligea, à grands renforts de coups d'éperons, à le porter vers le pays hongrois. Bon gré, mal gré, le griffon dut obéir. Il volait donc de toutes ses forces, et, en un clin d'œil, Jean fut déposé dans le village aux maisons humbles qu'il connaissait si bien.



A grands renforts de coups d'éperon, il obligea le griffon à le porter vers le pays hongrois.

Il se dirigea, le cœur battant, vers la maison d'Ilouchka. Avant même d'en ouvrir la porte, il criait joyeusement les mots tendres qu'il n'avait pu prononcer pendant sa longue absence. Hélas, il fut accueilli par des visages étrangers...

Pressée de questions, la nouvelle locataire, une ancienne amie d'Ilouchka, finit par révéler la terrible vérité au fiancé impatient. Affaiblie par les mauvais traitements de sa marâtre et par la tristesse de la solitude, Ilouchka n'avait pu résister à la mort qui était venue la chercher.

Après avoir laissé à Jean le temps de donner libre cours à sa douleur, la jeune femme proposa de l'accompagner au cimetière et de lui montrer la tombe de sa bien-aimée. Sur la tombe, couverte de fleurs, le héros versa des larmes abondantes. Puis, ayant cueilli une rose rouge sur le tombeau, il prit congé de son guide et partit, fermement décidé à ne plus jamais revenir dans son village natal.

Il marchait sans but, avec la rose rouge et ses pensées amères pour tous compagnons de voyage. Était-il loin de son pays ? Combien de jours avait-il marché ? il n'en savait rien. À une croisée des chemins, il rencontra un charron, qui lui conseilla vivement de revenir sur ses pas, car, un peu plus loin, le pays des géants commençait. Mais le brave soldat ne se laissa point décourager ; serrant bien son épée, il poursuivit sa route.

Bientôt, il s'engagea dans un sentier bordé d'arbres dont les cimes atteignaient les nuages. Sur les branches des arbres, il vit des oiseaux qui étaient aussi grands que, dans son pays, les chevaux. Il s'arrêta enfin devant un ruisseau, qui était aussi large qu'un fleuve au pays des hommes. En l'apercevant, le géant, qui montait la garde devant le ruisseau, marcha sur lui, pour l'écraser comme un ver. Mais Jean vit la menace et attendit le géant au garde-à-vous, en pointant son épée vers le ciel.

Ce qui devait arriver, arriva. La pointe de l'épée traversa le pied du géant, qui tomba à la renverse de telle façon que les deux extrémités de son corps relièrent les deux bords du ruisseau. Le hussard n'eut plus qu'à passer sur ce pont vivant et il put poursuivre ses explorations à l'intérieur de l'empire des géants. Je ne sais combien de temps il a pu marcher, car ce qui était une lieue pour lui n'était qu'un pas pour les géants. Mais, à la fin, il se trouva tout de même devant le palais du roi de ce pays. Il y entra résolument et aperçut, au milieu d'une salle immense, le roi, qui était en train de déjeuner, au milieu de tous ses enfants et ministres. Que vous le croyiez ou non, le déjeuner se composait de rochers difformes, sans le moindre condiment pour les faire passer. Amusé par la présence de cet homme, dont les proportions minuscules lui paraissaient à peine croyables, le roi invita Jean à partager leur repas, en le menaçant de le tuer s'il n'acceptait

pas l'invitation.

Le soldat lui répondit avec beaucoup de sang-froid :

— Je n'ai jamais encore eu l'occasion de goûter à votre nourriture, j'accepte donc votre invitation avec plaisir. Mais, comme les morceaux que je vois dans vos assiettes sont un peu grands pour moi, voudriez-vous m'en donner la moitié ?

Le roi lui-même coupa en deux le rocher qui se trouvait devant lui et offrit la moitié à son invité. Jean savait qu'il n'avait pas une minute à perdre s'il voulait quitter vivant ce palais. Il saisit donc la grosse pierre et la lança à la tête du roi si vigoureusement que ce dernier tomba raide mort.

Voyant cela, les fils du roi et tous ses commensaux se mirent à genoux devant le soldat et, en le proclamant roi des géants, lui jurèrent fidélité, pourvu qu'il leur laissât la vie.

Jean leur répondit, magnanime :

— Je veux bien avoir pitié de vous et accepter la couronne que vous m'offrez, mais je ne peux rester parmi vous, car j'ai d'autres projets en tête. Un de vous sera donc mon vice-roi pendant mon absence, mais vous devez me promettre que je pourrai compter sur vous en n'importe quelles circonstances.

Les géants le promirent de bon cœur et ils remirent à leur nouveau maître un sifflet, en lui disant qu'il n'aurait qu'à les appeler à l'aide de ce sifflet et qu'il les trouverait toujours prêts à le servir.

Sur cette promesse, le hussard quitta son royaume. Son chagrin était toujours aussi lourd, mais il marchait plus allègrement, la tête haute, car il venait de faire admirer son courage, une fois de plus. Et il avait le pressentiment que tant de courage et de magnanimité seraient récompensés un jour.

Balançant entre le chagrin et l'espoir, il remarqua, tout à coup, que le monde s'assombrissait autour de lui. Bientôt, les contours des objets disparurent dans l'obscurité et Jean ne put avancer qu'à tâtons. Il comprit qu'il se trouvait dans l'Empire des ombres et, désespérant de poursuivre son chemin, il songeait à revenir sur ses pas, lorsqu'il remarqua, au loin, une pâle lumière vacillante. Il s'avança dans cette direction et s'arrêta bientôt devant une grotte profonde, d'où lui parvenait un murmure étrange. Sur la pointe des pieds, le soldat se rapprocha de l'entrée de la grotte et il put voir, à l'intérieur, une assemblée agitée de vieilles maritornes rébarbatives. C'était là que toutes les sorcières du monde venaient tenir séance, en voyageant à califourchon sur un manche à balai.

Jean décida de supprimer à jamais cette gente malfaisante. Il commença par cacher les manches à balai de l'autre côté de la grotte, pour que les sorcières ne pussent s'envoler. Ensuite, à l'aide du sifflet, il appela ses sujets, les géants. Lorsque ces derniers arrivèrent, il leur

donna l'ordre d'abattre toutes les sorcières. Les géants ne demandaient pas mieux ; ils se ruèrent sur les sorcières et firent, rapidement, du bon travail. Ils y furent aidés par la lumière renaissante, car, au fur et à mesure que s'éteignait une vie de sorcière, un peu d'ombre se dissipait dans le monde.

À la fin du massacre, la grotte baignait dans une clarté éblouissante. Toutes les sorcières étaient mortes ; il n'en restait plus qu'une seule, mais celle-ci réussit presque à échapper à la fureur des géants. Cependant, Jean, qui reconnut en elle la marâtre d'Ilouchka, se lança lui-même à sa poursuite. Il finit par la rattraper et la jeta à terre avec un tel acharnement que la sorcière tomba, sans vie, juste à la limite du village où elle avait commis ses crimes. Elle fut enterrée à la fosse commune et il ne se trouva personne pour la pleurer.

Ayant ainsi débarrassé le monde de ses sorcières, Jean prit congé de ses fidèles géants et reprit ses pérégrinations dans la direction du couchant. Il atteignit bientôt la rive d'une mer où il trouva un pêcheur vivant dans sa cabane, à laquelle était attachée sa barque. Jean le salua poliment et lui demanda pour combien il le transporterait à l'autre rive.

— Je n'ai pas besoin de ton argent, mon fils, répondit aimablement le vieillard. La mer me donne toujours le peu dont j'ai besoin pour vivre. Mais je ne peux me charger de te faire passer à l'autre rive, car c'est ici la Mer des Mystères, dont personne n'a jamais vu le bord opposé, qui est plus loin même que le bout du monde.

— Si c'est bien la Mer des Mystères, je veux la traverser coûte que coûte, s'écria Jean. Puisque vous ne pouvez vous en charger, je trouverai bien un autre moyen.

Ceci dit, il siffla, et le géant le plus imposant de tout son empire surgit devant lui. Ayant écouté les ordres de son roi, le géant le prit sur son dos et entra dans l'eau, qui lui montait à peine jusqu'aux genoux. Après avoir voyagé de la sorte pendant des heures, Jean crut apercevoir la terre ferme.

— Nous voilà parvenus à l'autre rive ! s'écria-t-il.

— Non, mon Maître, répliqua le géant. Ce n'est qu'une île : l'île des Fées où finit le monde.

— Conduis-moi à cette île, ordonna Jean.

— Je peux le faire, Sire, mais je te préviens que ta vie sera en danger, objecta le géant. Cette île est gardée par des animaux terrifiants et par un dragon ; je doute que tu puisses y entrer.

La mise en garde du géant ne fit que stimuler la curiosité de Jean. Il se fit conduire jusqu'à l'île et, s'étant fait déposer devant la porte d'entrée du royaume des fées, il congédia le géant.

La porte d'entrée de la première muraille entourant le royaume était gardée par trois ours gigantesques, que le soldat errant tua après une

lutte acharnée, au cours de laquelle sa propre vie fut plus d'une fois en danger. Ayant ainsi franchi la première porte, Jean put pénétrer plus avant dans l'île. Le lendemain, il affronta les gardiens de la seconde porte, trois lions féroces, qu'il tua à leur tour.

Mais il restait encore une porte, la plus difficile à forcer, puisqu'elle était gardée par un dragon. Apercevant le soldat de loin, le dragon ouvrit la bouche toute grande, pour avaler le téméraire. Jean comprit qu'il n'en viendrait à bout que par la ruse. Courageusement, il sauta dans la gorge du dragon, pénétra à l'intérieur de son corps, chercha le cœur du monstre et le transperça d'un seul coup d'épée. Le dragon étant étendu raide mort, le soldat n'eut plus qu'à revenir à la lumière du jour et à faire son entrée dans le royaume des fées. Les merveilles de ce pays s'offrirent désormais librement à son regard étonné. Il put voir les fleurs qui ne se fanent jamais et entendre le gazouillis enchanteur des oiseaux miraculeux. Il vit aussi pleurer les fées, dont les larmes tombées dans la mer se transformaient aussitôt en perles.

Après avoir parcouru tout le royaume des fées, Jean s'arrêta devant la merveille de ce pays : le Lac de la Vie. Là où tout lui parlait de la vie, il pensait à sa bien-aimée disparue. Dans son amertume d'être arrivé au bout du monde, sans l'avoir retrouvée, il jeta dans le lac la rose cueillie sur la tombe d'Ilouchka et peu s'en fallut qu'il ne s'y jetât lui-même. Mais, ô miracle ! dans l'eau du lac de la vie, la rose se transforma en une superbe jeune fille, qui n'était autre qu'Ilouchka, l'orpheline tuée par sa marâtre. Jean se précipita vers elle, les bras ouverts, et le chant des fées lui-même ne suffirait pas pour décrire leur bonheur.

Ils se marièrent le jour même, et, si vous entendez parler du roi des fées et de sa femme, qui sont les gens les plus heureux du monde, vous saurez qu'il s'agit de deux orphelins pauvres du village magyar, auxquels leur fidélité permit de vaincre tous les obstacles.



La gratitude



U bord de la mer des sept merveilles, il y avait une pauvre veuve, qui avait un fils. Ils étaient si pauvres qu'ils n'avaient pour toute fortune qu'une humble cabane. Le garçon, qui s'appelait Pierre, travaillait durement en se louant à la journée, tantôt pour tel travail, tantôt pour tel autre, mais malgré tant d'efforts, les pauvres gens n'arrivaient que péniblement à vivre.

Un jour que Pierre, rentrant de son travail, traversait une forêt, il vit un homme qui était sur le point d'écraser un serpent. Il s'approcha de l'homme et le supplia gentiment :

— Ne tue pas ce petit serpent ! C'est une créature de Dieu, comme toi. Tiens, je te donne un sou, si tu veux bien me le remettre vivant.

L'homme était pauvre aussi ; le sou le tentait. Il n'hésita donc pas longtemps à conclure le marché. Il tendit la main, pour saisir le sou, tandis que Pierre prenait le serpent et le mettait dans sa poche, pour le porter à la maison. Chez lui, il lui donna à manger et lui aménagea un gîte dans un tonneau.

Peu de temps après, Pierre rencontra un petit enfant portant, dans un sac, un petit chat qu'il voulait noyer. Quand Pierrot au bon cœur eut appris cela, il offrit au garçonnet deux sous, à la condition que le chat eût la vive sauve. Le marché conclu, il emporta le chat chez lui, le nourrit de lait et de pain, bien qu'il en ait souvent manqué lui-même.

Une autre fois, il sauva un chien qu'on menait à la fourrière, et non content de l'arracher à ses bourreaux, il l'emmena à la maison, où il le nourrit de son mieux. Sa mère, qui avait pourtant bon cœur, elle aussi,

ne put s'empêcher de lui reprocher de se montrer aussi généreux, alors qu'ils étaient si pauvres.

— Je tâcherai de les nourrir, tout de même, répondit Pierre. J'ai pitié de ces animaux et je sais que, si nous les abandonnions, les autres hommes les tueraient sûrement.

Il disait cela si gentiment et il y avait tant de bonté dans sa voix, que sa mère n'eut pas le cœur de le contrarier. Pierre put donc consacrer ses loisirs à ses protégés, avec lesquels il partageait ses maigres repas.

Un jour, le serpent qui était devenu grand et vigoureux, dit à son protecteur :

— Mon cher petit maître, je te remercie beaucoup de m'avoir sauvé la vie et de m'avoir élevé avec tant de dévouement. Je voudrais maintenant retourner auprès de mes parents et je me crois assez fort pour affronter le voyage. Mais j'aurais encore plus de courage si tu voulais bien m'accompagner chez moi. Sache que mon père est le roi des serpents ; il ne manquera pas de te récompenser de ta bonté.

— Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait dans l'espoir d'une récompense, mon bon serpent, répliqua Pierre ; et je ne t'accompagnerais certainement pas pour en obtenir une. Mais si tu n'as pas le courage d'entreprendre seul le voyage j'irai avec toi bien volontiers.

Ils se mirent en route dès le lendemain. Ils durent cheminer plusieurs semaines et Pierre eût, sans doute, plus d'une fois rebroussé chemin s'il lui avait fallu accomplir ce voyage pénible à travers la forêt pour une récompense quelconque. Cependant, les deux amis finirent par arriver à la cour du roi des serpents, qui, depuis longtemps, considérait son enfant comme perdu à jamais. Aussi, qui pourrait décrire la joie qu'il éprouva en le revoyant plein de vigueur et de santé ! Lorsqu'il apprit qu'il devait ce bonheur à Pierre au Cœur Noble, il convoqua les dignitaires de son royaume, pour leur demander d'inventer une récompense, qui fût digne de tant de bonté.

Les serpents réunis sifflèrent et soufflèrent tant et si bien que leurs sifflements produisirent un gros diamant, qui fut remis à Pierre. Celui-ci était certain qu'il aurait désormais de quoi vivre largement ! Mais la reconnaissance des serpents ne se borna pas là ; l'un d'eux, qui était vieux de plus de mille ans, disparut brusquement et revint bientôt avec une bague magique, qu'il avait héritée lui-même de ses parents. Cette bague avait un pouvoir miraculeux ; quiconque la glissait à son doigt et la tournait une fois, voyait surgir devant lui douze géants terrifiants, qui étaient entièrement à son service et accomplissaient tous ses désirs.

Pierre prit alors congé des serpents et rentra chez lui, nanti de ces précieux cadeaux, qu'il s'empressa de montrer à sa mère. Le diamant éclairait la pauvre chambre mieux que deux lampes n'eussent pu le faire. Mais Pierre ne laissa pas à sa mère le temps d'admirer cette

merveille ; il la pria de quitter leur petite maison et, aussitôt qu'il la vit dehors, il tourna la bague à son doigt. Les douze géants apparurent et s'écrièrent tous à la fois :

— Que nous veux-tu, notre cher maître ?

— Jetez à la mer cette vieille maison caduque et construisez-moi un beau palais à sa place !

Il n'eut pas plus tôt dit que les géants empoignèrent la vieille maison et, d'une seule poussée, la lancèrent à la mer. Puis, en un tournemain, ils apportèrent les matériaux, les assemblèrent, et le palais fut prêt, splendide à l'intérieur comme à l'extérieur.

Pierre y pénétra avec sa mère et, au fur et à mesure que les deux heureux propriétaires parcouraient les salles garnies de meubles en or, leur étonnement ne cessait d'augmenter.

Le roi de la ville remarqua, dès le lendemain, que son territoire venait de s'enrichir d'un palais qui faisait la paire avec le sien. Il voulut voir le miracle de plus près et rendit visite à Pierre, qui le reçut fort civilement et le pria même humblement de rester à déjeuner. Le roi accepta, car il tenait absolument à bien connaître l'homme le plus riche de son royaume. Pendant qu'il visitait les jardins du palais, Pierre tourna sa bague et ordonna à ses douze serviteurs géants de préparer un déjeuner en tous points digne de l'invité. Les géants s'acquittèrent si bien de leur tâche qu'une fois assis à table, le roi ne sut ce qu'il devait admirer le plus : la variété des plats, leur goût excellent ou la parfaite ordonnance du service.

Cependant, il ne voulut pas être en reste de politesse et invita Pierre à venir dîner chez lui le soir même. En vérité, le roi avait une idée de derrière la tête : il eût volontiers donné la main de sa fille à Pierrot, et il ne manqua pas de le dire au jeune homme.

Pierre vint donc au dîner, débordant de joie. Son bonheur ne fit que grandir à la vue de la princesse, qui était douce et jolie. Le beau jeune homme plut, lui aussi, à la princesse, mais cette dernière voulut tout de même l'éprouver avant de consentir au mariage. Elle lui annonça donc qu'elle n'épouserait que l'homme capable de débarrasser la ville de douze brigands, devant lesquels tout le monde tremblait.

Pierre répondit, en riant, qu'il lui serait facile de charger de cette besogne les douze géants, qui étaient obligés de le servir, tant qu'il posséderait sa bague magique, mais qu'il préférerait assumer cette tâche lui-même, pour prouver sa valeur à la belle princesse.

Pourquoi fallut-il que ces paroles fussent entendues par le Chevalier Roux, grand chambellan du roi, qui aspirait également à la main de la princesse ? Jaloux de Pierre, il décida d'évincer ce rival coûte que coûte, et d'employer la ruse pour parvenir à ses fins. Il proposa au jeune homme de le conduire immédiatement au repaire des brigands. Heureux de pouvoir mériter, sans tarder, l'amour de la belle jeune

filles, Pierre acquiesça volontiers et partit en compagnie du Chevalier Roux. Tandis que ce dernier se maintenait prudemment à distance, Pierre fit irruption dans la caverne des bandits, les terrassa et leur coupa la tête.

Épuisé par le combat, il s'endormit sur les lieux mêmes de sa victoire. Le Chevalier Roux n'attendait que cela : il lui vola sa bague et, ayant glissé celle-ci à son doigt, il la tourna aussitôt.

Les géants surgirent de la terre et se tournèrent vers leur nouveau maître.

— Que nous veux-tu, méchant homme roux ? lui demandèrent-ils.

— Je veux que vous transportiez Pierre, avec son palais, dans la treizième île.

Les géants furent bien obligés d'obéir, puisque le Chevalier Roux possédait la bague. Ils fourrèrent Pierre dans son palais et soulevèrent ce dernier, pour ne le déposer que dans la treizième île.

Le lendemain, à son réveil, Pierre se dit qu'il avait eu, sûrement, un cauchemar, car il lui semblait avoir livré une grande bataille et avoir fait un long voyage. Il se leva, se rendit à la fenêtre et comprit aussitôt qu'il ne se trouvait plus dans son pays natal. Il eut bien peur et voulut appeler ses géants pour leur demander de le ramener dans son pays, mais il s'aperçut qu'il n'avait plus sa bague magique. Comme à la lumière d'un éclair, il entrevit alors l'explication de sa triste situation : le Chevalier Roux, son ennemi, avait profité de son épuisement pour le dépouiller et le faire disparaître. Que pouvait-il faire pour vaincre l'adversité et reprendre le dessus ? Il était loin de son pays et entouré de gens inconnus.

Hélas, ses malheurs ne devaient pas encore prendre fin ! La vieille sorcière, reine de l'île où se trouvait transporté Pierre, était justement la mère des douze brigands que le jeune héros venait de décapiter. Son fidèle messenger, le corbeau, lui apprit la triste fin de ses enfants et elle n'eut point de mal à deviner que le vainqueur de ses fils n'était autre que l'étranger transporté dans son île de si miraculeuse façon. Elle fit arrêter le jeune homme, désormais sans défense, et le fit emmurer dans un étroit édifice de pierre, dont seule la tête du prisonnier émergeait.

Sur ces entrefaites, le Chevalier Roux ramassa les têtes des douze bandits décapités et les porta triomphalement au palais du roi. Il parlait haut, car il était sûr de la réussite de ses projets.

— J'ai rempli les conditions de la princesse, dit-il, je demande donc qu'elle m'épouse aujourd'hui même.

La pauvre princesse, qui aimait Pierre et détestait le Chevalier Roux, était au désespoir, mais elle avait donné sa parole et ne pouvait y revenir. Toutefois, son cœur lui disait que le Chevalier Roux avait trempé dans une vilaine action, et elle le croyait incapable d'avoir

vaincu les douze brigands. Puisqu'elle s'était engagée à dire oui, elle s'exécutait, mais elle cherchait à gagner du temps d'une manière ou d'une autre. Elle alla donc dire à son père qu'elle tenait à avoir Pierre au moins comme garçon d'honneur, et demanda qu'il l'envoyât chercher.

Le roi dépêcha un messenger chez Pierre, mais le messenger revint, incontinent, n'ayant trouvé ni Pierre ni même son palais. Il n'a vu que la mère du jeune homme et ses fidèles animaux, le chien et le chat, qui se lamentaient de se trouver là, sans abri ni maître.

Lorsque la princesse eut appris la disparition de Pierre, ses soupçons contre le Chevalier Roux se précisèrent, mais elle ne put rien dire, n'ayant aucune preuve. Quand le rusé Chevalier vint insister à nouveau pour que le mariage eût lieu le jour même, la princesse n'eut garde de dire « non », mais elle confirma qu'elle ne se marierait point, tant que Pierre ne serait pas là pour être garçon d'honneur. Le Chevalier Roux savait mieux que quiconque que cela ne pourrait se faire de sitôt, mais il jugea prudent de n'en rien dire, pensant que la princesse finirait bien par céder sur ce point. La journée se termina donc sans mariage. Se croyant sûr d'aboutir, le Chevalier Roux ne quittait pas la princesse et s'assit à côté d'elle au dîner. Mal lui en prit, car la jeune fille reconnut, à son doigt, la bague magique de Pierre. Ses soupçons se trouvant ainsi confirmés, elle alla annoncer sa découverte à la mère de Pierre.

La pauvre vieille femme ne put que se lamenter, mais ses compagnons, le chien et le chat, décidèrent de récupérer la bague au cours de la nuit. Et, de fait, aussitôt que les lumières du palais furent éteintes, le chat y pénétra subrepticement et se mit à explorer les chambres. Il tomba d'abord sur une souris, qui s'arrêta devant lui, toute tremblante, sûre d'être mangée séance tenante. Mais le chat lui dit qu'il lui ferait grâce de la vie, ainsi qu'à toutes les autres souris du palais, si elle l'aidait à retrouver le Chevalier Roux et à lui enlever la bague.

Toute heureuse d'en être quitte à si bon compte, la souris convoqua aussitôt l'assemblée de ses congénères à laquelle elle fit connaître les conditions posées par le chat. Celles-ci furent acceptées d'enthousiasme et quelques souris entreprenantes se dirigèrent, à l'instant même, vers la chambre où dormait le Chevalier Roux. Pratiquer un trou dans la porte fut, pour elles, l'affaire d'une minute. La bague était suspendue, au bout d'un fil de soie, au cou du Chevalier. Les bonnes dents des souris eurent raison de ce fil en moins d'une seconde ; elles coururent alors porter la bague au chat, qui la remit au chien, à son tour.

Mais cette première victoire ne tira pas encore d'embarras les deux fidèles animaux. Il leur restait une autre, plus difficile, à remporter :

retrouver leur maître, lui rendre sa bague et, avec elle, tout son pouvoir magique. Comment faire ? Ils ne savaient même pas où se trouvait la treizième île ; et, l'eussent-ils su qu'ils ne pouvaient songer à courir jusque-là. Tout à coup, le chien se rappela qu'il avait la bague magique enfilée sur une de ses pattes de devant. Pourquoi n'eût-il pas essayé d'appeler les géants ?

Il tourna la bague et les géants apparurent, en effet, aussitôt.

— Que nous veux-tu, chien ? demandèrent-ils.

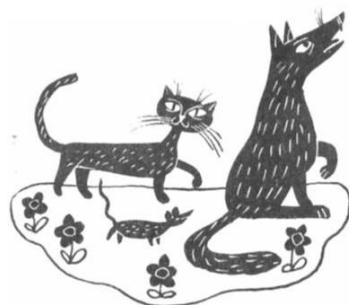
— Je veux que vous me rameniez mon maître, qui se trouve dans la treizième île !

Houche ! Le chien entendit un bruit de tonnerre ; de peur, il ferma les yeux, et, lorsqu'il les rouvrit, il vit un palais splendide qu'il connaissait bien, parce que c'était celui de son maître. La porte du palais venait justement de s'entr'ouvrir, pour livrer passage à Pierrot, qui se montra joyeux et ébahi.

Ses braves compagnons quadrupèdes lui sautèrent au cou et il les embrassa avec attendrissement. Et quel ne fut pas son étonnement quand le chien lui eut rendu la bague ! Mais il ne leur restait guère de temps à perdre. Le soleil venait de se lever, le soleil du jour du mariage. Ayant appris comment le Chevalier Roux, non content de l'avoir fait transporter dans la treizième île, s'était encore attribué les exploits héroïques de son rival absent, et s'apprêtait à épouser la princesse, Pierre courut au palais du roi. Dès qu'il se mit en route l'épée du Chevalier Roux se détacha de sa ceinture et tomba par terre. Quand il fut arrivé devant le portail du palais, le Chevalier Roux devint pâle comme un mort. Quand enfin Pierre pénétra dans la salle des cérémonies, le Chevalier Roux, tremblant de peur, se mit à genoux.

Pierre raconta alors au roi tout ce qui s'était passé. Indigné, le roi voulut faire décapiter le méchant Chevalier, et ce dernier ne dut sa grâce qu'à la générosité de son rival. Mais il fut chassé du palais à jamais et menacé d'être livré au bourreau sans pitié s'il osait y reparaître.

Vous n'avez certes pas besoin de me demander si Pierrot au Cœur Noble épousa la princesse. Il y eut des tziganes, plus qu'on n'en pouvait caser sur l'estrade de l'orchestre. Le vin coulait à flots que c'était une inondation. Et j'ai rencontré, l'autre jour, un vieux soldat qui avait tant dansé à ce mariage qu'il en boite encore aujourd'hui.



La légende de l'érable

(D'après Tompa)



ANS un palais entouré de coteaux verdoyants, un vieux roi vivait avec ses trois filles. La femme du roi était morte depuis de longues années et le roi lui-même sentait approcher sa fin. Aussi était-il toujours triste et mélancolique. Il regrettait d'avoir à quitter ses enfants et il se demandait avec anxiété à laquelle des trois il pourrait laisser son royaume.

À la suite d'un songe étrange, il décida de les mettre à l'épreuve et de léguer son empire à la plus affectueuse, la plus habile et la plus méritante des trois.

Il les appela donc auprès de lui et leur parla ainsi :

— Voyez-vous, mes filles, cette forêt, non loin du palais ? Allez-y, demain matin, avec un petit panier chacune ! Celle qui, la première, me rapportera son panier rempli de fraises douces et rafraîchissantes, aura la première place dans mon affection, tant que je vivrai, et la première place dans ce royaume, après ma mort.

Le lendemain, le roi se réveilla triste et pensif. Il venait de faire un mauvais rêve, qui continuait à l'inquiéter encore, même lorsque les rayons souriants du soleil eurent chassé les ombres de la nuit. Il avait vu, successivement, le plus beau joyau de sa couronne ravi par deux brigands, et la plus tendre brebis de son troupeau déchirée par deux bêtes féroces. Rêve lourd de pressentiments !

Cependant, de bon matin, les trois filles du roi s'en allèrent à la forêt

voisine pour remplir leurs paniers de fraises odorantes et appétissantes.

À peine étaient-elles arrivées au milieu de la forêt que la fille aînée dit à haute voix :

*Remplis-toi, mon petit panier.
Que mon présent soit le premier.
Pour que la couronne de mon père
Soit à moi et à personne d'autre !*

La seconde fille reprit, à son tour :

*Remplis-toi, mon petit panier.
Que mon présent soit le premier.
Pour que l'empire de mon père
Soit à moi et à personne d'autre !*

Quant à la plus jeune fille du roi, elle dit modestement :

*Remplis-toi, mon petit panier.
Pour que mon père voie mon amour.
Et que dans son cœur, il me garde toujours !*

Et, miracle, le petit panier de la plus jeune princesse se remplit aussitôt, tandis que les deux sœurs aînées trouvaient à peine, par-ci, par-là, quelques fraises chétives !

Comme un poison foudroyant, la jalousie envahit leur cœur. Sans manifester leurs sentiments en paroles, les méchantes sœurs se comprirent ! Non, elles ne pouvaient permettre à leur cadette innocente, favorisée par le ciel, de recueillir la récompense de sa gentillesse et de sa modestie. Comment pourraient-elles tolérer que l'empire de leur père, les honneurs et les trésors revinssent à la plus jeune d'entre elles ? Que deviendraient-elles sans la couronne et sans le pouvoir ?

Elles n'eurent pas besoin de se consulter, elles s'entendaient parfaitement. Elles se précipitèrent, sans autre forme de procès, sur la faible jeune fille, la tuèrent et l'enterrèrent au pied d'un érable. Ensuite, elles coururent au palais, en poussant des cris désespérés ;

— Ô, notre père, un grand malheur nous arrive ! annoncèrent-elles hypocritement au roi. Deux bêtes féroces se sont ruées sur notre sœur bien-aimée et l'ont entraînée, sous nos regards épouvantés. Nous avons été impuissantes à la sauver et nous avons vainement appelé au secours, dans la forêt profonde. Parties, aussitôt, à la recherche de notre chère sœur, nous n'avons retrouvé que les vêtements ensanglantés que nous t'apportons.

Le roi écouta, foudroyé, le récit de ses filles. C'était donc cela, la signification de son rêve de la veille ! Voici le plus beau joyau de sa couronne ravi par deux brigands ; la plus tendre brebis de son troupeau déchirée par deux bêtes féroces ! Un soupçon terrible naquit dans son cœur, mais il ne voulut point l'exprimer. Il couvrit sa tête de cendre, déchira ses vêtements en signe de deuil et s'abandonna à jamais à sa douleur inguérissable. Il ne voulut plus voir personne, se retira dans une petite pièce de son palais, où l'on ne pouvait pénétrer que par un couloir secret, et ne s'occupa même plus que de loin en loin des affaires de son empire. Et les deux méchantes sœurs eurent tous les honneurs du pouvoir, en attendant de partager l'empire de leur père.

Or, il advint que l'érable, au pied duquel la jeune princesse assassinée avait été enterrée, s'enrichit d'une branche nouvelle. Un pâtre passa par là, coupa la branche et en fit un chalumeau, pour égayer ses heures solitaires.

Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand il porta à ses lèvres, pour la première fois, la branche d'érable transformée en chalumeau ! Il eut beau s'y prendre de n'importe quelle façon, son instrument fit toujours entendre les mêmes sons plaintifs :

Ô, berger, berger.

Joue, joue !

Pour qu'apprennent

Tous ceux qui l'écoutent

Que j'étais, jadis, fille d'un roi.

Et que je ne suis qu'une branche d'érable.

Chalumeau fait d'une branche d'érable !

Le pâtre fut émerveillé et par le son doux de son instrument et par la plainte étrange que celui-ci faisait entendre. Il en parla à ses voisins et, bientôt, le bruit courut dans le pays tout entier que le petit pâtre avait un chalumeau enchanté. Ce bruit parvint même à l'oreille des deux meurtrières, qui prièrent leur père de faire venir le jeune garçon au palais. Toujours miné par le chagrin, le roi ne voulait rien entendre, mais les deux sœurs, en proie à une curiosité irrésistible, insistèrent tant et si bien que le roi finit par ordonner au pâtre de venir produire son instrument en sa présence et en présence de ses filles.

Le berger fut donc introduit à la salle d'audiences, où l'attendait le roi, entouré de ses filles et des dignitaires de la Cour. Sans prononcer un mot, le berger porta le chalumeau à ses lèvres, et tous purent entendre la complainte saisissante :

Ô, berger, berger,

*Joue, joue !
Pour qu'apprennent
Tous ceux qui t'entendent
Que j'étais, jadis, fille du roi.
Je ne suis plus qu'une branche d'érable.
Chalumeau fait d'une branche d'érable !*

Intrigué par la douleur profonde qui perçait à travers chaque son émis par le chalumeau, le roi voulut essayer, lui-même, l'étrange instrument. Il le porta donc à ses lèvres, et le chalumeau fit entendre une nouvelle plainte poignante :

*Joue, joue,
Ô, mon père,
Pour que comprennent
Ceux qui t'entendent,
Que j'étais, jadis, fille de roi.
Je ne suis plus qu'une branche d'érable.
Chalumeau fait d'une branche d'érable !*

Avant même que le vieux roi eût pu se rendre compte du sens profond de cette plainte, l'aînée de ses filles, curieuse autant qu'inquiète, voulut voir ce que lui dirait le chalumeau. Elle le porta donc à ses lèvres et l'instrument magique fit entendre des sons menaçants :

*Joue donc, joue donc.
Ma meurtrière.
Que tous apprennent.
Qu'apprenne mon père.
Que, jadis, j'étais fille du roi.
Avant de devenir chalumeau,
Chalumeau fait d'une branche d'érable !*

Le roi comprit, enfin, la vérité ! Le pâtre lui avait été envoyé par le Ciel, pour qu'il apprît le secret de la forêt. Il savait que personne ne lui rendrait plus sa fille chérie, mais il voulut, au moins, châtier les coupables. Il envoya donc chercher le bourreau, fit saisir les deux filles dénaturées et les fit décapiter sur-le-champ.

Après cet acte de justice, il confia son empire au jeune berger, qui lui permit de venger sa fille innocente, et alla s'unir, ensuite, dans la paix du cimetière, à ses bien-aimées parties avant lui, sa femme et sa fille.

Le pâtre fit régner la justice dans son empire et le chalumeau vengeur fait, aujourd'hui encore, partie des joyaux de la couronne.



Le Meunier qui devient Roi



U milieu du verger aux soixante-six arbres, non loin du prunier aux soixante-six branches, il y avait un moulin. Dans ce moulin, qui était le mieux achalandé de la région, il y avait un meunier pour commander et un apprenti pour faire le travail.

Il faut que je vous dise que l'apprenti était aussi travailleur et dévoué que possible, mais son zèle ne trouvait qu'une bien maigre récompense. Après avoir peiné toute la sainte journée, il n'avait, bien souvent, le soir, que le clair de lune à manger et la rosée à boire.

Un beau jour, il estima, enfin, qu'il avait assez trimé, assez longtemps vécu d'espoir et s'écria : « Que Dieu me mette n'importe où, mais je ne veux plus voir ce moulin de misère ! Je m'en vais en chercher un autre, où je serai mieux récompensé de mon travail. » Et sans trop s'attarder à faire ses adieux, il prit la clef des champs.

Il marcha, il marcha longtemps, avec pour tout bagage un pipeau, une scie, une pioche et une besace vide. Il laissa derrière lui de nombreux villages, et Dieu sembla avoir été trop attentif à sa prière, puisque les yeux du pèlerin ne purent découvrir, à plusieurs lieues à la ronde, le moindre petit moulin.

Cependant, il en trouva un, à la fin, derrière la montagne Sansnom, au bord de la rivière Jamaisvu. Mais c'était là un bien drôle de moulin ! Il n'avait ni ailes, ni fenêtre, ni même rien qui pût ressembler à un toit, sans compter que le plancher était couvert d'herbes folles. L'apprenti meunier ne se laissa pas décourager pour si peu. Il prit sa scie, sa pioche et se mit à construire, arranger, figoler. Aussi mit-il sur pied un si beau moulin que n'importe qui aurait pu l'envier.

Malheureusement, jamais personne ne passait par là et le meunier courageux attendait vainement les clients. Au début, il attendait la fortune en sifflotant, mais sa bonne humeur finit par imiter la fuite des jours et le brave garçon était déjà tout décidé à reprendre ses pérégrinations, lorsqu'un événement imprévu vint modifier le cours de ses pensées.

Le roi de la ville voisine organisa, dans la région, une chasse à courre. Serré par les chiens, un renard se réfugia au moulin. Haletant de peur, il dit au meunier :

— Brave meunier, je suis poursuivi par la meute. Cache-moi quelque part, tu verras que tu n'auras pas aidé un ingrat !

— Mais où veux-tu que je te cache, renard ? répliqua le meunier. Tu vois bien que je suis à l'étroit, moi-même, dans ce petit moulin.

— Je vois un gros sac usé, près de la porte – poursuivit le renard – ; cache-moi là-dedans ! Et quand les chiens viendront, chasse-les avec ton balai !

Le meunier obéit : il cacha le renard, chassa les chiens, et lorsque les chasseurs vinrent, eux-mêmes, lui demander s'il n'avait pas vu la bête, il leur répondit :

— Je n'ai rien vu, mes bons seigneurs. Je suis un pauvre homme accablé de soucis ; je n'ai pas la tête à observer les bêtes qui passent.

Là-dessus, les chasseurs partirent. Le renard sortit de sa cachette et dit au meunier :

— Brave meunier, je te remercie de m'avoir sauvé la vie ! Tu verras que je ne suis pas indigne de ta bonté ! Pour commencer, je vois que tu vis tout seul dans ce moulin, au milieu de la forêt. Ne voudrais-tu pas te marier ?

— Je le voudrais bien, certes – répliqua le meunier – mais je n'ai pas de quoi vivre moi-même. De plus, comment me présenterais-je dans une maison honnête, pour demander la main d'une jeune fille, alors que je suis vêtu de loques ?

En l'entendant parler de la sorte, le renard n'insista pas et s'en fut. Mais il revint, en moins d'une heure, avec une grosse pépite d'argent dans la bouche. Il la déposa aux pieds du meunier, en disant à celui-ci : « Mets-là de côté, tu pourrais en avoir besoin d'ici peu ! »

Il s'en alla encore et revint, en moins d'une heure, tenant, cette fois-ci, une grosse pépite d'or dans la bouche. Il la déposa aux pieds du meunier en disant à ce dernier : « Conserve-la précieusement, tu pourrais en avoir besoin bientôt ! »

Puis il rapporta un gros diamant. En déposant ce diamant aux pieds du meunier, il dit à celui-ci : « Eh bien, meunier, j'espère que tu es disposé à te marier, maintenant ! »

— Je ne demanderais pas mieux, fut la réponse, mais je ne connais personne dans cette région. Où trouverais-je donc une femme jolie et

courageuse ?

— J'en fais mon affaire, répondit le renard. Mais, avant tout, rends-moi la pépite d'argent que je t'ai apportée !

Le meunier ayant obéi, le renard prit congé de lui et partit en voyage. Il marcha des jours et des jours, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut parvenu à la résidence du roi Charmant. Il demanda immédiatement audience, pour faire part au roi du but de sa visite.

— Sire, commença-t-il son discours, je suis l'envoyé extraordinaire du prince Sanstoit, mon maître. Le prince a appris que vous aviez une fille à marier, il m'a donc chargé de venir vous demander, en son nom, la main de la princesse.

Le roi répondit, sans hésitation :

— Je remercie ton maître de son louable dessein, et je ne te dis point non. Mais je voudrais savoir, tout de même, à quelle sorte de prince j'ai affaire, où se trouve son pays et quelle est son importance.

En guise de réponse, le renard déposa aux pieds du roi la masse d'argent qu'il avait apportée et lui dit avec emphase :

— Mon maître m'a chargé de te remettre un échantillon des cailloux dont les routes de son pays sont pavées.

Ébloui, le roi ne demanda plus rien. Il réunit aussitôt les grands de son royaume, pour remettre, en leur présence, une alliance au renard, en chargeant celui-ci de la porter à son maître, le Prince Sanstoit.

Le renard prit donc congé du roi et s'engagea dans le sentier conduisant au moulin sans clients. Après une marche fatigante de plusieurs jours, il retrouva le meunier, à qui il remit l'alliance de la princesse, en lui disant :

— Sache qu'à partir de ce jour, tu n'es plus le meunier du moulin sans clients ! Tu es le Prince Sanstoit, fiancé de la fille du roi Charmant. Prépare-toi à un long voyage ; d'ici peu, je viendrai te chercher.

Puis, le renard reprit la pépite d'or qu'il avait laissée précédemment, entre les mains de son protégé, et s'en alla de nouveau à la cour du roi Charmant. Arrivé au palais, il demanda à être reçu, sans retard, par le roi.

En présence des dignitaires de la cour, il remit à ce dernier la pépite d'or, en déclarant :

— Sire, mon maître m'a chargé de vous remettre ce petit objet. Il sait que vous avez beaucoup de frais en ce moment, ayant à préparer le mariage de la princesse, votre fille. Il estime qu'il est juste qu'il contribue aux dépenses. D'ailleurs, dans son pays, les pépites d'or de cette grandeur sont la petite monnaie.

En l'entendant parler de la sorte, le roi s'écria :

— Je suis tout à fait rassuré, maintenant, je vois que ma fille fera un bon mariage. Je suis roi, mais chez moi les masses d'or de cette

grandeur ne sont pas la petite monnaie !

Derechef, le renard prit congé et alla retrouver le meunier.

— Brave meunier – lui dit-il, – il faut te préparer sans retard ! Demain, nous allons partir pour le pays de ta belle fiancée.

Le lendemain, de bon matin, le renard alla réveiller le meunier. « Es-tu prêt ? » lui demanda-t-il.

— Comment ne le serais-je pas ? fut la réponse. Tu sais bien que mes préparatifs sont vite faits, puisque mon habit de cérémonie est le même que mon habit de tous les jours.

Ils se mirent donc en route et marchèrent, côte à côte, pendant plusieurs jours. Lorsqu'ils eurent dépassé la forêt aux Arbres Secs, le renard dit au meunier : « Seigneur, Prince Sanstoit, vois-tu ce palais splendide, dont les fenêtres brillent de loin ? C'est là le palais du roi Charmant, ton futur beau-père ; c'est là qu'habite ta fiancée. »

Ils marchèrent encore un bon moment et parvinrent au bord d'un étang, situé en plein milieu d'une immense forêt. Se tournant, alors, vers son compagnon, le renard lui dit :

— Déshabille-toi, Prince Sanstoit, nous allons brûler tes méchantes guenilles, qui sont à ce point usées qu'il vaut mieux ne rien avoir du tout que de te présenter, ainsi habillé, devant ton royal beau-père.

— Mais, comment ferons-nous pour me procurer d'autres habits ? objecta le meunier.

— Ne t'en soucie pas ; déshabille-toi, je m'occuperai du reste ! fut la réponse.

Le meunier se déshabilla donc et le renard brûla immédiatement tous ses effets.

— Et maintenant, entre dans l'étang ! lui dit-il ensuite. Prends un bon bain et, pendant que tu t'ébattras dans l'eau, je vais faire un tour au palais du roi Charmant. Si tu as envie de sortir de l'eau avant mon arrivée, cache-toi derrière le gros arbre que voici !

Et il le quitta précipitamment. Peu après, l'animal rusé se présenta, effaré et haletant, à la Cour et demanda à être introduit, sans retard, auprès du roi.

— Sire, mon roi, – dit-il à ce dernier – un grand malheur nous est arrivé ! Heureux de ton acceptation, dont je lui avais porté la bonne nouvelle, mon maître, le Prince Sanstoit, s'est mis en route aussitôt, suivi de trois voitures chargées des plus rares trésors, dont il voulait faire cadeau à sa fiancée bien-aimée. Hélas, dans la forêt, qui est à quelques lieues de ta résidence, nous avons été attaqués par des bandits, qui nous ont dévalisés et qui ont jeté mon maître à l'eau. J'ai eu de la peine à le sauver. Et maintenant, il attend, tout nu et grelottant de froid, derrière l'arbre où je l'ai caché, qu'il puisse se rhabiller.

Le roi fut profondément ému par le récit du renard. Il alla chercher

lui-même, dans l'armoire, l'uniforme brodé d'or dans lequel il avait paradé, jadis, à son propre mariage. Il le remit au principal gentilhomme de la Cour, en chargeant ce dernier d'aller le porter au Prince Sanstoit. En même temps, il envoya au-devant de son gendre deux carrosses de cérémonie ; le renard était assis dans l'un, le majordome de la cour dans l'autre.

La délégation retrouva le meunier, qui endossa rapidement la tenue de cérémonie du roi et, ainsi habillé, se trouva fort beau garçon. Il prit place dans un des deux carrosses et le cortège retourna au palais, où le roi et tous les invités l'attendaient avec anxiété.

Voyant arriver, sain et sauf, le fiancé de sa fille, le roi ne se tint pas de joie ; sans perdre un instant, il fit venir le prêtre et le mariage fut célébré séance tenante. Les réjouissances, auxquelles tous les habitants du royaume furent invités, durèrent des semaines et des semaines.

À la fin du deuxième mois, la jeune épousée dit à son mari ; « Ne penses-tu pas, mon cher maître et époux, qu'il serait temps de me montrer tes États et de nous installer chez nous ? »

Le Prince Sanstoit répondit comme il put et s'en alla conter au renard l'embarras dans lequel l'avait mis la question de sa femme.

Mais le renard le consola :

— Du courage, mon cher Prince Sanstoit ! Dis à ta femme qu'elle commence à faire ses adieux. Ensuite, faites vos malles et suivez-moi !

Le meunier devenu prince se demanda comment le renard le tirerait d'embarras, mais il obéit tout de même et alla dire à sa jeune femme qu'ils allaient se mettre en route, sans plus attendre.

La jeune épousée prit donc congé de son royal père, qui fit charger trois voitures de toutes sortes de trésors. Bientôt, le cortège somptueux s'ébranla.

Le renard indiqua aux cochers le chemin à prendre, puis il disparut en courant. Il courut à perdre haleine, pour ne s'arrêter que devant le château de la sorcière Nezdefer, qui habitait là depuis un siècle et accumulait les richesses, en terrorisant les villages environnants, surtout les enfants des villageois.

— Sorcière Nezdefer – lui dit le renard – j'ai couru cent lieues pour te mettre en garde. Les villageois se sont plaints au roi et celui-ci, courroucé, vient d'envoyer contre toi tout un régiment, avec l'ordre de démolir ton château et de te brûler. Fuis, tant qu'il en est encore temps ! Si tu le veux bien, je te montrerai un sentier secret par laquelle tu pourras te sauver.

La sorcière ne sut où se mettre, tant elle fut épouvantée par les paroles du renard. Elle voulut bien s'enfuir par n'importe quel chemin, pourvu que les soldats du roi ne la trouvassent plus dans son château. Elle s'habilla à la hâte, emporta quelques diamants et quitta sa demeure sans esprit de retour.

Le renard n'attendait que cela. Après avoir annoncé aux villageois que le règne d'un prince jeune et doux allait commencer pour eux, il courut au-devant des jeunes mariés et, les ayant aperçus de loin, il cria au meunier :

— Mon noble Prince Sanstoit, ton peuple t'attend avec impatience autour de ton château ! Il m'a envoyé en députation pour te demander de presser tes pas. Tu verras que tu seras ébloui, ainsi que la princesse, par la réception qui vous attend.

Le renard ne mentait point. Le prince, la princesse et leur suite ne surent de quel côté se tourner, tant ils furent émerveillés par l'accueil des villageois, qui ne cessaient de pousser des vivats, par l'architecture du château, ses pièces richement garnies et par les vergers aux fruits d'or qui l'entouraient. Le brave meunier se sentait donc enfin récompensé de son travail et de la patience qu'il avait montrée pendant les jours difficiles d'antan. Il décida de se montrer toujours digne de cette richesse et de gouverner ses sujets avec sagesse et douceur.

Il devait tenir parole. Une seule fois, cependant, il oublia ses sages résolutions, ainsi que la gratitude qu'il devait au renard, son rusé protecteur.

Cela se passa lorsque le renard, qui venait souvent au château du prince, voulut éprouver celui-ci. Il se coucha donc un jour, poussa des gémissements et fit annoncer à son hôte qu'il était gravement malade. Le Prince Sanstoit le fit transporter par ses valets dans un coin obscur du jardin et ne s'en soucia plus guère.

Après avoir gémé ainsi, abandonné à sa misère, le renard jugea que l'épreuve avait assez duré. Il fit donc dire au prince qu'agonisant, il voulait faire son testament en sa présence. Bon gré, mal gré, le meunier se rendit à son appel, et quand ils furent seuls, le renard lui remit une besace vide :

— Que signifie cette besace vide ? s'écria le meunier fait prince, à la fois étonné et intrigué.

— Je te la donne – fit le renard – car je sais que tu en auras grand besoin, bientôt. Tu n'as pas su te montrer reconnaissant à l'égard de celui qui t'avait rendu riche et heureux ; eh bien, tu reprendras, bientôt, la besace vide et tu retourneras attendre la bonne fortune dans ton moulin sans clients.

Le prince comprit la leçon. Il jura qu'il n'oublierait plus jamais ce qu'il devait au renard et qu'il ferait de celui-ci son conseiller intime et son commensal de tous les jours.

Voyant le repentir sincère de son ancien protégé, le renard fut rétabli sur l'heure. Le Prince Sanstoit le nomma grand dignitaire de sa principauté et le tint toujours en grande estime.

Et les habitants du village entourant le château n'eurent pas à

regretter d'avoir pour maître un homme qui avait connu la pauvreté et l'humilité.

